PLUSIEURS AUTEURS
Bf 25

AUX EDITIONS

PENSEE ET ACTION

	Fr. belges
Edouard BELLAMY :	
Parabole du Réservoir d'eau	2.—
N. BARTOSEK :	
La Stérilisation sexuelle (préface de Hem Day)	20.—
B. DE LIGT :	
Mobilisation contre toute guerre (Avant-propos de Hem Day)	20.—
Problème de la Guerre civile.	2.—
C. L. DE LIGT :	
Comment désarmer	2.—
ERNESTAN :	
La Fin de la Guerre	5.—
La Contre-Révolution Etatiste	5.—
HEM DAY :	
Francisco Ferrer, sa vie, son œuvre	10.—
Le Châtiment de Dieu	5.—
La Stérilisation et le point de vue anarchiste	1.—
Alerte ! Voici les Gaz	2.50
Hommage à Georges Eckhoud (1854-1927)	25.—
Histoire d'une idée. W.R.I.	10.—
Hommage à Gandhi	25.—
La non-violence et l'Action directe.	2.50
Révolte dans les casernes.	2.—
A l'Ecole de Godwin. La non-violence comme technique de libération	2.—
Anthologie de l'Objection de Conscience.	45.—
Aperçu sur la vie et l'œuvre de Etienne de la Boëtie	5.—
Elisée RECLUS :	
La Peine de mort	2.—
RHILLON :	
La Ligne du Progrès et l'Interprétation marxiste.	2.—
Rudolf ROCKER :	
De l'Autre Rive (Germinal).	2.—
HAN RYNER :	
Cléricalisme et Liberté. Contre les dogmes (Introduction de Hem Day)	5.—
VOLINE :	
Le Fascisme rouge	2.—
C. ZACCARIA :	
W. Godwin, le Constructeur. Fédérations de personnes	5.—

LES CAHIERS

N° 4
TRIMESTRIEL
Mars - Avril - Mai 1955

PENSÉE et ACTION

L7b
C.I.R.A.
516
PRÊT RÉSERVÉ

ERNESTAN

(1898-1954)

et le

SOCIALISME LIBERTAIRE

PARIS - BRUXELLES.

C.I.R.A

L'HOMME, L'AMI, LE COMPAGNON DE ROUTE.

Pour les anarchistes, la base, le premier élément du problème social, est l'individu considéré comme une entité ayant son existence et ses besoins propres.

« L'Anarchisme social ».
(« Le Libertaire », 12 avril 1930.)

Il y a plus de trente ans que, au hasard de l'une de ces réunions anarchistes de Bruxelles, j'ai rencontré Ernestan. Mais je suis un peu comme cet ami, à qui j'écrivais dernièrement, pour obtenir quelques précisions sur le début de l'activité libertaire d'Ernestan et qui me répondait : « Je ne parviens même pas à me rappeler à quel moment, ni en quel endroit, je l'ai rencontré pour la première fois... »

Je venais de débarquer de mon patelin, provincial, un peu désemparé dans cette capitale qu'est Bruxelles, j'avais hâte de prendre contact avec les camarades qui, ici, pouvaient partager les mêmes idées qui animaient mes impatiences de vingt ans.

Une communion de pensée me rapprocha d'Ernestan dès notre première entrevue. Fut-elle réciproque ? Je le pense, si j'en juge par la dernière dédicace qu'il plaça dans « Valeur de la Liberté » : A mon vieil ami Hem Day.

Sans doute, si au cours de nos trente années de vies militantes et de propagandistes, nous ne fûmes pas toujours d'accord, ni sur les modalités de l'action à mener, ni sur les conceptions idéologiques même, jamais la moindre inimitié ne se créa entre nous.

Nous étions l'un et l'autre suffisamment tolérants pour comprendre que nous ne pouvions toujours penser de même, et que nos actions, elles aussi, pouvaient diverger, mais nous savions également que l'un et l'autre, nous étions attachés à un même concept, que nous luttions tous deux pour un idéal de paix et de fraternité, que notre but à tous deux était la recherche d'une vie meilleure.

C'était là de quoi nous faire accepter la multiplicité des tâches à résoudre, sans nous embarrasser trop l'un et l'autre, de la façon dont nous cherchions à y parvenir, sachant l'un comme l'autre que nous avions choisi les chemins de la liberté.

Alors, lorsque nos divergences nous semblaient trop grandes, chacun de son côté s'en allait œuvrer, à faire l'effort, pour réaliser comme il le concevait, comme il le comprenait, ce que nous pensions être vrai et juste.

Ce mardi soir, 16 février 1954, nous bavardions encore, au sujet d'une lettre qu'Ernestan avait reçu d'un ami commun de Suède. Il m'avait fait appeler pour me faire part de cette missive reçue, dont une partie pouvait m'intéresser.

Je l'avais trouvé mieux que lors de ma dernière visite, cependant que je lui trouvais une respiration plus oppressée. C'est lui-même qui désira me lire cette lettre, malgré que je le priais de ne pas se fatiguer. Il voulut encore lui-même découper la partie qu'il m'attribuait. Mais je me rendis compte que c'était là pour lui de très grands efforts et cela me détermina à écourter notre entretien.

Sans m'attarder davantage, je pris congé de mon ami Ernestan, chargé par lui de répondre à ce camarade et je lui promis de venir le revoir dès mon retour de Paris où je devais me rendre pour y donner quelques conférences et clôturer une exposition internationale de la Presse Libertaire que j'avais organisée.

> Les révoltés, les malheureux, demandent à espérer. Les parasites et les charlatans n'ont jamais été que des marchands d'espérances et d'illusions. Toute la science du politicien est là, tenir les opprimés en haleine par des mirages et des promesses.
>
> « Régime transitoire ».
> (« L'Emancipateur », 7 janvier 1922.)

Le lendemain soir, comme je me disposais à rédiger mon courrier, une personne amie me sonna au téléphone, pour m'annoncer la terrible nouvelle :

Ernestan était mort vers 18 heures.

Je ne m'attendais pas à un dénouement aussi brutal, malgré que j'étais prévenu du mal dont il était atteint, mal qui ne pardonne pas et devant lequel la science médicale se trouve toujours impuissante.

Je venais de perdre un ami, un compagnon de route, un collaborateur, car Ernestan était tout cela pour moi. Pour nous Anarchistes et Libertaires, nous venions de perdre un militant, un théoricien, un conférencier, un défenseur du socialisme libertaire, un amant farouche de la liberté et de la dignité humaine.

C'est un peu tout cela que je voudrais invoquer en retraçant la vie, l'activité, la pensée d'Ernestan.

Ernest Tanrez, plus connu sous le pseudonyme d'Ernestan,

est venu au mouvement anarchiste vers 1921. Au début, il anima « Le Bulletin Libertaire », qui se publiait à Bruxelles, la rédaction-administration ayant pris comme adresse « Le Café du Cygne », Grand-Place.

Ernest Tanrez était né à Gand, en juillet 1898. La première guerre mondiale le surprit en pleine adolescence, l'obligeant à abandonner ses études. Il devait par ce fait connaître les vicissitudes qui tenaillent et que dû affronter cette jeunesse qui grandissait en pleine catastrophe.

Durant la guerre de 1914-1918, il vécut en France. Il eût connaissance, m'écrit un ami, du fameux message de Romain Rolland : « Au dessus de la mêlée », « qui influença tant de jeunes hommes de cette époque », et, ajoute mon correspondant, « Ernestan fut appelé sous les armes en 1918, je crois, et ne garda pas un trop mauvais souvenir de son apprentissage de guerrier — apprentissage fort incomplet, car il ne porta jamais le fusil. Il passait son temps à portraiturer des gradés... Il n'empêche qu'il reçut, lui aussi, la médaille de la victoire... »

> Et quand bien même la science trouverait un jour le moyen de déterminer à coup sûr la valeur relative des individus, je me refuserais encore à plier devant cette élite scientifiquement démontrée.
>
> « L'Elite et la Masse ».
> (« L'Emancipateur », 22 avril 1922.)

Mais Ernestan devait se former une solide culture humaine, autodidacte, il allait meubler son bagage de connaissances et bientôt ne tarderait pas, une fois cette guerre terminée, à entrer en contact avec les milieux d'avant-garde.

Il faudrait rouvrir les collections du « Bulletin Libertaire », — l'une de ses toutes premières activités libertaires (1921) — consulter : « Le Combat », « Le Combat syndicaliste », « Haro », « Contre - Courant », « Le Libertaire », « L'Emancipateur », « Pensée et Action », « Rebellion », « Rebelle », « Reconstruire », « Le Rouge et Noir », « Volonta », pour retrouver les nombreux articles qu'il a parsemé, durant plus d'un quart de siècle, dans cette multitude de journaux de la presse anarchiste internationale.

Mais il m'est difficile de ne point mêler son activité de militant à celle que je menais conjointement. Nombreux furent les articles qu'il publia dans les revues et journaux que je dirigeais, nombreuses furent les conférences qu'il donna aux groupes que j'animais et près de la moitié de ses écrits, brochures et plaquettes furent éditées par des éditions que j'initiais.

Chaque fois que je le sollicitais pour un article, pour une étude, pour une conférence, Ernestan ne me marchandait jamais son accord et répondait présent et je n'ai pas souvenance qu'il me fît faux bond.

S'il semblait ne pas trop se mêler à l'activité de nos groupes, s'il s'en tenait quelque peu distant, peut-être y avait-il chez lui quelques scrupules à troubler nos façons de faire trop libertines, pas assez organisatrices; mais cela ne devait jamais l'empêcher d'acquiescer aux invitations qui lui étaient faites. Il apportait dans ses exposés cet accent de sincérité et cette clarté profonde qui faisait que le thème développé était compris par tous avec aisance.

Je voudrais rappeler quelques-uns des titres de ses causeries, afin de donner un aperçu de l'étendue des problèmes qui le préoccupaient. Je les jette au hasard : « Vers un renouveau du socialisme », « L'Etat, son rôle historique », « Critique du Marxisme », « L'Humanisme socialiste », « Babeuf », « Les données actuelles du problème social », « Qu'est-ce que l'Anarchisme », « Sorel : théoricien de la violence et du mythe », « Le Communiste libertaire ».

Il portait en lui, plus que moi, le besoin de l'organisation et il l'entrevoyait avec tout ce qu'elle a parfois de rigide. N'a-t-il pas été jusqu'à avancer l'idée d'un parti anarchiste au moment où dans nos milieux on débattait cette conception de la plateforme des anarchistes russes d'Archinoff.

Mais il avait chez lui le sens et l'esprit fédéraliste extrêmement aigus, ce qui l'empêchait de tomber dans ces façons de voir trop étriquées, à mon sens, chez ceux qui placent l'organisation au dessus de tout et n'hésitent pas à lui sacrifier jusqu'à la liberté de l'individu pour le plus grand bien du groupe, affirment-ils.

C'est un peu cela que nous évoquions encore lors d'une de mes courtes visites lorsqu'il me parlait de la situation pénible et extrêmement désastreuse dans laquelle se débattait l'équipe du « Libertaire » (1953-54), qui se mouvait dans une invraisemblable confusion d'un mélange d'autoritarisme qui confinait vers l'élaboration d'un marxisme renouvelé.

> Ce n'était pas des utopistes et des rêveurs, ceux qui donnèrent l'impulsion au mouvement anarchiste. Ils n'espéraient pas que leur idéal se réaliserait de par sa beauté même. Ils savaient que les maîtres n'abandonnent pas leurs privilèges et que la liberté ne se donne pas mais se prend. Et ils lancèrent à travers le monde le mot d'ordre de la révolte légitime.
>
> (« Le Libertaire », juillet 1928.)

Si j'aborde maintenant son œuvre écrite, ses brochures et plaquettes publiées, ici encore me voici mêlé à cette production, puisque je dois le signaler, je fus son premier éditeur.

En ces temps-là j'avais fait paraître son premier travail sous l'égide des « Editions Réalistes » : « **Le Socialisme contre l'autorité** ».

Entre les deux guerres, il lança « Rébellion »; ce journal entendait défendre la révolution espagnole, et tandis que je me rendais sur place en Espagne, lui poursuivait un travail d'information en Belgique.

Mais entretemps, il avait rédigé le « **Manifeste Socialiste Libertaire** », et plus tard cet autre en collaboration avec W. Van Overstraeten et Raoul Piron : « **La Renaissance du Socialisme** ».

A mon retour d'Espagne, je devais reprendre l'activité des éditions et du groupe « Pensée et Action », et c'est alors que je publiai d'Ernestan « **La fin de la Guerre** ».

Mais je m'en voudrais de ne point signaler l'activité extraordinaire qu'il déploya lors du procès Campion-Hem Day. J'ai toujours en mémoire le bel article qu'il publia au moment de notre libération :

« **Les leçons d'une campagne** », dans lequel se réflétait tout ce qu'Ernestan pensait en semblables circonstances sur la valeur de l'exemple, la force d'une action qui tient compte des conditions psychologiques dans le combat à livrer par les forces progressistes en opposition aux forces réactionnaires. Il exaltait la valeur de l'unité qui se réalisa à l'époque dans l'agitation qui se dressa contre la guerre et pour la justice.

Dans sa grande modestie, il oubliait de se joindre à ceux qui nous aidèrent à sortir de prison, et furent avec lui les artisans de notre libération.

Puis ce fut la guerre. Ernestan, fuyant l'avance hitlérienne, s'en fut se réfugier en France. Là, il fut arrêté comme dangereux défaitiste et envoyé dans l'un de ces nombreux camps de concentration qu'avait mis sur pieds la république démocratique française, et où étaient encore parqués les rescapés de la défaite de la révolution espagnole de 1938.

Il séjourna quelques mois dans ce trop célèbre camp du Vernet, en Ariège, mais l'avance foudroyante des armées allemandes délivra la majeure partie des prisonniers.

Ernestan rentra à Bruxelles. Ici, l'occupation semblait au début montrer son visage courtois, mais après l'entrée en guerre de l'U.R.S.S., cela changea, de nombreuses arrestations eurent lieu. Ernestan, arrêté par la Gestapo, fut envoyé au camp de Breendonck. Il n'en sorti que miraculeusement, dans un état de santé pitoyable et obligé de subir une surveillance rigoureuse.

Une fois cette deuxième guerre mondiale terminée, Ernestan

reprit la plume pour défendre à nouveau les idées qui, durant près d'une décade, avaient été rudement malmenées.

Je venais de faire paraître la revue « Pensée et Action ». Ernestan m'apporta sa collaboration. Quiconque se donnera la peine de feuilleter les 46 numéros parus de cette revue, retrouvera sous sa signature de nombreux articles du plus grand intérêt. En voici les principaux :

« **L'Apprenti sorcier** », « **Impuissance de l'opportunisme** », « **Socialisme et humanisme** », « **L'Ere de l'Economie** », « **L'Ascension étatiste** », « **Valeur de la Liberté** ».

Une série de ces articles furent réunis en brochure sous le titre : « **La Contre-Révolution Etatiste** ». J'en fis un tirage de 5.000 exemplaires; c'est dire l'importance que j'attachais à cette étude qui, pour moi, fera date dans l'histoire de nos idées.

Plus tard, il s'était rapproché d'autres amis pour élaborer un travail en commun. Le socialisme anti-autoritaire ne cessait de l'occuper. Il prit une part active à l'élaboration des « Cahiers Socialistes », et l'on retrouve dans ceux-ci sa collaboration et les nouvelles positions qu'il initiait. Une brochure, c'est la dernière qui fut publiée avant sa mort, fut éditée par les « Cahiers Socialistes » : « **Valeur de la Liberté** ».

Lors de notre dernière entrevue, il se réjouissait d'avoir reçu un exemplaire de cette brochure que l'on venait de publier en langue espagnole, aux « Editions Reconstruire », à Buenos-Aires.

Il avait marqué, ces derniers temps, une nette évolution vers une prise de positions bien particulière envers le danger de guerre qu'il entrevoyait. Cela n'était pas sans me chiffonner. Nous en avions bavardé à diverses reprises, lorsque désirant prendre contact avec ce qui se passait dans le monde anarchiste, il s'en venait vers ma boutique s'enquérir de nouvelles, sachant qu'auprès de moi, qui me déplaçais souvent, visitais les groupes étrangers, étais en relations permanentes avec tout le mouvement, il était certain d'être renseigné objectivement.

Il se montrait fort soucieux des réactions que provoquait sa façon de voir les événements. J'étais loin de partager cette nouvelle position, nous en avions discuté sans nous accorder. Il concédait à la forme individualiste de ma pensée et de mon absolu refus de m'engager dans l'adhésion de l'un ou l'autre bloc, ce qu'il semblait admettre plus difficilement pour ceux des autres qui se plaçaient uniquement sur un terrain social et économique.

Il s'expliqua en quelques articles dans « Volonta », « Reconstruire » et « Contre-Courant ». Ils furent loin de convaincre nos amis. Quelques camarades, cependant, lui marquèrent un accord de principe. Quant à moi, je ne suis pas loin de penser qu'il aurait peut être revisé cette position en voyant l'évolution régressive dans laquelle s'engagent ceux qui, pour les besoins de cette défense

insensée, en arrivent à des compromis sans fin. Je songe, en passant, au Mac-Cartisme, à Franco, aux alliances avec les éléments du nazisme et de la réaction internationale, car l'adhésion à l'un ou l'autre bloc, c'est la pente glissante qui ne peut conduire qu'à l'aventure de demain.

Mais il n'y a pas que ces activités qu'il me faut évoquer. Les exilés espagnols, italiens, allemands se souviendront qu'il apporta son adhésion aux comités du C.I.D.A. et du Droit d'Asile, comités qui, durant l'entre deux guerres, aidèrent par une solidarité effective à la défense de centaines de réfugiés et d'exilés qui fuyaient la répression des régimes totalitaires : fasciste, national-socialiste, stalinien.

C'est chez lui que, à certaines périodes, l'on se réunissait avec les camarades qui en composaient l'armature pour y examiner ce qu'il y avait lieu de faire. C'est lui encore qui prenait ma succession au secrétariat de ces comités, lorsque les circonstances de la vie : clinique, prison, séjours à l'étranger me forçaient d'abandonner mon travail.

En 1928 il accepta, pour les camarades espagnols exilés, d'être l'éditeur responsable et le correspondant de « Verbo-Nuevo ».

Peut-être ai-je omis quelques détails, quelques souvenirs, ceux qui le connurent, qui le fréquentèrent, y ajouteront les sentiments d'amitié et de fraternité qui anima sa vie de militant, de conférencier, de penseur, de théoricien.

Pour moi, tout ce que j'ai pu vous rapporter ne comblera point le vide qu'a laissé l'ami, le compagnon de route, de nos idées de liberté et de fraternité sociales, l'homme et l'humaniste qu'a été Ernestan.

H. D.

POUR NOS LECTEURS.

La rédaction de « Pensée et Action » prévient aimablement les lecteurs que pour des raisons techniques, il n'a pas toujours été possible de suivre un ordre strictement chronologique dans la présentation des articles d'Ernestan.

Nous invitons nos amis à se reporter, en cas de nécessité, à la Bibliographie qui se trouve à la fin des études et articles de ce numéro des Cahiers de « Pensée et Action ».

ERNESTAN ET L'ÉQUIPE DES CAHIERS SOCIALISTES.

Ernest Tanrez n'est plus. Avec lui disparaît une figure marquante du socialisme, dont le rayonnement avait largement dépassé les frontières de notre pays. Non que Tanrez, ou Ernestan pour reprendre le pseudonyme sous lequel il était mieux connu, fut un conducteur de foules, un tribun, ni même un militant responsable d'une formation politique ou syndicale quelconque. Il croyait avoir autre chose à faire, correspondant mieux à la fois à sa modestie naturelle et à ses convictions les plus profondes. Véritable modèle d'homme probe et libre, il mettait toute sa conscience à demeurer rigoureusement l'égal de ses semblables, s'interdisant toute supériorité sociale sur eux, comme il ne tolérait pas que l'on empiétât sur sa propre dignité personnelle. Il vivait le socialisme bien plus qu'il n'en parlait. Pour lui, il ne s'agissait pas, comme pour tant d'autres, d'une de ces recettes qu'invente périodiquement l'humanité pour résoudre ses maux et gagner le paradis, mais d'une conception de l'existence dont toute la valeur résidait dans l'enrichissement qu'elle apportait à chaque individu. La révolution socialiste, un programme socialiste ne prenaient de sens à ses yeux que dans la mesure où ils incarnaient une volonté authentique de libération personnelle, non une mystique religieuse, transcendante et despotique.

Il en résultait chez Ernestan une méfiance irréductible à l'égard de tous les groupes trop bien organisés et hiérarchisés. Il craignait que l'esprit partisan, dans ce qu'il a de borné et d'intolérant, ne submergeât le désir d'émancipation individuelle et ne remplaçât l'effort personnel nécessaire par la soumission déférente aux mots d'ordre des partis et l'acceptation irraisonnée des slogans électoraux. Il redoutait que l'encadrement trop bien réglé des travailleurs et des opprimés n'aboutît à les abêtir plutôt qu'à les élever, ne les transformât en instruments dociles aux mains d'arrivistes ou d'illuminés, au lieu d'en faire des êtres libres, capables d'assumer une libération que personne ne pouvait réaliser pour eux à leur place. Certains regretteront cette tendance nettement anarchiste de sa pensée. Ils y verront l'empreinte de l'utopie. En ce qui nous concerne, nous y trouvons surtout une saine et nécessaire réaction contre cette forme du socialisme qui confond la libération des travailleurs avec la croissance du nombre d'affiliés au parti ou du chiffre d'affaires des coopératives, voire avec

le remplacement de l'oppression capitaliste par celle de l'Etat baptisé prolétarien. S'il y a des utopies dangereuses à combattre, ce sont bien celles-là et c'est à les pourfendre que notre ami a consacré sa vie de publiciste.

Dès 1921, âgé de vingt-trois ans, il est collaborateur du « Bulletin Libertaire » et de l' « Emancipateur ». Dès lors, il participe à la rédaction de nombreux journaux, tant français que belges. Il publie de nombreuses brochures contre le militarisme, le nationalisme. l'étatisme. Certaines sont traduites en italien, en espagnol. Il oppose le socialisme libertaire aux insuffisances et aux déviations dangereuses du marxisme.

Pendant la seconde guerre, il a l'insigne honneur d'être mis successivement au camp de concentration « démocratique » français du Vernet et à celui de Breendonck, chaque fois au titre de militant révolutionnaire. Il démontre ainsi, à sa manière, par son exemple et sans ostentation, que la libre et pacifique recherche de la vérité n'est pas sans périlleux inconvénient, même sous les régimes qui font profession de la défendre.

Il sort de la guerre, la santé durement ébranlée, mais sans aucune rancœur contre une race quelconque, sans illusion sur la démocratie bourgeoise et ses possibilités, sans aucun résitantialisme vengeur et étriqué. Il reprend simplement sa tâche, comme avant, participant aux activités du groupe libertaire « Pensée et Action », qu'organise son ami Hem Day.

Il nous fait aussi le grand honneur de rejoindre l'équipe des « Cahiers Socialistes », dès la parution du second numéro de notre revue, au début de 1945. Il en devient l'un des membres les plus actifs, l'un de ceux qui apporte à notre effort d'étude et d'action socialistes le plus de dévouement actif.

En octobre 1952, il publie à ce titre un essai intitulé « Valeur de la Liberté », dans lequel il place l'essentiel de sa pensée. On peut discuter certains des arguments, certaines des critiques qu'il y développe. On ne peut contester la noblesse de ses conceptions, l'idée magnifique qu'il se fait de la tâche socialiste, l'impitoyable vigueur désintéressée avec laquelle il méprise l'opportunisme et dénonce les faiblesses de notre action. Nous ne résistons pas au désir de citer un passage de cet article, le dernier qu'il ai donné aux « Cahiers » :

« Notre socialisme repose donc sur une conception individualiste.

» Nous n'ignorons aucunement que cette affirmation fera bondir les socialistes traditionnalistes et qu'ils prétendront relever dans ce propos une contradiction formelle. C'est que, malheureusement pour eux, à force de ne considérer les hommes qu'en fonction de la masse, l'individu n'a plus de valeur que comme cotisant ou comme électeur discipliné. Il n'y a pas d'ail-

leurs que ces meneurs pour qui l'individu ait perdu toute réalité; la plupart de ceux qu'il faut bien classer comme théoricien, ne sont en général guère plus objectifs. Eux aussi ont une fâcheuse tendance à ne considérer que l'Homme avec majuscule et comme une abstraction ou un symbole...

» Pourtant, dira-t-on, la diversité des individus n'est pas telle qu'on ne puisse trouver de dénominateurs et de critères communs permettant d'instaurer un ordre social assurant à tous le maximum de liberté et de bien-être. A quoi nous répondrons que cela n'est certes pas impossible, mais que, une fois encore, pour y parvenir, il est primordial de poser le problème de telle sorte que la réalité fondamentale, le moyen d'action et le but soient l'individu et restent l'individu. »

Ainsi, pour Ernestan, cet adage qui séduit tant d'esprits faibles ou découragés, « la fin justifie les moyens » était la négation même du socialisme. Pour lui, fins et moyens étaient inséparables pour autant même qu'il ne se confondissent pas. La libération de l'homme devait résulter d'un effort permanent, ininterrompu et conscient de chaque intéressé. Elle ne viendrait pas miraculeusement couronner une prise de pouvoir arrachée à l'improviste par un succès électoral ou un coup d'Etat.

Profondément internationaliste, parce qu'attaché à la paix et détestant toutes les barrières s'opposant à la fraternité active des hommes, Ernestan avait rejoint dès l'origine, en 1947, le Mouvement Socialiste pour les Etats Unis d'Europe. Il fut le délégué des « Cahiers Socialistes » au premier congrès de cette association. Dans ce domaine aussi, Ernestan détestait les formules creuses et les affirmations de principe non suivies d'exécution. L'action européenne ne lui apparut jamais comme une parenthèse, un accessoire ou un pis-aller. Il y vit la première manifestation d'internationalisme concret et démocratique, la première occasion de sortir des slogans creux, sans cesse démentis par les faits depuis 1914.

Ainsi, celui qui vient de disparaître était bien plus qu'un militant. C'était un homme profondément fraternel. Il était beaucoup mieux qu'un artisan du socialisme. Il incarnait lui-même, dans ses moindres actes, ce que le socialisme peut apporter de plus haut à l'individu. Il nous a aidé, comme tel, à surmonter bien des désillusions et bien des dégoûts. Notre plus grand souhait est de pouvoir demeurer dignes de lui.

« Les Cahiers Socialistes ».

N. d. l. R. — Cet article a été écrit par Raymond Rifflet; il a été publié sous le titre « Ernestan est mort » dans la nouvelle revue « **Socialisme** », avec laquelle les « **Cahiers Socialistes** » ont fusionné; il est signé par le Comité de Direction.

L'ŒUVRE D'ERNESTAN.

Non contents de s'illusionner sur l'utilité et les possibilités de l'Etat, ses partisans se trompent lourdement sur sa nature, en ce sens qu'ils croient l'Etat susceptible de se fondre, se résorber et disparaître de sa propre initiative. Mais l'Etat est un cancer; lorsqu'en existe le germe, sa nature veut qu'il grandisse; ses racines et ses rayons dévorent l'organisme qui le porte.

« Le Droit prolétarien et l'illusion Etatiste ».

(« Bataille des Marins », janvier 1931.)

La première brochure d'Ernestan « **Le Socialisme contre l'Autorité** », a été éditée à Bruxelles, aux Editions Réalistes en 1932; l'avant-propos date de 1931.

Voulant réagir, face à cette crise qui sévissait à l'époque au sein du socialisme, l'auteur entend rappeler les vérités élémentaires qui doivent animer tout mouvement se réclamant d'une telle obédience. Il dénonce la crise de confiance, dont est atteint le socialisme.

Cette contribution au redressement du socialisme tend à réhabiliter à la fois le prolétariat et l'idée même, car depuis « un demi-siècle, certains politiques ont exploité et défiguré le socialisme ».

Avant tout, Ernestan pose la notion de la liberté, ensuite sa valeur sociale. Il donne une définition non absolue, mais toute relative au contraire, du problème que peut nous poser la société même.

« La base, le premier élément du problème social, est l'individu » (p. 7), écrit Ernestan, et il enchaîne de suite puisqu'il entend ne point laisser l'individu isolé de son milieu : « Si l'individu est une réalité indiscutable, la société en est une autre non moins incontestable » (p. 8).

Voilà donc posé, les deux « thèses » qui, dans notre mouvement anarchiste, n'ont cessé de s'affronter. Elles ont fait couler beaucoup d'encre, puisqu'elles « prétendent nous instruire sur l'origine de la société humaine » (p. 8).

Ernestan réalise une synthèse de ces deux thèses, en associant l'individu à la pratique de la solidarité, de l'organisation sociale,

qui selon lui et d'après la conception qu'il s'en fait, forme la condition de libération de l'individu.

« A s'associer librement avec son semblable, l'homme peut augmenter du même coup ses possibilités de tout ordre » (p. 9).

Le principe social, chez Ernestan, ne peut jamais être opposé au principe de liberté individuelle; c'est pourquoi il situe le problème de la liberté dans la société.

Cette liberté prend alors, chez lui, cet aspect d'un puissant moyen d'action avec un but bien défini qui doit être social. Ainsi s'évanouissent ces conceptions métaphysiques de la liberté, voire ces aspirations à tendance sentimentale.

Sans doute, Ernestan se rend compte qu'il est plus aisé de définir l'antithèse autorité, qui se prête mieux, parce que plus personnifiée et plus ressentie. Ne se concrétise-t-elle pas par ailleurs d'une façon indubitable dans l'Etat, où elle se manifeste par une violence organisée? Si l'autorité peut prendre différents masques : républicain ou césarien, royaliste ou démocratique, voire cette dernière personnification totalitaire, étatiste, prolétarien, jamais elle n'abandonne ses privilèges : l'exploitation de l'homme par l'homme, ou de l'Etat sur l'individu.

Oppressive, abusive, absolutiste, tyrannique, l'autorité marque à chaque coup son empreinte malfaisante.

Mais l'homme s'est dressé, rebelle à l'embrigadement, réfractaire à ces dictatures. Il s'est insurgé contre ces formes arbitraires d'oppression.

« Dans ses moments de conscience et de révolte, le peuple, » avec un instinct clairvoyant, identifia nettement les principes » d'exploitation et d'autorité; l'exploiteur, c'est le maître, et le » maître c'est l'ennemi. C'est pourquoi l'idée de liberté pénétra » toute action révolutionnaire et devint presque toujours son » mot d'ordre. » (p. 11).

Sur de telles assises, Ernestan va asseoir un socialisme, conception moderne de l'égalité sociale en affirmant que « toute égalité n'est qu'un leurre si la société n'est basée sur l'égalité économique » (p. 13).

Mais il n'a pas oublié que « la société n'est en définitive que l'établissement d'une certaine justice sociale (p. 12).

« Le socialisme est « la condamnation absolue du capitalisme » (p. 13), et puisque « toute compromission entre les deux régimes » est impossible, le socialisme reste et doit rester « essentiellement révolutionnaire, destructeur résolu des valeurs capitalistes et, en premier lieu, des rapports économiques actuels » (p. 14).

Ernestan cite quelques auteurs à l'appui de ses dires : Proudhon, Considérant, Marx, Engels, Bernstein, Sorel, Deville, Vandervelde, Lénine; volontairement il n'a pas jugé nécessaire de

donner des textes de Bakounine, Kropotkine, Reclus, Nieuwenhuis, théoriciens libertaires et anarchistes.

Sur ce terrain du bouleversement de l'organisation sociale, Ernestan devait rencontrer quantité de théoriciens plus ou moins « marxistes », y compris Marx, fondateur involontaire sans doute « d'une religion aux prêtres innombrables, à l'orthodoxie aussi variée qu'agressive » (p. 18).

Ainsi le voici amené à examiner la valeur et la signification générale du marxisme.

La base scientifique du marxisme est une conception du matérialisme, formule expéditive et commode, elle dispense l'examen plus avant des problèmes de la vie. Sans affirmer un anti-matérialiste de circonstance, Ernestan exprime une attitude conforme à l'esprit scientifique, en avançant face à ce matérialisme décadent, des conceptions énergétiques et dynamiques qui rejettent les prétentieuses affirmations de cette sorte de religion qu'est le matérialisme-marxiste.

C'est en abordant la sociologie marxiste qu'il écrit à l'adresse des marxistes : « Ils oubliaient qu'on ne fait pas de la sociologie » comme on fait de la chimie, et que l'humanité n'est pas une » troupe docile de cobayes d'expérience » (p. 21).

Pour Ernestan, il ne s'agit pas de transformer des hypothèses en dogmes et de les imposer aux peuples subjugués par les prophètes des nouvelles religions politiques.

C'est pourquoi il dénonce avec véhémence et force arguments, la déviation autoritaire du socialisme, cette machinerie théorique de Marx, traduite par la plus sommaire des tactiques qui ne s'embarrasse d'aucune considération morale et psychologique.

Ce simplisme marxiste ne tarda guère à se heurter à l'opposition libertaire en provoquant le duel homérique entre Marx et Bakounine, au sein de la Première Internationale.

Il est judicieux de rappeler cette phrase de Bakounine, qui dépeint Marx d'une façon profonde : « Marx n'a pas le sens de la liberté, des pieds à la tête, c'est un autoritaire ».

Ainsi deux conceptions du socialisme se dressaient au seuil du mouvement social organisé, l'une autoritaire avec Marx comme champion, l'autre libertaire avec Bakounine comme animateur.

Ernestan expose en long et en large ces conceptions. Il montre les misères du chemin du pouvoir politique qui aboutiront au parlementarisme avec ses compromissions et ses déchéances invraisemblables, avant de s'abîmer dans « les pires pratiques réformistes et nationalistes » (p. 40). Il consacre au marxisme bolchéviste ou léniniste quelques pages de dures vérités et dénonce l'illusion de ce livre : « **L'Etat et la Révolution** », dans lequel Lénine chercha en de subtils arguties de présenter une synthèse de Marx

et Bakounine, qui séduisit nombre de révolutionnaires, y compris des anarchistes.

« Synthèse impossible de la liberté et de l'autorité, notions » s'excluant réciproquement, illusion que la réalité allait brutalement » démentir » (p. 45).

C'est à partir de l'expérience russe, à laquelle il est fait allusion, que Ernestan n'hésite pas à malmener la prétendue dictature d'une élite, les nécessités du pouvoir dictatorial qui ne tarda pas à s'imposer aux principes du soviétisme même.

Il dénonce la dictature du parti communiste, l'idolâtrie du « chef », de l'Etat, non sans faire une légère incursion dans ces multiples formes d'oppositions, dont la plus connue se cristallisa autour de Trotsky.

Ainsi en arrive-t-il a montrer le rôle du mouvement anarchiste contre la « démagogie effrénée, ne reculant devant rien et s'exerçant devant un prolétariat politiquement inexpérimenté... » (p. 55).

Ernestan révèlera les « erreurs et déviations », du début, chez les anarchistes, ainsi que les difficultés auxquelles ils se heurtèrent pour propager leur idéal dans un monde en constante ébullition sociale.

Sa critique des « individualistes » peut être sujette à caution ou tout au moins la schématisation qu'il fait discutable; ce n'est pas l'objet de son « **Socialisme contre l'autorité** », qui se limite d'exposer l'anarchisme par rapport au socialisme et non de présenter l'anarchisme en général.

Pour Ernestan, l'anarchisme, dont l'action et l'influence furent souvent comprises comme un socialisme extrémiste, marque toute l'histoire du socialisme.

Il fait le point rapide de l'évolution du mouvement anarchiste et dénonce les éléments douteux qui s'y infiltrèrent par l'indulgence des uns et des autres.

De Domela Nieuwenhuis il cite un extrait de son admirable livre, « **Le Socialisme en danger** » : « Enfin les anarchistes, seuls, ont conservé le sens de la véritable démocratie ouvrière ».

Sans doute, le mouvement anarchiste n'échappa pas aux effets de la guerre. Le premier conflit mondial exerça ses ravages jusque chez les anarchistes.

L'examen du syndicalisme, auquel il se livre dans l'un des derniers chapitres de son « **Socialisme contre l'autorité** », le porte, après avoir dénoncé le syndicalisme réformiste, autoritaire, et marqué ses réserves sur le syndicalisme révolutionnaire, à la conclusion : « C'est pour des raisons exclusivement pratiques que » le syndicalisme, tout au moins en régime capitaliste, doit se » limiter volontairement, sous peine de ne pas accomplir sa » mission et devenir peut-être, en fin de compte, un obstacle à » l'affranchissement de ceux qu'il prétend servir » (p. 69).

Et ainsi s'affirme le socialisme libertaire qu'Ernestan précise dans le dernier chapitre de son étude en marge du socialisme réformiste, légaliste ou dictatorial, c'est-à-dire le socialisme autoritaire.

Mais cette tendance libertaire du socialisme est aussi ancienne que le socialisme lui-même, car son appellation « n'a de valeur que par opposition aux socialismes dégénérés et falsifiés des autoritaires » (p. 70).

Ce n'est pas « une vague idéologie » (p. 70), qui « défend une conception métaphysique et abstraite » (p. 70), mais ce socialisme est celui dont « le principe de liberté est idéologiquement et pratiquement inséparable » (p. 70).

Un tel socialisme implique « l'application intégrale et directe de la démocratie ouvrière » (p. 70), et Ernestan, d'en montrer la conception et la pratique : les formes d'organisation au point de vue économique et social en général. Il campe ainsi son socialisme libertaire face à l'impuissance autoritaire « dans le creuset de l'expérience historique » (p. 75).

En conclusion, Ernestan proclame que « le socialisme n'est » autre chose que le développement et le triomphe de la liberté » sociale » (p. 75), et il conclut : « Après cinquante années d'er- » reurs, de trahisons et de tâtonnements, c'est à ces vérités essen- » tielles et premières qu'il faut revenir, c'est de là qu'il faut » repartir. Nous avons confiance qu'à travers des chemins peut- » être détournés et pénibles, c'est autour de ces vérités que les » meilleurs se retrouveront. » (p. 75).

Il était nécessaire de s'attarder à l'analyse de ce premier écrit d'Ernestan, car l'essentiel de sa pensée y est déjà consignée.

Ce qu'il écrira par la suite, sera empreint de ce « **Socialisme contre l'autorité** » qui, pour Ernestan, sera un leitmotiv qui ne cessera de le préoccuper. Il y reviendra chaque fois qu'il se décidera à exposer sa conception sociale et libertaire. Il insistera à diverses reprises sur l'importance des facteurs de liberté dans la libération des hommes. Ernestan estime non sans raison que la seule façon de faire comprendre son point de vue, c'est encore d'y revenir, d'en reparler, sans craindre de se répéter.

« **Le Manifeste socialiste libertaire** », qu'il écrira sur la demande du Groupe de Bruxelles, dans les années qui suivront, reprendra les grandes lignes de son exposé du « **Socialisme contre l'autorité** ».

Pour lui, le but du socialisme reste constant et ses objectifs principaux : « l'abolition de l'autorité politique et du pouvoir d'Etat, clés de voûte des moyens d'exploitation » (p. 4).

Cependant, dans ce manifeste, les circonstances l'obligent à préciser davantage la lutte à mener contre les courants autoritaires des II[e] et III[e] Internationales.

Il s'attarde même à dénoncer la conception de ce capitalisme d'Etat, tel qu'il s'est fait jour en U.R.S.S., et en arrive à préciser les vraies causes du désarroi, de la méfiance, du découragement du mouvement des travailleurs.

« La crise du socialisme et du mouvement prolétarien en » général est une crise de confiance consécutive à d'immenses » désillusions » (p. 9).

Ayant ainsi jeté par dessus bord les méthodes autoritaires du socialisme, qu'il ne cesse de dénoncer comme impuissantes et néfastes, il propose des méthodes « basées sur les principes d'asso- » ciation et d'organisation, c'est-à-dire de démocratie ouvrière » intégrale et directe » (p. 10).

Pour ce faire, il énonce une suite de principes généraux qui doivent marquer la lutte à livrer pour que triomphe une révolution et il implique dans cette lutte, celle à livrer au parlementarisme, au militarisme, aux partis. Il précise une fois de plus ce que doit être l'action des organisations ouvrières syndicales et ce qu'il entend par défense armée de la révolution.

Il ne manque pas de distinguer ce que sera cette lutte tant en période de combat révolutionnaire qu'en période de paix : « L'internationalisme doit cesser d'être une formule pour devenir une réalité vivante et puissante » (p. 13).

Ce manifeste du socialisme libertaire indique, écrira Ernestan, la seule voie valable, la seule réellement socialiste et révolutionnaire.

Pour Ernestan, le socialisme autoritaire est en faillite. Si le prolétariat ne veut point sombrer dans un scepticisme dangereux, il faut réaffirmer que « le socialisme sera libertaire, ou ne sera pas ».

Le temps presse, Ernestan adjure les camarades a reconsidérer les données du problème, afin de réaliser autour de mots d'ordre précis : le socialisme libertaire.

Plus tard, lorsqu'en collaboration avec W. Van Overstraeten et de Raoul Piron, il écrira cet autre manifeste, « **Renaissance du Socialisme** », il réaffirmera l'essentiel du contenu du précédent manifeste. Il précisera certains problèmes laissés par trop dans l'ombre lors du manifeste précité.

Reprenant en raccourci, un exposé des écoles, tendances et partis socialistes, on y marque au sujet du marxisme une position nette, à savoir : « que le marxiste n'est pas identifiable avec le socialisme ».

L'anarchisme serait né « d'une réaction contre la déviation étatiste et réformiste du socialisme » (p. 14).

Sur la condition et l'objectif essentiel du socialisme, seuls de nos jours les anarchistes sont restés fidèles.

La synthèse entre l'anarchisme et le socialisme est chose

nécessaire et indispensable. Ernestan l'affirme au cours de cet exposé, qu'il nous présente en compagnie de ses deux amis. Les thèses et critiques, le nationalisme, le fascisme, la défense nationale, le militarisme et la guerre, le sophisme de la lutte des classes, celui des classes moyennes, celle de l'action syndicale, sont exposés avec beaucoup de clairvoyance.

Ernestan se rallie ici à l'acceptation d'un parti et conçoit le rôle qu'il est appelé à jouer : « Appuyer et entraîner les masses dans la lutte pour la destruction du capitalisme » (p. 24).

Il y a là un ensemble de données sur lesquelles je ne peux en rien marquer mon accord, mais encore faut-il ne pas trop s'effrayer des mots.

Ce n'est pas la première fois qu'Ernestan s'avance à formuler les nécessités de s'organiser, de se constituer en parti. Déjà dans un article publié en octobre 1927 dans « **Le Libertaire** », il énonçait les mêmes raisons qui le faisait concevoir un parti anarchiste.

Cette façon de voir ne s'adressait qu'aux camarades anarchistes réalistes. Je ne suis pas loin de penser que cette idée, Ernestan la mûrissait en lui comme une indispensable nécessité à la réalisation de son socialisme libertaire qui, selon lui, n'est ni utopique et encore moins imprécis.

Dans ce manifeste : « **Renaissance du Socialisme** », nos trois « mousquetaires » avanceront les principes généraux et directives d'une organisation socialiste, en exposeront le schéma pour la période révolutionnaire de transition et concluront par « la nécessité urgente et impérieuse de regrouper les forces saines et jeunes du socialisme ».

Sans doute cela ne dépend pas uniquement des initiateurs, mais également des échos que rencontreront un tel exposé.

Ce manifeste était un point de départ qui devait éviter l'écrasement du socialisme, plus même, il devrait selon les initiateurs le mener à sa victoire.

Hélas, les événements se précipitaient, les signes avant-coureurs d'un deuxième conflit mondial se précisaient de plus en plus. Nous allions assister à une démission totale de l'action et de la pensée; la guerre déferla bientôt sur le monde et ce fut une fois de plus le triomphe de la barbarie sanguinaire.

Mais entretemps, la révolution espagnole, qui éclata en 1936, avait autorisé quelques espoirs.

Ernestan en suit attentivement toutes les phases et il s'intéresse à tout ce qui se déroule. C'est à ce moment qu'il publie, assisté de Léo Campion, un journal sous le titre de « Rébellion », dans lequel il s'explique sur les problèmes de l'heure. Son article : « **Monsieur Van Zeelande, premier bourgeois du Royaume** » est a épingler; celui publié dans le n° 2, du 1er juin 1937 : « **La Contre-Révolution espagnole** », est lourd de prophéties, puisqu'il écrit,

« On comprendra de plus en plus que la contre-révolution espa-
» gnole marque un tournant dans l'histoire du mouvement prolé-
» tarien et, par conséquent, dans l'histoire du monde », dans un autre, sur « **La poudre est sèche** », il termine par ces lignes : « Souvenons-nous que dans la guerre, les premiers ennemis » de chaque peuple, ce sont ses maîtres qui veulent l'y entraîner.» Quant à celui qu'il publia dans le n° 4, de juillet 1937, il est significatif par son titre même, « **Le Stalinisme conre le Socialisme** » : « Le stalinisme n'est ni une tendance, ni une étape du socialisme. Le stalinisme est la forme la plus parfaite du fascisme ». On ne pouvait mieux exprimer l'essentiel d'une vérité qui, depuis, s'est confirmée au-dela de toute prévision.

Dans le dernier numéro de « Rébellion », Ernestan lançait sur la guerre cette boutade : « La guerre qui ne veut plus dire son nom », et il la démasquait avec force et courage.

C'est dans « Rébellion » également qu'Ernestan commença la publication en feuilleton des « **Thèses Libertaires** », qu'il devait reprendre par la suite et insérer dans son « **Socialisme et Humanisme** », après les avoir remaniées et mises à jour.

Lorsque je revins de mon séjour en Espagne et que je repris les éditions « **Pensée et Action** », et l'activité du groupe, Ernestan ne manqua pas de m'apporter à nouveau sa collaboration. Bientôt il me demandait de lui éditer son étude : « **La fin de la guerre** »„ à laquelle je réservai l'accueil habituel.

Cette brochure est importante dans l'œuvre d'Ernestan, car elle précise, dès avant 1940, sa position face aux conflits guerriers qui se préparaient.

Dans « **La fin de la guerre** », il examine non seulement si la guerre est le destin permanent de l'humanité ballotée entre la guerre et la paix, mais il réfute l'apologétique guerrière, brosse un aperçu historique sur son évolution : préhistorique, dans l'antiquité, la féodalité, les temps modernes. Son chapitre sur la guerre contemporaine, ainsi que celui de la guerre de 1914-1918, sont traités avec sérénité.

Enfin, lorsqu'il évoque la guerre future, Ernestan soulève le drame qui mettra aux prises les peuples de demain face à la guerre idéologique ou à l'idéologie de la guerre. La condamnation qu'il fait de ces conceptions guerrières est formelle et sans équivoque :

« Il n'y a pas de doute qu'une guerre entreprise dans un but
» de progrès et de libération sociale, n'aurait, comme toute autre
» guerre, que des résultats négatifs, destructifs et régressifs »
(p. 29).

Le mythe de la force, Ernestan le rejette comme étant incompatible avec la libération humaine. C'est un mythe dangereux et malfaisant, qu'il faut ne point cultiver et les conclusions qu'il formulera en marquant son refus à penser que la guerre soit le

destin permanent de l'humanité, sont précisées dans ces lignes :

« Il faut armer les consciences. Il faut affirmer que les
» caractères et les droits de chaque collectivité humaine sont
» légitimes et que la force des armes ne crée ni le droit ni le
» pouvoir réel d'y porter atteinte. Il faut organiser la résistance
» à la force militaire par la force civile, tant sur le plan écono-
» mique que sur le plan culturel et moral. »

L'on peut considérer cet écrit, publié en 1938, comme l'essentiel de sa pensée à la veille de la guerre.

Cette deuxième guerre mondiale devait mettre en veilleuse les velléités de pensées qu'on détenait; il devint totalement impossible d'exprimer librement quoi que ce soit.

Les événements se précipitèrent. Séparés l'un et l'autre par une suite de circonstances, toutes plus ou moins tragiques, ce fut miracle chez lui de s'en tirer. Il devait garder de tristes et pénibles souvenirs de cette époque, qui eurent de facheuses conséquences sur sa constitution physique, terriblement ébranlée.

Dès que ce fut possible, nous nous retrouvâmes et bientôt Ernestan s'en vint collaborer à la revue « **Pensée et Action** », que je publiai dès la « libération ».

Il m'apporta quelques bonnes études; les meilleures furent réunies dans une brochure éditée sous le titre : « **La contre-révolution Etatiste** ».

Je considère les données contenues dans cette brochure comme ce qu'il y a eu de mieux publié sur cette question de l'Etat, depuis celles rédigées par nos théoriciens : Bakounine, Kropotkine, etc.

Le socialisme, au lieu de suivre la ligne du progrès scientifique, ne tarda pas à se figer en une désespérante stabilité. Essoufflé rapidement dans cette compétition, qui l'alignait avec le monde capitaliste, il connut une rapide déchéance, si bien que « loin de rester essentiellement évolutionniste, il devint rapidement et lourdement traditionnaliste » (p. 4).

Cette cristallisation est imputable en grande partie à l'envahissement des organisations par des individus plus préoccupés de leurs intérêts électoraux que des destinées de l'idéal pour lequel ils s'étaient imaginés avoir un brin d'amour.

Ernestan, dans cette étude, montre le comment et le pourquoi de ce dépassement par les faits du socialisme. Il expose les données actuelles du problème social. Faisant une rétrospective rapide, cela va de soi, de la naissance du socialisme, il situe « heur et malheur » du capitalisme, précise l'ascension de l'étatisme et cette analyse judicieuse, d'un fatalisme marxiste du passé, est justifiée par un exposé de la contre-révolution étatiste, qu'il résume objectivement par cette affirmation :

« Le début du vingtième siècle fut marqué par la faillite du

» capitalisme libéral, conjointement à la carence du mouvement » prolétarien et à des échecs de la révolution socialiste. De cette » double impuissance résultèrent tout naturellement des poussées » victorieuses de l'Etatisme totalitaire » (p. 9).

En quelques lignes bien pensées, l'aventure du fascisme, celle de l'hitlérisme et le phénomène russe nous est rapporté, et le réquisitoire qu'Ernestan dresse contre l'étatisme en progression constante vers son but totalitaire est formidable.

La complicité socialiste dans cet étrange processus d'évolution régressive, est telle, qu'aux yeux des masses il est devenu quasi impossible de préciser ce qu'est l'Etat et sa complicité dans l'aventure.

« La nouvelle tyrannie étatique s'est installée par les voies » plus lentes de la légalité, l'étatisme vise à instaurer son propre » système d'oppression et d'exploitation; à l'ancienne lutte de » classe bourgeoisie-prolétariat, il substitue une opposition de » castes et de classes plus catégorique et plus impitoyable » encore » (p. 13).

« La roue de l'histoire ne cesse de tourner », dira Ernestan; hélas, chaque jour apporte son triste lot de faits, l'Etat poursuit son but en vue de réaliser sa prétendue mission historique « sans « aucun souci du bien-être matériel ou spirituel des citoyens » (p. 14).

Dans cette montée vers le Capitole, où s'épuisent les peuples comme au temps des Pharaons, bâtisseurs fous de pyramides, l'Etat utilise à ses fins de grandeur égoïste, comme du matériel, les citoyens corvéables et taillables à merci.

« Ainsi l'image de l'Etatisme triomphant a de quoi faire » frémir quiconque reste fidèle aux valeurs humaines et civilisa- » trices. La barbarie étatiste serait incontestablement plus » effroyable que celle des premiers âges. Cette dernière était d'un » primitivisme naturel, tandis que celle qui nous menace serait » une barbarie savamment organisée et scientifiquement dirigée. » Il est cependant non moins certain qu'en provoquant une déca- » dence vertigineuse de la culture et de la morale, l'Etatisme » totalitaire connaîtrait, lui aussi et sans tarder, une évolution » catastrophique vers la guerre permanente et le chaos » social » (p. 15).

Ernestan en appelle aux hommes qui ont conservé le sens de la dignité pour réveiller en eux l'indispensable courage qui les aidera à rompre avec ce traditionalisme aveugle.

En premier lieu ce qu'on peut souhaiter, c'est que le mouvement prolétarien reprenne son indépendance complète, qu'il s'échappe des emprises traditionnelles politiques et syndicales qui, de plus en plus, en s'intégrant à l'Etat paralyse son action libératrice.

Voici la conclusion de la « **Contre-Révolution Etatiste** » :

» ... dans le domaine de l'action libératrice, le prolétariat » doit repartir à zéro; reprendre la lutte contre le capitalisme » libéral décadent et contre l'Etatisme qui s'empare de sa succes- » sion. A ces deux formes d'oppression et d'exploitation, le proléta- » riat doit substituer son régime, celui d'une libre association » et d'une organisation des travailleurs, c'est-à-dire du seul socia- » lisme digne de nom : du socialisme-libertaire. » (p. 16).

On devait s'attendre à ce que dans des essais « socialisme et humanisme », reprenant une pensée de Senèque : « Souviens-toi que tu es un homme et ne te laisse pas avilir », Ernestan donne une analyse perspicace de la crise que traverse le socialisme, alors que les conditions matérielles du socialisme se précisent davantage chaque jour.

C'est que la cristallisation d'un socialisme simpliste, à prétention scientifico-économique, a imprégné d'erreurs la pensée socialiste. Mais ceux qui sont venus à lui en vue de l'utiliser pour des fins personnelles, les politiciens, syndicalistes, coopérateurs, affairistes habiles à jongler avec le réalisme économique, ignorent tout de l'homme.

Ils prétendent l'utiliser comme côtisant, électeur et derrière cette masse ils abritent leur démagogie intéressée, leurs mœurs d'arrivistes et de profiteurs du régime, dont ils redoutent la fin.

Le socialisme restait pour eux le paravent qui cache leur âme vile et avilie par l'abjecte pensée de grimper à cette échelle de la gloire.

Mais le socialisme-humaniste d'Ernestan vise à « considérer » l'homme comme base, moyen et but du socialisme, tel est » l'essentiel de notre point de vue et ce que nous entendons par » socialisme-humaniste. » (p. 5).

Il situera donc l'homme, lui redonnera sa place réelle dans la société, évoquera le dualisme humain et essayera de liquider les malentendus reposant sur les mots, analysera ensuite le socialisme, Marx et le marxisme, le matérialisme marxiste, le déterminisme économique, la dialectique marxiste, la lutte de classe, thèmes qui ont déjà fait l'objet de ses préoccupations.

Tout ce fatalisme historique est pour Ernestan dépourvu de valeur créatrice, ce qui provoquera au sein du socialisme des réactions en marge des réalisations socialistes.

Aussi est-il amené, devant ce socialisme désarmé d'idées, à poser l'expiation fasciste, suivi du complexe de soumission.

Ceux qui se souviennent avoir lu « **L'Apprenti-sorcier** », dans « Pensée et Action », se seront rendu compte déjà que l'exposé d'Ernestan ne pouvait conduire que vers ce choix de salvation : un socialisme-humaniste qu'aucune fatalité n'impose, un socialisme régit par cette seule loi qui émane de la nature humaine, et

il émet une série de « propositions fondamentales d'un socialisme-humaniste : L'homme est la base du socialisme ».

Ernestan précise l'essentiel de ce socialisme-humaniste, l'indispensable pour coopérer au « renversement des méthodes classiques de la sociologie » (p. 29).

L'homme est non seulement le but du socialisme, mais il en est également le moyen. Il faut donc reconnaître l'éternel avenir de ce socialisme débarrassé de tout ce qui est utopique ou finaliste, rompre avec les méthodes qui « intègrent totalement l'individu dans un particularisme collectif quelconque. » (p. 30).

Pour Ernestan, ce socialisme-humaniste est inséparable du respect de la réalité, de la dignité et de la liberté, ces aspects sont indispensables au rayonnement du socialisme, on ne peut l'ignorer, on ne doit l'oublier, puisqu'il y va de l'avenir même du socialisme.

Ces essais méritent d'être lu avec toute l'attention requise par quiconque se réclame du socialisme, ce faisant peut-être trouvera-t-il à glaner de quoi s'élever et être digne de l'idéal dont il se réclame.

Avec la brochure « **Tu es anarchiste** », Ernestan renouvelle cette forme dialoguée, si persuasive et si bien mise en valeur par Errico Malatesta.

Il s'agit d'un dialogue entre François et Pierre, où se précise la façon de penser et d'agir de François, l'anarchiste, face aux tergiversations d'un prolétariat qui attend toujours pour se décider l'heure de l'action, qui ne vient jamais, puisqu'il ne peut la trouver hors de lui-même.

Pierre est à sa façon un anarchiste qui s'ignore et c'est là le mérite du dialogue imaginé par Ernestan, éclairer cet ensemble d'idées confuses que tourmente les réflexions pertinentes de Pierre à propos des anarchistes et d'un tas de choses sociales.

Ces dialogues révèleront, à Pierre et à nous, ce qu'est l'anarchie, ils préciseront la position des anarchistes vis-à-vis de la conquête du pouvoir, de l'autorité, de l'Etat.

Une fois de plus, Ernestan ne peut s'empêcher de séparer les origines de l'anarchisme de celles du socialisme en général.

Il brosse rapidement la querelle des autoritaires et des anti-autoritaires au sein de la Première Internationale, dit son fait au sujet des explications filandreuses d'un Marx qui tente de justifier les manœuvres déloyales dont il se fait l'exécuteur, révèle le processus de compromission de plus en plus flagrant des politiciens au sein du parlementarisme, dont la conquête des pouvoirs politiques fut la triste expiation de Marx et des marxistes.

Il y a dans ces dialogues une riche moisson d'enseignement, duquel les jeunes devraient s'inspirer pour s'aider à se débrouiller dans cet ensemble des idées sociales qui s'étend de 1789 à la révolution russe.

Si « **Tu es anarchiste** » ne nous livre point un plan tracé de la société future, tel que nos adversaires s'ingénient à nous le réclamer avec cette insistance qui confine à la malhonnêteté, eux qui se contentent éternellement d'être à la remorque des événements, malgré leurs plates-formes électorales; ces dialogues aideront à nous initier à ce qu'est l'anarchie.

En plus, ces dialogues visent tout particulièrement à montrer que l'anarchie n'est pas cette chose inaccessible, cet idéal supérieur réservé à une élite, mais au contraire que tout homme de cœur peut y trouver son dû, pourvu qu'il fasse l'effort pour se libérer de cet esprit de soumission qui lui donne cette mentalité d'esclave dans laquelle se plaise à le laisser croupir ceux qui désirent l'exploiter.

Affirmer sa dignité dans une entente libre et fraternelle, c'est se dire anarchiste et œuvrer pour l'anarchie, « la seule voie de salut qui reste au prolétariat et à l'humanité » (p. 24).

Cette brochure est appelée à rester comme un apport précieux à la propagande; il faut espérer qu'elle sera reprise et rééditée par nos groupes et associations.

C'est une bonne brochure de propagande, d'une lecture facile : elle peut pénétrer dans tous les milieux et faire du bon travail de défrichement chez les jeunes, tout particulièrement, mais les aînés feront bien de ne pas l'ignorer.

Pour le n° 36 de « **Pensée et Action** », Ernestan me remit, en septembre 1948, une étude sur la valeur de la liberté: c'était la primeur d'un travail qu'il mettait en chantier et qui allait être publié peu après par « Les Cahiers Socialistes », en 1952, sous le même titre : « **Valeur de la Liberté** ».

Dans ces 44 pages compactes, Ernestan présente les éléments fondamentaux du problème social en dénonçant, en des pages de belle profondeur, l'utopisme autoritaire. S'il aborde par la suite la valeur de la liberté, c'est pour réaffirmer une nouvelle fois que « le monde n'échappera à la décadence finale qui le menace, que » grâce à une renaissance de la liberté. Le sentiment et l'idéal » de liberté seuls pouvaient inspirer un effort qui permette » d'adapter au monde actuel une morale sociale qui le rende » viable » (p. 22).

Sachant que je préparais sur Jacques Roux une étude, Ernestan m'avait demandé quelques notes pour mieux préciser sa pensée sur cette période de la révolution française, animée par l'action d'hommes qui laissaient entendre clairement que la révolution allait bien au-delà de son réformisme purement politique.

L'ouvrage publié par Albert Mathiez : « **La Vie chère et le Mouvement social sous la Terreur** », est riche d'informations à ce sujet et je conseille vivement les studieux à le lire.

Dans « **Socialisme et Autorité** », Ernestan revise les pages

jadis publiées dans sa première brochure; il les rend plus fermes, plus explicites.

Son socialisme libertaire est à nouveau précisé, de même que sa conception individualiste de son socialisme. La dignité de l'homme est réaffirmée, mais à travers cette apologie de l'individu, Ernestan ne perd de vue cette pensée de Proudhon, ce grand individualiste associationniste, qu'il cite en la circonstance :

« Dans le corps social comme dans le corps physique, l'ordre » ne résulte pas de l'autorité, il résulte de l'organisation. » J'ajouterai, pour préciser, de l'organisation libre.

Ernestan, en conclusion de sa « **Valeur de la Liberté** », atteste avec plus de force que toujours l'indispensable nécessité d'un socialisme libertaire qui, dans le développement du drame historique présent, est le socialisme seul capable de réaliser un monde fraternel et égalitaire.

« Le socialisme libertaire est le dépassement de l'ère barbare » de l'autoritarisme et l'avènement de l'ère de l'organisation réelle; » l'organisation de la liberté. Ce saut dans la liberté est une révo- » lution que notre époque exige et qui signifiera, pour la société, » le passage du stade infantile au stade adulte » (p. 44).

La conviction profonde qui l'anime ne peut lui faire prendre en considération l'idée que l'humanité puisse s'arrêter au stade d'évolution présente, si bien que la crise historique que traverse notre époque lui laisse entrevoir une crise de croissance, plutôt qu'un point de départ d'une dégénérescence finale.

Sa conclusion, et c'est celle qu'il nous a laissé, puisque « **Valeur de la Liberté** » est la dernière étude publiée d'Ernestan, semble un chant d'espoir en faveur de lendemains socialistes, humains et libertaires.

« Rien ne permet cependant d'affirmer que la prodigieuse » vitalité de l'espèce humaine soit irrémédiablement entamée. » Pas davantage que sa conscience soit définitivement obnubilée, » le vrai c'est qu'elle est terriblement dépassée par la marche » des événements. Mais pas plus qu'aucune loi ne fixe le rythme » de l'Histoire, aucune non plus ne fixe le rythme évolutif de la » conscience humaine. Tout ce que l'homme doit à juste titre » considérer comme progrès, il le doit à son instinct créateur et » à son sens de la liberté. Dans les moments les plus critiques » de son évolution et les plus sombres de son histoire, toujours » ils lui ont permis de triompher des événements et de lui-même. » Il reste permis de croire qu'il en sera ainsi; il reste, en tous » cas, nécessaire de le vouloir » (p. 44).

Telle est l'œuvre d'Ernestan. Cette analyse rapide, quoique imparfaite, nous aide à mieux comprendre sa pensée.

H. D.

QUELQUES SOUVENIRS SUR ERNESTAN.

C'est au lendemain de la première guerre mondiale 1914-18 (ce grand reflux de masse dans l'humanité, d'où devait sortir le totalitarisme moderne), qu'Ernest Tanrez adopta, par une sûre et décisive intuition, les idées qu'il devait défendre et faire progresser jusqu'à sa mort, à contre-courant de la dérisoire « fatalité historique ».

Né à Gand, en 1898, d'une mère flamande et d'un père wallon, il sortait, comme tant d'autres libertaires, d'une famille bourgeoise que rien ne semblait prédestiner à engendrer un hérétique social. Ses grands-parents paternels étaient français et espagnol, et le nom de Tanrez rappelle cette ascendance ibérique. Avare de confidences personnelles, il n'a pas laissé de notes biographiques permettant de retracer le chemin qui le conduisit du catholicisme conservateur de son milieu à l'agnosticisme anarchique, et ses compagnons de la première heure ont apprécié en lui un caractère déjà entièrement formé, ainsi qu'une intelligence d'une précoce maturité.

Au physique, c'était un géant, admirablement proportionné, mais au-delà des communes dimensions de l'espace. Dans la foule, il avait l'air d'un homme parmi les pygmées — vaguement géné pour eux et pour lui. D'où, sans doute, ce bienveillant nonchaloir, cette lenteur de geste, cette voix volontiers assourdie, qu'il apportait aux contemplations scrutatrices de l'antiquaire et de l'amateur d'art, comme à l'examen approfondi du problème social. D'où, également, la placidité sereine de l'orateur comme de l'essayiste en face de la polémique adverse, même déloyale ou insultante. Dans la vie de l'esprit comme dans celle du corps, il semblait mesurer tous ses pas, restreindre ses mouvements de peur d'écraser quelqu'un par mégarde. Libertaire pour les autres, c'était du haut de la taille olympienne d'un demi-dieu grec ou nordique qu'il pratiquait l'**inderstatement**, le **self-restraint,** l'euphémisme, l'ironie socratique — faisant appel aux seules audaces de la raison et de méditation contre celles du tumulte, de la menace physique et de la fanfaronnade de tribune. **Suaviter in modo, forfiter in re,** semblait être la devise de ce Micromégas attentif à toutes les manifestations de la vie.

*
* *

Musicien délicat, appréciateur raffiné des valeurs plastiques, son métier d'élection fut d'assembler autour de soi le réconfort

de la beauté, en ce tranquille logis de la rue Ernest Allard, de Bruxelles, où les amateurs d'art de plusieurs pays venaient s'approvisionner de trouvailles, et où sa femme, elle-même musicienne, régnait en maîtresse de maison accomplie. Mais cette sagesse épicurienne n'empêcha jamais le compagnon Ernestan de se reconnaître des devoirs civiques et d'être un militant sur lequel on pouvait toujours compter. Elle n'excluait aucun stoïcisme, comme le prouvèrent son courage en face des épreuves de la captivité à Vernet d'Ariège, puis de la déportation au terrible camp de Breendonck, ainsi que son attitude lors de sa dernière maladie.

C'est en juin 1940 qu'une dénonciation livra Ernest Tanrez (réfugié à Sauxillange, près d'Issoire, après la débacle du front occidental) aux autorités vichyssoises qui l'internèrent pendant trois mois avec de nombreux déracinés de tous les pays, suspects de « subversismes » divers. Après trois mois, sur l'intervention personnelle du ministre Spaak (un compagnon de lutte socialiste-révolutionnaire), il fut libéré et put regagner la Belgique. Mais une nouvelle menace était suspendue sur le rapatrié. Le jour de l'intervention allemande en Russie fut le signal d'une rafle de tous les éléments enregistrés par la Gestapo comme suppôts du communisme soviétique, l'allié de la veille étant devenu l'ennemi. Et c'est ainsi qu'arrêté à son domicile, mis au secret, enfin véhiculé près de Malines dans un lieu d'extermination par la faim, sans même pouvoir donner de ses nouvelles, notre ami vit sa santé profondément atteinte par huit semaines de captivité, pendant lesquelles il fut astreint à de durs travaux de terrassement avec une ration quotidienne de 150 grammes de pain noir. Cependant sa présence à Breendonck avait été signalée et la lutte entreprise pour faire comprendre aux nazis leur erreur; les cheveux gris, le visage décharné, le cœur et le système nerveux ébranlés, Ernest fut rendu à sa compagne, sans même avoir été interrogé une seule fois, et plus ferme que jamais dans ses convictions. Plus tard, une commission médicale devait lui reconnaître 35 p.c. d'invalidité et la Résistance belge s'incliner devant son attitude. Mais pendant un an et demi encore, le rescapé dut, comme « suspect sous surveillance », subir l'humiliante et inquiétante visite hebdomadaire à la Gestapo, visite dont on n'est jamais sûr de revenir et dont la perspective suffit à empoissonner la semaine entière.

Avec des forces physiques diminuées, Ernestan affronta, fin 1953, la terrible maladie qui allait l'emporter : une tumeur inopérable du poumon. Il démontra, à cette occasion suprême, que ses forces morales étaient intactes.

***

Si jamais l'extrémisme en matière sociale fut le résultat d'un parfait équilibre d'esprit et de caractère, ce fut chez cet homme

naturellement tolérant, réfléchi et compréhensif, doux comme un enfant, mais d'une fermeté de roc en matière d'honnêteté intellectuelle et morale.

La connaissance lucide qu'il avait des milieux sociaux les plus divers ne permettait pas à Ernestan de fonder sur des illusions son **credo** politique et économique, et cette absence d'illusions est précisément ce qui explique la stabilité de ses conduites à travers les tribulations où tant d'autres ont trouvé des motifs d'abandon ou de dégoût, soit après une éphémère flambée d'enthousiasme, soit après une période de militarisme acharné, mais à courte vue.

S'il faut rechercher une évolution dans cette pensée, si nette et si informée, il faut la voir dans le sens même où ont évolué quelques-uns des cerveaux les plus clairs de deux générations anarchistes; un Rudolf Rocker rompant d'année en année davantage avec l'héritage marxiste pour retrouver celui de Warren et de Proudhon; un George Woodcock, un Cesare Zaccaria, un Felipe Alaiz, quittant toute position dogmatique pour revenir à l'observation directe des réalités sociales sous l'angle de la vieille lutte contre l'Etat et l'individu vivant. Lors de mes derniers entretiens avec Ernestan, lorque je lui confiai pourquoi et comment j'avais été pour ma part amené à réviser les notions traditionnelles de l'anarcho-communisme révolutionnaire d'inspiration blanquiste, bakouniniste, kropotkinienne et marxiste, pour revenir aux leçons les plus fécondes des physiocrates, des mutuellistes et des pluralistes (sans négliger pour autant les pages les plus lucides de Nettlau et de Malatesta), je trouvai en lui, non pas une contradiction, mais un approbateur plein d'encouragements, lui-même ayant entrepris de son côté les mêmes révaluations analogues. Notre seul point de divergence important se trouva être le problème de la défense de l'Europe contre le totalitarisme soviétique, problème posé par nous deux à peu près dans les mêmes termes, mais avec des solutions différentes, confrontées d'ailleurs dans divers articles qu'ont publiés **Contre-Courant** et **Volontà.** Sur le plan de l' « organisation », je ne crains pas d'affirmer que la pensée d'Ernestan s'est orientée toujours davantage vers l'abandon de toute solution panacée; ce ne sont pas les **hommes** qu'il s'agit d' « organiser », mais les fonctions et les **travaux,** pris un à un dans leurs simples exigences techniques.

***

D'autres, dont les souvenirs sont plus abondants en la matière, pourront retracer les divers aspects de l'activité fournie par Ernestan au mouvement anarchiste, à la libre-pensée, au syndicalisme révolutionnaire, à l'étude des problèmes de base du pacifisme, du socialisme, de la « justice politique ». C'est surtout aux camarades belges qu'il appartient de retracer les

campagnes livrées et d'en rassembler les archives; nul n'est mieux placé pour le faire que l'ami Hem Day, qui demeure à Bruxelles le pilier de notre propagande et le témoignage de Gabrielle Tanrez pourra compléter utilement ou confirmer le sien. Aux camarades de tous les pays qui connurent en Belgique la condition de proscrits du fascisme et du bolchévisme, revient la tâche d'évoquer l'homme qui fit tant pour revendiquer et élargir le précaire droit d'asile. L'Association Internationale des Travailleurs, de son côté, a trouvé en Ernestan, pendant de longues années, un propagandiste, un conseiller et un organisateur dont les interventions au congrès extraordinaire de 1938 sont encore dans la mémoire des assistants. Et le petit groupe indépendant des **Cahiers Socialistes,** qui consacre une étude détaillée à l'un de ses collaborateurs les plus appréciés, peut évoquer pour sa part le long travail d'éclaircissement des erreurs marxistes et léninistes que poursuivait déjà Ernestan, il y a plus de vingt ans, en compagnie d'hommes qui s'appelaient Piron et Van Overstraten. Pour ma part, je me bornerai à parler de ce que j'ai vu de près. Ce fut d'abord, en 1933-34, l'aventureuse campagne pour la défense et la réhabilitation de Van der Lubbe, couvert de boue par le Front populaire avant d'être décapité par les Nazis; dans une discussion publique mémorable, Ernestan arracha à un avocat pro-communiste un aveu de **mensonge sur ordre de Moscou,** que devait confirmer Georges Bergery répondant à Saint-Etienne à son contradicteur Pierre Méallier. Puis vint la guerre civile espagnole, au cours de laquelle Ernestan prodigua son activité de propagandiste, de journaliste, de juriste (d'homme pratique aussi, partout introduit et considéré) pour défendre la révolution émancipatrice ibérique contre tous ses ennemis — fascistes, républicains à l'eau de rose, staliniens et ministrables du syndicalisme — et pour lui assurer l'appui des cœurs, des bras, de l'argent et des armes.

C'est en de telles circonstances que les hommes donnent la mesure de leurs capacités et de leur désintéressement.

***

Les dons d'orateur et la parfaite élocution d'Ernestan, sa prestigieuse présence à la tribune (dans un pays où ces dons sont assez rares, par un effet probable du bi-linguisme et du provincialisme) pouvaient à elles seules lui assurer une brillante carrière dans le barreau ou la politique. Il ne semble pas y avoir pensé un instant. Calme champion des bonnes causes — qui sont le plus souvent autant de causes perdues d'avance — notre ami dédaignait de se prêter ou de se vendre à des vérités qu'il n'aurait pas choisies par conviction intime; de même qu'il dédaignait d'en défendre aucune autrement que par les moyens de la vérité même. Le terrain qu'il choisissait, c'était celui de l'équité de l'humaine

raison. C'est alors que, parfaitement maître de sa parole et de sa pensée, s'animant peu à peu — oubliant le reste de son être — il mettait toute sa passion intellectuelle à concrétiser le débat, à l'éclairer et à l'élever. Et devant cette impérieuse sagesse, au service des seules exigences de la lucidité de la justice, rares étaient les auditoires, rares les contradicteurs qui ne lui rendaient pas les armes.

La plume à la main, c'était, chez Ernestan, sinon le même essor, du moins la même simplicité de ton, la même densité de contenu, la même rigueur dans la démarche retraçant l'enchaînement logique des méditations vers leur aboutissement.

On pourra rassembler un jour tous les articles de journaux et de revues, toutes les brochures, et jusqu'aux notes éphémères qu'Ernestan a dispersés, depuis trente-cinq ans, dans la presse libertaire de toutes les tendances et de tous les pays — et dans nombre de publications étrangères à « l'anarchie », et pour lesquelles il ne mettait pas d'eau dans son vin noir. On y découvrira une pensée inquiète en élaboration constante, mais d'une continuité et d'une ampleur parfaitement dignes d'un Fabbri, d'un Berneri ou d'un Ramuro (pour ne citer que les aînés d'Ernestan déjà disparus sous nos regards après avoir été nos compagnons aimés et vénérés). Hélas, à ce volume des œuvres d'Ernest Tanrez il manquera toujours ce qu'il aurait pu ajouter dans la verte sérénité de la soixantaine.

L'un des hommes sur lesquels nous comptions le plus pour repenser, sans peur et sans illusion, les problèmes de notre temps, nous fait défaut désormais.

André PRUDHOMMEAU.

AUX AMIS DE «PENSEE ET ACTION».

Notre prochain Cahier sera consacré à

ELIE ET ELISÉE RECLUS

★

Avec ce numéro **4** de « **Pensée et Action** », votre abonnement se termine.

Renouvelez-le aujourd'hui même.

Adressez-nous votre souscription. Merci.

HYMNE D'ESPÉRANCE.

Il est faux qu'on entre au parlement pour le détruire, c'est lui au contraire, organisme bourgeois, qui a toujours, telle une pieuvre, suçée la vitalité des individus ou des groupes qui ont voulu s'en servir pour la réalisation d'un idéal.

« Parlementarisme ».

(« L'Emancipateur », octobre 1921.)

Je m'adresse à toi mon frère dans la souffrance, la révolte et l'espérance, pour causer ensemble de nos peines communes et de notre foi en l'avenir.

Tu n'as pas été sans remarquer le vent de déception qui souffle parfois sur nos têtes; qui ébranle les faibles et aussi certains que l'on croyait plus solides.

Nos aînés et nous-mêmes nous sommes laissés emporter sur les ailes du rêve, vers un monde idéalement libre et fraternel ou tout n'était que joie et harm nie.

L'on prévoyait certes des obstacles et que le chemin serait rude, mais notre foi était si aveugle, nos espoirs si vastes, notre courage si grand, que nos ennemis ne semblaient là que pour être vaincus et voir le triomphe de l'Anarchie.

Et de premiers chocs ont eu lieu; premières luttes, premières souffrances, premières déceptions.

L'ennemi s'est révélé plus nombreux, car il ne comprenait pas seulement les maîtres, mais aussi des esclaves, dont l'âme comme les mains étaient rivées à des chaînes.

Alors que nous ne pensions nous heurter qu'à la violence des tyrannies, nous avons rencontré la force d'inertie des foules contre laquelle nos poings, même armés, ne pouvaient rien.

Et là où nous ne pensions déjouer que la ruse de l'adversaire, nous nous sommes cognés au mur d'airain de la bêtise humaine.

Quand même, nous sommes repartis à l'assaut. Beaucoup tombèrent, d'autres abandonnèrent la lutte, mais d'autres sont venus et nous luttons encore et nous vaincrons, tu peux m'en croire.

L'on a édifié au nom de l'anarchie beaucoup de théories et de principes, de projets et de plans, dont les intentions furent généreuses, mais formant un ensemble parfois vague et confus. Aussi, lorsque l'un de nous s'approche de l'échafaudage anarchiste, la lumière de la critique à la main, il ne tarde pas à

percevoir une insuffisance, parfois grave. S'il est courageux vis-à-vis des autres, comme de lui-même, il le dénonce.

Mais les critiques deviennent nombreuses, les défauts plus apparents et certains répugnent à l'effet d'un perfectionnement incessant de nos idées et de nos actes.

Réfugiés dans une enceinte formée de mots et de traditions, ils parlent de « pureté anarchiste », alors qu'il n'y a là que faiblesse et dogmatisme.

Mais toi camarade! tu ne crains ni la réalité présente ni l'avenir, si tu es un homme de raison et de courage?...

Tu sais que, si des matériaux sont trop vieux, des projets irréalisables et des moyens désuets, les fondations sont parfaites et éternelles et que c'est sur elles que l'on bâtira.

L'humanité marche sans trêve ni repos depuis des millénaires. Elle a tout essayé, sans jamais parvenir à réaliser autre chose que la réglementation du crime.

Si tu crois au suicide de l'espèce humaine, tu peux renier ta foi (et ne me lis pas plus avant). Mais si tu fais confiance en l'instinct de conservation sociale, alors soit certain de notre victoire, car elle reste la seule issue.

J'ai peu d'indulgence pour la veulerie des masses, n'ayant pas été le dernier à en souffrir.

Pourtant, si elles contiennent toutes les possibilités d'ignominie, elles aspirent néanmoins vers le bien-être et la liberté. Pareilles en cela d'ailleurs aux animaux, avec cependant en plus un sens social servi par des facultés intellectuelles quasi-illimitées.

Car même sous l'affreuse réalité extérieure de notre époque l'on peut distinguer des garanties de progrès.

Face au septicisme qui nous ronge, j'affirme la décomposition du principe d'autorité.

Je sais qu'il semble plus solide que jamais. Mussolini règne, Staline terrorise et partout les maîtres foulent la conscience du monde aux pieds. Cependant, les séducteurs de foules ne présentent plus l'autorité comme sainte et juste, mais seulement comme nécessaire et beaucoup disent qu'elle est « inévitable », comme s'ils devaient déjà se disculper.

L'hypocrisie des chefs d'Etats et leurs émules, est édifiante à plus d'un titre. Pourquoi parlent-ils, eux aussi, plus que jamais de paix, d'égalité et jusqu'au dernier mirage de « l'assurance sociale ». Je sais bien qu'ils aiment la guerre et veulent vivre du travail des autres, mais aucun ne voudrait qu'on le sache.

On trompe les peuples, on les flatte et on leur ment, on leur parle démocratie et liberté, civilisation et fraternité, et c'est affreux comme ils sont dupes. Et pourtant ce serait bien plus affreux encore s'il n'était pas nécessaire de leur mentir.

Car il y a une conscience du monde.

Mais de même que dans la vie des belles figures de l'humanité, tout ne vaut pas d'être vénéré, mais seulement quelques pages de leur vie et de leur œuvre, de même cette conscience sociale ne se manifesta au cours de l'histoire que par sursauts; vite étouffés dans le crime.

Lorsque l'on considère de haut la marche de cette misérable humanité, malgré la boue, le sang et les larmes dont elle est souillée, l'on distingue qu'elle progresse comme un forçat à la peine, vers la réconciliation avec la nature et avec elle-même.

Que sera le règne de l'Anarchie ?

Il m'apparaît comme un phare flamboyant et radieux, vers lequel il faut marcher. A mesure que l'on avancera vers lui, il semblera reculer et toujours aussi éloigné; mais le chemin parcouru sera cependant conquis, il nous aura mené plus loin.

Car on ne conquiert pas le bien-être et la liberté, on n'atteint jamais que PLUS de bien-être et PLUS de liberté.

A ceux qui ont besoin de réussir, pour persévérer, je dirai qu'il est meilleur de prévoir l'effort constant que d'espérer atteindre un jour le stade parfait et le repos.

Un idéal absolument réalisé, serait un idéal mort. Il impliquerait la stagnation, l'arrêt de l'évolution et de la vie. Je n'oserais pour ma part exprimer publiquement ma conception de l'anarchie idéale, de crainte que les anarchistes de la génération prochaine n'aient honte de leur aîné.

Il y a toujours eu des anarchistes, il y en aura toujours. Depuis à peine un demi-siècle, ils ont pris conscience de leur idéal et l'ont affirmé. Il chercha des voies de réalisation de cent manières, depuis le mysticisme Tolstoïen jusqu'au terrorisme sanguinaire, depuis le syndicalisme le plus large jusqu'à l'individualisme le plus étroit.

Ces différentes expressions furent, certes, le reflet des tempéraments. Je crois cependant qu'elles représentent l'époque théorique et peut-être utopique de l'anarchisme.

Transposé dans le domaine social l'anarchisme devient le communisme libertaire et prétend à la solution harmonieuse de la tragédie humaine toute entière.

Allons camarades! en marche vers les hauteurs. Nul ne sait où se trouve le sommet; qu'il nous suffise de gravir la montée, à l'avant-garde des multitudes. Quelles que soient les duretés du chemin, l'avenir est à nous.

« Le Libertaire » [1923]. ERNESTAN.

LETTRE OUVERTE A ROMAIN ROLAND.

En définitive, considérés objectivement, le fascisme italien et le bolchévisme russe, qui sont l'un d'origine bourgeoise et l'autre prolétarienne, sont bien tous deux de la même famille et issus d'un même ancêtre spirituel qui s'appelle autorité.

« Fascisme blanc ou Fascisme rouge ».
(« Le Libertaire », 13 janvier 1928.)

Pour m'adresser personnellement à vous, je n'aurais besoin d'autre titre que d'être un homme. Cependant, si j'éprouve le besoin de vous écrire, c'est que, sans que vous le sachiez, il existait entre nous des liens qui me font attacher tant d'importance à tout ce qui vient de vous.

J'avais à peine 16 ans en 1914.

Sortant de l'enfance, j'assistais au déchaînement de la guerre, sans réaction consciente, jusqu'au jour où, malgré le bourrage de crânes organisé et imposé, il ne subsistât en moi qu'un sentiment d'horreur. J'acquis bientôt la conviction nette et profonde que toute justification de la guerre n'était que mensonge.

C'est bien de sentiments et d'impressions qu'il s'agissait; comment aurais-je pu me baser sur des théories ou sur l'expérience, et connaître autre chose que l'objection de ma conscience. Ceux qui ont vécu, ceux qui ont grandi surtout, sous le régime de guerre savent que toutes sources de vérité étaient cadenassées. Chose d'autant plus facile pour les gouvernements que, parmi ceux en qui l'on pouvait espérer, presque tous avaient trahi jusqu'au bout!...

Dans cette atmosphère de haine et de folie collective, mes timides protestations ne rencontraient que mépris, insultes et menaces, et dans mon ignorance, je craignais d'être une sorte d'anormal ou de monstre, et je connus d'affreux moments de doute.

C'est dans cette situation que j'entendis parler de Romain Rolland. Je pus simplement savoir que vous étiez un écrivain français réfugié en Suisse, que vous étiez placé « au-dessus de la mêlée » et aviez lancé un « Appel aux peuples assassinés ».

Malgré mes tentatives, il me fut impossible de posséder ces

textes. Mais je n'avais pas besoin de vous lire pour vous comprendre, je sentais, je savais que nous étions d'accord, et je n'étais plus seul.

La guerre prit fin, mais vous continuâtes la lutte. En passant, laissez-moi, parmi tant d'autres, vous remercier pour votre admirable « Clérambault ». Et les années passèrent, à mon tour je pris part à la lutte sociale. Ce que j'y fais, et dans quel sens, n'importe pas ici. Qu'il vous suffise d'en savoir que rien ne fut jamais en contradiction avec votre position devant la guerre.

Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Il faut se rendre à l'évidence : Romain Rolland est devenu patriote. « La patrie est en danger, la Russie, notre patrie internationale, est en danger», telles sont vos paroles.

Ainsi donc vous aussi vous sombrez dans ces sophismes. Et d'abord n'entraînons pas le débat là où il n'est pas. Il s'agit peu de savoir ce que le régime russe représente pour vous ou pour moi. Si le capitalisme d'Etat russe a votre accord plus ou moins complet. Si vous acceptez « en bloc » un régime qui comporte le service militaire obligatoire, la censure rigoureuse de tout écrit, même purement littéraire, et bien d'autres choses, je ne doute pas que vous en ayez longuement débattu avec votre conscience, et encore une fois, là n'est pas la question.

La question, celle qui dépasse votre personnalité et la mienne, est de se situer clairement devant la notion de patrie.

Si je vous comprends bien, vous estimez que par rapport aux autres patries, la patrie russe, la vôtre, représente une chose différente et supérieure. C'est ce qu'ont toujours défendu tous les patriotes du monde et ce ne serait pas un mal, si... ce n'était en fin de compte la justification formelle des guerres.

Vous rendez-vous compte, camarade Romain Rolland, que c'est exactement l'esprit des Jacobins de 1792 et années suivantes? Vous n'ignorez pas qu'aux temps héroïques des sans-culottes l'idée de patrie prit corps en s'identifiant avec la révolution. C'est tellement vrai qu'en ce temps, être sans-culotte signifiait être révolutionnaire. A ce moment déjà retentissait le cri « La patrie est en danger! » et les jeunes hommes partirent encore. Vous connaissez la suite mieux que moi et comment vint Bonaparte, l'Empire et sa fureur guerrière.

En 1914, chaque patrie se prétendait en danger, et elles l'étaient réellement, car le propre d'une patrie est précisément de mettre les autres en danger. Pourtant alors vous n'êtes pas tombé dans le piège. C'est qu'à ce moment vous n'avez pas cherché à distinguer où était le droit, la justice et la vérité. Vous avez estimé que la guerre était un crime, ceux qui y participaient étaient tous coupables.

Aujourd'hui que vous êtes « dans la mêlée », votre jugement

en est singulièrement transformé. Vous prétendez, dans la guerre que vous croyez possible ou imminente, dire où est le droit. Je ne conteste pas que, dans un conflit national, il soit possible de déterminer le droit, mais je crois que vous confondez tragiquement deux choses d'ordre absolument différent, d'une part le droit, et d'autre part **le droit de faire la guerre.**

Je pense me faire plus facilement comprendre par quelques exemples :

Lorsqu'en 1914, l'armée allemande envahit la Belgique neutre, ce fait était une violation incontestable du droit admis par les deux parties contractantes du traité de neutralité. Le droit établi était incontestablement pour la patrie belge, mais oseriez-vous prétendre que cela justifie la Belgique dans la guerre, était-il réellement du devoir des jeunes Belges de s'entr'égorger avec les Allemands?

Votre attitude en 1914 me fournit la réponse.

Lorsque l'aviation japonaise, sans même que l'état de guerre fut déclaré, bombarda les faubourgs chinois de Changhaï et y tua 8.000 civils, pour quelle patrie était le droit? Trouvez-vous que la Chine devait entreprendre une guerre, auriez-vous conseillé aux millions de Chinois de s'entretuer avec des millions de Japonais?

Et venons-en à la Russie. Si demain la Pologne, la Roumanie ou le Japon violent le territoire russe, que faut-il faire? Oui, Romain Rolland, que faut-il faire, faut-il s'engager dans l'armée russe? J'espère que vous répondrez à ces questions avec la belle netteté à laquelle vous nous avez habitués.

La vérité, Romain Rolland (et c'est en partie de vous que je la tiens), c'est qu'il y a dans le monde des choses meilleures les unes que les autres, des choses que vous et moi affirmons vraies et justes. **Mais il n'y a pas de guerre juste!...**

Dans la guerre, le droit n'est pas ou n'est plus de l'un ou de l'autre côté. Le droit et la justice sont incompatibles avec la guerre, parce que la guerre est précisément la négation de tout droit et de toute justice.

Mais alors, direz-vous : faut-il toujours se croiser les bras, ou comme vos amis les ghandistes (car vous avez des amis de plusieurs sortes), se coucher sur le dos devant les oppresseurs pour qu'ils nous passent sur le ventre? Non, ce n'est pas mon opinion, car je suis révolutionnaire; et quoique veuillent nous faire croire certains derniers venus parmi vos amis, la révolution ce n'est pas le militarisme, et encore moins le patriotisme.

La révolution est précisément l'antimilitarisme et l'antipatriotisme en action et c'est faire preuve d'incompréhension totale que de confondre la lutte révolutionnaire avec le militarisme. C'est une erreur plus grande encore d'identifier le socialisme et une patrie. L'organisation révolutionnaire (à moins d'en être une

sinistre caricature) est basée sur la libre volonté des contractants. Le militarisme se base sur la contrainte, sur la discipline militaire qui annihile la volonté et la personnalité du soldat. Quant à la patrie, la révolution veut en détruire jusqu'à l'idée.

Je n'ignore point que les chefs d'Etat et les techniciens militaires souriront de mes propos. Les brevetés d'états-majors russes ne manqueraient pas de dire qu'avec de pareilles conceptions on n'arrêterait pas les divisions japonaises, ni le choc d'une coalition d'armées européennes. C'est possible, je ne suis pas compétent. Ce que mes faibles connaissances me permettent cependant d'affirmer, c'est qu'une guerre entre la Russie ou le bloc russophile et un autre bloc, est susceptible d'anéantir plusieurs dizaines de millions d'humains, en laissant le reste dans un état que vous pouvez imaginer.

Y a-t-il une victoire qui vaut cela, camarade Romain Rolland ? En tout cas, si la victoire est pour **votre** patrie je ne serai pas avec vous pour la chanter. Ce que je sais également sans doute possible, c'est que si pour se défendre la révolution recrée le militarisme et le patriotisme, elle est inévitablement perdue. Elle n'aura pas besoin pour mourir de l'intervention des armées ennemies; elle se détruira elle-même. Et s'il faut choisir, mieux vaut une révolution détruite par l'ennemi extérieur, qu'une révolution qui sombre par sa corruption interne.

Je m'arrête, tout ce que je pourrais ajouter sortirait du sujet qui nous occupe. Quoi qu'il advienne, je n'oublierai ce que vous avez représenté pour moi durant des années. Je veux encore croire que les paroles qui nous séparent ne sont pas le reflet de votre pensée intime et profonde. En ce cas, j'espère vous entendre et vous adresse entre-temps, camarade Romain Rolland, mes plus sincères sentiments.

ERNESTAN.

« La Patrie Humaine », 23 juillet au 6 août 1932.

La nuit du 24 août 1927 est une date historique : L'assassinat de nos deux camarades anarchistes (1) **fut un crime mûrement réfléchi, froidement accompli. Le capitalisme américain, avant-garde du capitalisme mondial, a voulu marquer par là qu'il plaçait ses adversaires en dehors de toute loi et de toute morale humaine, et qu'il ne reculerait devant rien pour la défense de ses privilèges.**

Un épisode de la guerre sociale.
Extrait de « Droit d'Asile », septembre 1929.

(1) Sacco et Vanzetti.

ERNESTAN ET LE SOCIALISME-LIBERTAIRE.

« Anarchisme » : Opinion de certains politiques socialistes, d'après lesquels la Société pourrait se gouverner seule sans gouvernement établi.

(La Châtre, Dictionnaire.)

L'effort des Internationales socialistes, depuis qu'elles existent, fut uniquement de plier les masses à la volonté et à la direction de leurs chefs. On constitua ainsi de ces immenses armées disciplinées, hiérarchisées et « automatisées », dont le sort dépendait du bon vouloir de leurs états-majors. Mais il advint chaque fois, par un hasard inquiétant, que les intérêts des états-majors devinrent une chose, et ceux du prolétariat une autre chose. Il reste la ressource de changer d'états-majors; il reste aussi celle de les supprimer.

« Bilan et Conclusions ».

(« Le Rouge et le Noir », 17-2-1932.)

Ernestan s'est attaché, dans la majeure partie de ses écrits, à ressusciter, en la précisant sans équivoque possible, la terminologie du socialisme libertaire, qu'il préférait de beaucoup à celle d'anarchie, qu'il n'employait que rarement au cours du développement de ses écrits sur les questions sociales.

On ne lui connaît qu'une seule brochure, publiée en 1948, qui porte dans son titre le mot « anarchiste ». Elle est assez inattendue, mais lisant « **Tu es Anarchiste** », on saisit immédiatement la fidélité que l'auteur a gardé à sa terminologie « socialisme libertaire », dont il a fait choix partout ailleurs dans ses écrits. Ernestan précise ici : que le socialisme libertaire c'est l'anarchisme social.

La conception qu'il se fait du socialisme libertaire est avant tout un attachement à l'essence même du socialisme, c'est cela qu'on doit saisir si on veut comprendre l'ensemble de son œuvre.

Sans me livrer à de savantes recherches en vue de recon-

naître le bien-fondé de sa façon de voir, ni rechercher les raisons qui guidèrent Ernestan de se qualifier plus volontiers socialiste libertaire qu'anarchiste, il me sera permis d'avancer que si le mot socialisme se prête dans ses diverses déterminations à l'imprécision, il n'en est pas de même de l'anarchie qui, elle, est déterminée avec précision par l'étymologie même des deux mots qui composent ce vocable.

D'une part l' « a » (l'alpha privatif grec, sans l' « n » n'étant là que par euphonie, et pour éviter l'hiatus), d'autre part « archè » (mot grec également, signifiant gouvernement, chef, autorité constituée, pouvoir), c'est-à-dire qu'an-archie veut dire « sans autorité constituée », absence de gouvernement.

Mais Ernestan n'appelle pas sa doctrine « socialisme-anarchiste », mais bien « libertaire », et ceci est une autre histoire.

Dans un pays comme la Belgique, où Ernestan donnait l'essentiel de sa propagande, dans un pays où le mot anarchiste effraye non seulement la bourgeoisie, mais le monde ouvrier, tant le vocable a été malmené et déformé, peut-être a-t-il trouvé sage d'exposer ses idées en reprenant une terminologie que nombre d'anarchistes avaient carrément abandonné.

Cependant des raisons plus profondes chez Ernestan le conduisirent à faire choix du vocable socialisme libertaire plutôt que celui de « socialisme-anarchiste », voir « d'anarchisme ».

Lors d'une mise au point qu'il fit sous le titre « **Dégagement et Précisions** » (1), parce qu'un ex-anarchiste, passé aux communistes, l'avait mis en cause, Ernestan précisa, pour la première fois, les raisons qui le déterminèrent à s'intituler socialiste-libertaire. Laissons-le s'exprimer :

« Ce n'est évidemment pas, comme le prétend Ghislain, par » manque de courage de s'appeler anarchiste.

» Nous n'avons du reste rien inventé; ces termes sont » employés fréquemment au cours de l'évolution du mouvement » libertaire; aujourd'hui encore, cette dénomination est courante » en Hollande, en Allemagne et ailleurs. »

Et Ernestan ajoutera que le terme anarchiste est un terme général qui peut caractériser toute idéologie anti-autoritaire.

« Il peut être justement revendiqué par les Tolstoïens et par » les syndicalistes révolutionnaires. On l'applique à Stirner et à » Elisée Reclus, et je fais grâce des nombreuses attitudes qui » peuvent se situer entre ces extrêmes. »

C'est donc chez Ernestan un besoin de précision devant la confusion des autoritaires, leur ignorance et la contradiction qu'ils émettent sur les questions de l'Etat, de l'autorité politique et de

(1) « Le Libertaire », n° 368, 2 septembre 1932.

l'anarchisme qui va guider son choix d'une terminologie plutôt que de l'autre et il se déclare socialiste-libertaire.

« 1) Pour nous situer en même temps par rapport aux socia- » listes-autoritaires et aux autres tendances anti-autoritaires;

» 2) Parce que ces termes expriment parfaitement et exac- » tement ce que nous sommes. »

Et Ernestan terminait cette mise au point :

« Il n'y a donc là aucune question d'oser ou de ne pas oser, » mais un souci de franchise et de clarté, un besoin de prendre » ses responsabilités. »

Nous savons, d'autre part que, comme l'écrivait F.-A. Gowel, en 1897, dans « Frew Society » de San Francisco, qu'un « socia- » liste-libertaire est toujours un anarchiste, et dans un sens général » ne peut être que cela. »

En fait, cette terminologie de socialisme-libertaire, bien longtemps avant 1914, avait été précisée par Domela Nieuwenhuys, Landhauwer et d'autres.

Kropotkine lui-même, dans une conférence sur « **L'Anarchie dans l'Evolution socialiste** », nous avait initié à cette conception, et Bakounine n'hésitait pas d'utiliser le mot, puisqu'il déclarait au Congrès de l'Internationale ou à La Ligue de la Paix et de la Liberté, que « la liberté sans le socialisme, c'est le privilège, l'injustice; le socialisme sans la liberté, c'est l'esclavage et la brutalité. »

Après eux, Malatesta, Tcherkesov, Ricardo Mella, Pietro Gori, Saverio Merlino, Sébastien Faure, Jean Grave, Ch. Malato et d'autres lièrent le socialisme à l'anarchie. Chacun entendait marquer cependant tout ce qui le séparait des éléments ralliés à une conception marxiste, dans laquelle était prônée la conquête des pouvoirs politiques, la participation au pouvoir aux côtés des bourgeois et capitalistes, au sein des parlements; c'est-à-dire de tous ceux qui enlisaient le mouvement social dans un réformisme électoral qui allait déviriliser les aspirations du monde ouvrier.

Sans doute, toutes les doctrines anarchistes ne sont pas « d'ordre socialiste », celles du communisme-anarchiste ou du collectivisme-anarchiste peuvent seules se rallier avec celle du mutualiste.

Ernestan, dans ses exposés solidement charpentés, semble vouloir cependant en finir avec les divisions violentes qui ne cessent de séparer les diverses écoles anarchistes des écoles socialistes.

Mais sa façon de voir ne peut s'envisager comme étant les prémices d'une réconciliation qui se réaliserait par un embrassement général qui entamerait pour la circonstance ce couplet du chant de l' « International » : « du passé, faisons table rase »,

au contraire, il entend avant tout que soient rappelés les faits qui provoquèrent ce divorce profond; il veut, qu'on retourne à l'essence même du socialisme; ce retour, il le désire conscient, déterminé en connaissance de cause.

Cette discussion sur les voies et moyens du socialisme n'a aucun sens, puisqu'on ne peut justifier l'invraisemblable. L'égalité et la liberté sociales ne peuvent se conquérir par les voies de l'action autoritaire; seule l'action libre des individus peut nous y conduire, c'est le pourquoi de sa réhabilitation d'un socialisme en tant qu'expression libertaire de la vie et de l'organisation sociétaire.

On ne doit jamais perdre de vue l'essentiel de ce qui est écrit dans son « **Socialisme contre l'Autorité** ».

Ernestan affirme donc, dans toute son œuvre, que l'anarchisme est fraction du socialisme, et au mot anarchisme fait place celui de libertaire; cela donne la combinaison : socialisme-libertaire.

Il va de soi que cette terminologie n'a rien d'arbitraire, tant qu'il n'y a pas antinomie entre ce qu'on peut appeler le principe essentiel de l'anarchisme, c'est-à-dire entre le système, la doctrine ou la théorie, voire un ensemble même de doctrines, de théories ou de systèmes relatifs aux sociétés en état d'anarchie et un principe quelconque qui évolue dans l'orbite économique ou dans celle politico-morale, toute combinaison s'autorise, et donne naissance ainsi à une variété d'anarchisme.

Ainsi sont nées ces variétés: communiste-libertaire, individualiste-libertaire, fédéraliste-libertaire, etc., etc.

Rejetant la prétention de ceux qui affirment dans les clans autoritaires, réformistes et parlementaires que les termes socialisme et anarchisme confinent vers une antinomie absolue; que ces deux doctrines s'opposent absolument; Ernestan atteste au contraire dans ses écrits les similitudes qui marquent le socialisme et l'anarchisme.

Il veut intégrer ou mieux il avance à maintes reprises que les anarchistes, les libertaires font partie de fait et de droit, de la grande famille socialiste.

Ses écrits seront des ripostes insicives aux ex-communications des uns, aux injures des autres. Il précisera en des pages d'une logique nerveuse, non moins que concise, que l'insolence de certains est toute cousue de procédés de mauvaise foi, qu'il sont de valeur fort contestable.

Que le triomphe au sein des congrès internationaux d'obédience socialiste en soit venu à jeter dehors les anarchistes, ne prouvent rien en faveur de la terminologie même qui veut que pour Ernestan, socialisme et anarchisme s'accordent au lieu de se poser en doctrine de frères ennemis.

Mais où est l'hérésie ?

Il semble difficile, selon Ernestan, de nier l'appartenance de l'anarchisme, communisme, collectivisme, mutuellisme, comme « fraction » du socialisme. Par ailleurs, Manuel Dévaldès, individualiste anarchiste, n'a pas hésité à initier, entre les deux guerres, une conception du socialisme individualiste, cependant que nous rencontrons des individualistes qui rejettent toute appartenance au socialisme.

Mais à vouloir trop définir et préciser, l'anarchisme et le socialisme, je m'aperçois que je m'éloigne des intentions qui guidèrent des recherches en corrélation avec l'étude consacrée à Ernestan et à son socialisme-libertaire.

C'est surtout contre cette tendance qui admet que le socialisme soit synonyme d'intervention de l'Etat, qu'Ernestan s'est constamment dressé afin de redonner force et vie au socialisme qui, pour reprendre cette définition de Proudhon (je la tiens pour une des meilleures du socialisme), « est toute aspiration vers l'amélioration de la société ».

Encore faut-il aujourd'hui s'accorder sur ce qu'on entend par amélioration de la société et ne pas prendre des vessies pour des lanternes, s'imaginer que le carcan des lois et réformes sociales, sous lequel ploie le monde des travailleurs, soit le chemin qui conduit fatalement à la société socialiste.

Ernestan ne pouvait accepter semblable façon de voir le problème social, car les perspectives d'avenir restaient pour lui précises, nettes, dégagées de toutes compromissions.

Il y a en plus chez Ernestan une continuité de pensée très grande et je n'ai pour le confirmer qu'à rouvrir la première étude, « **Le Socialisme contre l'Autorité** », en donner un extrait du chapitre « **Le Socialisme-Libertaire** », où il s'exprime :

« La grande, l'immense illusion fut de croire à la construc-
» tion du socialisme par décret d'Etat. En voulant arriver au
» socialisme par la force du pouvoir politique, on se résoud à
» l'emploi de moyens qui détournent du but à atteindre et sont
» la négation du socialisme. Ainsi, en perdant le sens de la liberté,
» le socialisme a tout perdu, car il ne pourra être construit que
» par l'action directe et permanente du prolétariat, libéré du capi-
» talisme et de toute domination politique » (p. 70).

Principe et pratique du socialisme-libertaire, telle est la position et la tendance affirmée; elle est aussi ancienne que le socialisme lui-même, car ajoutera Ernestan :

« ... elle est le socialisme et notre appellation n'a de valeur
» que par opposition aux socialismes dégénérés et falsifiés des
» autoritaires. »

A ving ans de là, dans « **Valeur de la Liberté** », il revient préciser :

« Alors que le socialisme autoritaire ne prétend soustraire » l'homme à l'oppression et à l'exploitation du capitalisme privé, » que pour le soumettre à l'oppression et à l'exploitation du capi- » talisme d'Etat, le socialisme libertaire condamne également ces » deux régimes et prétend d'abord rendre l'homme à lui-même » (p. 28).

Je sais fort bien que, au fur et à mesure que s'embourbait le socialisme dans le réformisme, le parlementarisme, le nationalisme; au fur et à mesure qu'il abandonnait l'essence même de la doctrine sous les prétextes fallacieux d'être réaliste en partant à la conquête des pouvoirs publics, et que, le communisme, avec un processus tout aussi rapide faisait sienne la doctrine de la dictature du prolétariat, du parti et de la déification de l'Etat prolétarien, les anarchistes réagirent avec véhémence, abandonnèrent les uns après les autres ou firent disparaître des titres des journaux, revues, groupes ou fédérations, la terminologie socialisme et communisme en se déclarant ouvertement partisans de l'anarchisme, ce qui évitait toute confusion.

Mais on ne peut oublier l'histoire, ni faire fi des mutations qu'elle impose, pas plus d'ailleurs que des réminiscences qu'elle implique parfois.

Dans son étude intitulée : « **Nécessité et bases d'une entente** », publiée en 1890, Merlino écrivait :

« Nous sommes avant tout socialistes, c'est-à-dire que nous » voulons détruire la cause de toutes les iniquités, de toutes les » exploitations, de toutes les misères et tous les crimes : la pro- » priété individuelle. » (p. 10).

A. Chicago, publiaient à l'époque les journaux anarchistes : « Freedom », de Londres, et la « Révolte », de Paris, il s'est tenu en septembre 1893, une conférence d'anarchistes-socialistes.

Dans la circulaire lancée, le 5 août 1893, par le secrétaire de l'Organisation du Congrès W. Holmes, il était écrit que les anarchistes-socialistes se proposaient de tenir une conférence internationale.

« Nous nous appelons nous-mêmes anarchistes-socialistes » parce que nous croyons, comme anarchistes, à la complète » souveraineté de l'individu..., comme socialistes, nous croyons » dans la fondamentale proposition du socialisme, c'est-à-dire que » les moyens de production fournis par la nature doivent être à » la libre disposition de tous ceux qui désirent en user. »

La terminologie, nous socialistes-anarchistes, était courante durant les années 1890 et suivantes, usitée par bien des groupes. Des journaux s'intitulaient « Der Sozialist », en 1895, en Allemagne, au Danemark, tout en développant une idéologie de socialisme anarchiste.

Malatesta, dans sa brochure « Anarchie », fait couramment l'emploi du mot socialisme, qu'il dit être la nécessité indispensable à la véritable anarchie; et dans « Entre Paysans », nous retrouvons toujours le même usage du terme socialisme.

Je m'en voudrais de laisser supposer pour cela que les anarchistes-communistes, individualistes, collectivistes, étaient inexistants, au contraire.

En 1870, le « Révolté », l'organe anarchiste de Kropotkine, Reclus, que dirigeait Jean Grave, portait en sous-titre : organe socialiste; cela persista jusqu'en 1884.

On n'en finirait pas de tout invoquer; de Ch. Malato qui, dans « **De la Commune à l'Anarchie** », se déclare socialiste jusqu'à Sébastien Faure qui, dans « **La Douleur Universelle** », considère la doctrine anarchique comme socialistique et montre le courant libertaire ou le mouvement socialiste de la fin du siècle dernier. Mais Sébastien Faure reconnait les deux courants, libertaire et autoritaire, comme irréconciliable, opposés à tout jamais.

Jean Grave, dans le n° 22 des « Temps Nouveaux », le 28 septembre 1895, a affirmé avec force que seuls les anarchistes sont les héritiers directs du socialisme de jadis.

Entre les deux guerres, alors que l'Espagne révolutionnaire luttait désespérément contre les forces de la réaction internationale liguée contre la liberté, on lisait dans « Solidaridad Obrera », du 24 mars 1938, sous la plume de D.-A. de Santillan, cet article : « **Le Socialisme sera libre ou ne sera pas** ».

« Et c'est au nom du socialisme que nous appelons à nouveau » à la tolérance, à la collaboration pacifique, à la bonne intelli- » gence de tous les secteurs de progrès, en politique, en économie, » en propagande, en organisation. A cette condition, nous serons » assez forts pour triompher sur les forces ténébreuses du monde » entier, qui nous étreignent et qui nous ont déclaré une guerre » d'extermination. » (« Le Libertaire », n° 595, 31 mars 1938.)

Dans un article, « **La Pratique de l'Anarchie** », Max Stephen écrivait :

« L'individualisme anarchiste méconnaît généralement le » droit des majorités. C'est une position théorique. Mais l'anar- » chisme-socialiste, plus connu de nos jours sous la dénomination » de communiste ou socialiste-libertaire, envisage le problème » différemment. » (« Le Libertaire »,, n° 595-600, 7 avril 1938.)

A la même époque encore, dans « Précisions » (socialistes et anarchistes), (« Le Libertaire », n° 605, du 9 juin 1938), il revenait sur ce problème.

Sébastien Faure, dans « Le Libertaire », n° 608, 30 juin 1938, discertant sur la mort du socialisme-autoritaire, termine son article :

« Et, maintenant, place au socialisme-libertaire, au commu-
» nisme-libertaire, à l'anarchie. »

Enfin, L. Ander, dans un article de « Le Libertaire », n° 627, 19 janvier 1939 :

Floraison nouvelle des idées anarchistes, nous dit que :

« L'avenir du socialisme, en tant que régime qui assure à
» l'individu l'égalité avec ses semblables et la liberté politique,
» n'est pas le socialisme-autoritaire. Il est le socialisme-libertaire.»

Mais si d'un côté des socialistes non-anarchistes, comme Nicolas Barbato revendiquait l'anarchie comme une école socialiste, des écrivains, comme Bernard Shaw, disait qu'il s'agissait d'une fraction du socialisme en réfutant l'anarchisme; par contre, l'individualiste B. Tucker, dans son livre « **Instead of a Book** », déniait à Kropotkine, Reclus, Most, Spies le droit de se dire anarchistes; « Ils sont communistes-socialistes ».

Comme on peut le voir dans l'élaboration des idées qui essayaient de se préciser à la fin du siècle dernier, bien des avis, des opinions, des jugements furent émis. Tout cela était le reflet d'une époque, et nous devons le voir avec le recul du temps et la large tolérance qui doit animer nos milieux anarchistes où s'élabore toujours, quoiqu'on le dise, une somme de l'idéal auquel nous aspirons tous.

Il était donc loisible à Ernestan de retourner à la source même du socialisme en l'affirmant libertaire. Ce faisant, il reprenait une tradition délaissée dans le courant des luttes et des querelles. Peut-être sera-t-il cause de ce que demain, au lieu de réaliser la synthèse espérée, qui me paraît, quant à moi, sinon impossible, tout au moins très difficile, vu la mentalité de certains, il ne rouvre un débat qui renouvelle les polémiques d'il y a plus d'un demi-siècle.

Nous ne pouvons rien prévoir, et nous pensons que ce n'est même pas là œuvre anarchique, car les idées sont là à la disposition des hommes qui usent et en abusent selon leur bon ou leur mauvais vouloir, pour les plier aux fins que tous et chacun se font des impérieux mobiles qui les déterminent à agir vers des apparences qu'ils imaginent fausses ou non, déraisonnables ou justes.

Qu'importe tant d'objections formulées, tant de classifications ordonnées ou précisées; ce qui est bon de rappeler, c'est ce que dit l' « Encyclopædia Britannica », au sujet des anarchistes :

« Les anarchistes tendent à la plus absolue liberté, à la plus
» complète satisfaction des besoins humains, sans autres limites
» que les impossibilités de la nature et l'obligation de respecter
» les besoins de leurs semblables. Ils repoussent toute autorité et
» tout gouvernement, et dans toutes les relations humaines, vou-

» draient substituer au contrôle légal et administratif, le libre
» contrôle, perpétuellement sujet à révision et à changement. »

Il est un autre aspect dans l'œuvre d'Ernestan, qu'il faut faire ressortir. Il y a chez lui la constante préoccupation à valoriser l'apport de la liberté dans la lutte sociale.

Il ne peut concevoir la lutte émancipatrice sans cette impérieuse nécessité de ne jamais perdre de vue la liberté, ce facteur important de libération humaine.

Cette liberté, il l'a précisée et définie dans l'ensemble de ses écrits, afin qu'on ne puisse la confondre avec une quelconque élucubration métaphysique. Chez lui, elle a gardé un sens bien net, elle est sociable.

C'est dans la réalité qu'Ernestan entend situer la liberté et son dernier écrit; « **Valeur de la Liberté** », est un témoignage de premier plan.

« Le sentiment et l'idéal de liberté seuls », écrit Ernestan, donnant une conclusion des diverses considérations émises sur la liberté, inspirera « un effort qui permette d'adapter au monde
» actuel une morale sociale qui le rende viable ».

Socialiste-libertaire, d'une part, apologiste de la liberté, d'autre part, Ernestan entend cependant le triomphe de son idéal par des moyens probes et généreux.

C'est dans le respect de la dignité humaine qu'il veut voir s'épanouir les rêves de son idéalisme débordant.

Il est indispensable de bien le souligner, car trop de révolutionnaires s'imaginent que seul le résultat compte.

C'est en vain que vous essayerez de construire un monde nouveau, si pour arriver à ce but vous avez malmené l'essentiel de ce qu'est humain et doit le rester, l'essentiel de ce qui est digne d'être vécu, c'est-à-dire une vie nouvelle, libre et harmonieuse.

Sur ce point, Ernestan s'est maintes et maintes fois séparé de ceux qui prétendaient triompher, faisant fi de l'humain et de sa dignité, et je lui connais quelques lettres et quelques réponses cinglantes aux opportunistes ou aux petits malins qui se moquaient du choix des moyens pour faire triompher leurs idées.

Il rejetait tout servilisme obséquieux et détestait cette sécheresse du cœur qu'il avait trouvé chez nombre de ces bolchévistes et staliniens, qui prétendaient justifier les crimes et les assassinats, les épurations et les liquidations au nom de cette prétendue discipline de caste ou de parti.

Si l'on peut, sur certains points, différencier d'Ernestan, quant à sa façon d'entrevoir les problèmes sociaux et la solution à y apporter; si l'on est même en désaccord profond avec la conception qu'il se faisait de l'anarchie, on ne pourra que partager la noblesse avec laquelle il défendait son idéal et l'intransigeance qu'il y mettait pour la voir se réaliser.

Le rappel de cette parole qui terminait un article de Errico Malatesta à toute sa raison d'être en cette occasion :

« Si pour vaincre on devait dresser des potences sur les » places publiques, je préférerais être battu. »

Ernestan a tenu à garder un sens humain aux idées révolutionnaires et ce sentiment il entendait également qu'il se manifeste chez celui qui se réclamait d'une idéologie subversive.

Lors de sa première rencontre avec Bakounine à Naples, Malatesta raconte ce trait pathétique, mais combien significatif chez ce titan de l'anarchie, auquel on avait suggéré de répondre du tact au tact à ses ennemis qui ne cessaient de l'éclabousser de leurs calomnies :

« Que dis-tu malheureux ? Non, mieux être, plutôt que de » s'abaisser devant soi-même, jusqu'à mille fois calomnié, » même si les gens devaient croire au calomniateur. »

Ernestan avait gardé de nos « précurseurs » ce sens de la dignité.

Il faut louer chez lui, et c'est là son mérite indéniable, d'avoir conservé cette belle tradition qui fait et fera que l'anarchie, quoiqu'on dise et quoiqu'on fasse, restera malgré toutes les calomnies, cette sublime maîtresse à qui l'on se donne tout entier et à laquelle on s'abandonne sans réserve. Tel a été le socialisme-libertaire d'Ernestan.

HEM DAY.

POUR NOS AMIS.

Nous recommandons aux lecteurs de « Pensée et Action » de lire, pour suivre, la brochure : « La Fin de la Guerre », qui se trouve à la fin de ce Cahier, afin de mieux saisir l'évolution de la pensée d'Ernestan sur les problèmes de la guerre et de la paix, qu'il expose dans les trois articles : « Rapport sur le Problème de la Guerre » - « La Guerre et nous » - « Les Libertaires dans la mêlée ».

Votre abonnement est terminé, amis lecteurs, renouvelez-le et adressez-nous votre souscription.

RAPPORT SUR LE PROBLÈME DE LA GUERRE (1)

Etre anarchiste c'est une chose et faire de la propagande anarchiste c'est une autre chose.

« Notre devoir présent ».
(« Le Combat », novembre 1926.)

La position du socialisme en général et du socialisme-libertaire en particulier, vis-à-vis du problème de la guerre est, en principe, aussi simple que claire.

La guerre est la conséquence naturelle et inévitable de l'exploitation et plus encore de l'oppression de l'homme par l'homme. C'est en effet par l'organisation des sociétés humaines sur des bases autoritaires centralistes et hiérarchiques que le monde fut et reste divisé en « Etats souverains » qui, par définition, sont nécessairement rivaux.

Etant donné l'existence de ces Etats, il ne peut évidemment pas y avoir de droit international réel et vivant. Dans le monde tel qu'il fut et qu'il est, la paix n'est jamais qu'un état de choses très précaire résultant d'un équilibre de forces. Il arrive que cet équilibre soit sanctionné par des traités, des alliances et des coalitions, mais il reste éminemment instable. Dès que, pour une raison quelconque, cet équilibre se rompt, les oppositions d'intérêts apparaissent isolément, les conflits surgissent et il ne reste plus aux Etats intéressés qu'à recourir à la guerre.

Il est par conséquent absolument utopique d'espérer une

---

(1) Ce rapport sur le problème de la guerre, daté de juillet 1951, a été publié dans le journal « Reconstruire » por el Socialismo et la Libertad, n° 28, 2° année, mayo 1948. Il n'était à l'origine qu'un rapport destiné à un Congrès International Anarchiste. Il suscita une polémique, après sa publication dans la revue « Volontà » de Naples, n° 11, 31 agosto 1951, et « Contre-Courant », n° 5, juin 1952. Pour préciser sa pensée, Ernestan rédigea un second article, publié dans « Contre-Courant », n° 15, 17 février 1953, et « Volontà », n° 3, 31 mars 1952 : La Guerre et nous. Entretemps il avait publié : Les Libertaires dans la mêlée. (Le stalinisme est-il l'ennemi n° I), dans « Contre-Courant », n° 8, septembre-octobre 1952.

pacification réelle et définitive du monde par des accords et des conventions entre Etats souverains et les expériences de la Société des Nations et de l'Organisation des Nations Unies sont, à cet égard, assez concluantes.

Quant à amener les Etats à se démettre de leur souveraineté au profit d'organismes internationaux, dotés de pouvoir supranationaux, c'est vouloir ignorer que la condition première de l'existence même d'un Etat est, précisément, sa souveraineté. Autrement dit, demander à un Etat l'abandon de sa souveraineté, c'est lui demander le suicide par persuasion.

L'Etat, en effet, puise l'essentiel de sa force dans son particularisme et dans le fait qu'il est une autorité centrale et suprême régnant sur une collectivité déterminée qu'il exploite en même temps qu'il la domine.

S'il arrive cependant qu'un Etat conclut avec un autre Etat une alliance si étroite qu'il en perde sa souveraineté, il n'est plus permis alors de parler d'alliance, mais de simple subordination, comme par exemple l'alliance de la Russie, avec ses Etats dits très justement satellites. Il est clair que cette manière de règler le problème de la souveraineté des Etats est tout le contraire d'une solution de paix et que, en renforçant ainsi l'un ou l'autre Etat, on ne fait que le rendre plus puissant et plus agressif. Car il faut être bien persuadé qu'aussi longtemps que subsisteront seulement deux Etats, la guerre entre eux serait un jour inévitable.

D'où il faut logiquement conclure que la paix ne sera assurée que lorsque le monde ne constituera plus qu'un seul empire, ou, pour employer le terme juridique, un seul Impérium, l' « Impérium humain ».

Question évidemment qui soulève immédiatement tous les problèmes concernant la structure économique, politique et sociale qui rendraient cet Impérium humain et mondial viable. Problèmes qui, tout en intéressant au plus haut point la pensée et l'action libertaire, sortent totalement du cadre et de l'objet du présent rapport.

★

Si nous avons tenu à émettre premièrement ces considérations, c'est dans le but d'indiquer, dès l'abord, la valeur ou plutôt la non-valeur de tout le pacifisme officiel et de propagande de chaque Etat et de chaque organisme inter-Etat.

Mais il faut malheureusement constater que le pacifisme, qui est le fait de mouvements indépendants, spontanés et sincères, n'est pas exempt de faiblesse et pratiquement inopérant. Car jamais ces mouvements, malgré les succès qu'ils semblèrent remporter durant ces périodes de paix, se révélèrent vraiment efficaces durant la guerre et dans la guerre.

Le pacifisme à base morale et rationnelle est insuffisant et inopérant, parce qu'il suppose ou présuppose que les hommes font la guerre par plaisir ou par intérêt personnel. Alors que, en réalité, l'immense majorité des travailleurs et des individus, acceptent la guerre pour des raisons qu'ils considèrent d'ordre supérieur, tout en sachant fort bien que la guerre n'est ni agréable ni avantageuse. Les peuples acceptent les risques et les sacrifices de la guerre parce qu'ils restent attachés à certaines valeurs et à certains intérêts respectifs moraux, politiques, économiques et sociaux.

Ce qu'il faut aujourd'hui reconnaître, c'est que les conceptions, les institutions et les traditions que l'on appelle le régime d'une nation, ne sont pas identiques et ne sont pas indifférents pour les peuples.

Il est faux de dire, sous prétexte que tous les régimes comportent des formes d'oppression et d'exploitation, que tous se valent et qu'aucun ne mérite d'être préféré et défendu. Il est surtout vrai que l'imposition d'un régime nouveau à un peuple sera d'autant moins accepté par lui si cette domination est le fait d'une puissance étrangère.

Il faut donc reconnaître que le problème de la guerre et de la paix ne se pose pas de manière abstraite, mais dans la réalité historique.

Dans la période historique moderne et jusqu'à la guerre de 1914-18, les guerres avaient des objectifs limités, tels des rectifications de frontières, des émancipations nationales, des partages de colonies, etc. Depuis, pour des raisons déterminées, principalement sur l'évolution économique et technique, la guerre est devenue totale et totalitaire. En ce sens que ce qui est en jeu n'est autre que le contrôle et la domination totale du monde.

Les forces qui, actuellement, se disputent le contrôle du monde ne sont plus virtuellement que deux, dont les centres vitaux sont, d'une part, la Russie, d'autre part, les U.S.A.

Le contenu et la structure de ces forces sont cependant très différents. Le bloc russe est une force monolithique, dont les éléments constitutifs sont étroitement solidaires, soumis et dirigés, tandis que les forces qui s'opposent à l'impérialisme stalinien sont, à tous points de vue, hétérogènes et groupent des éléments parfois nettement opposés. A tel point qu'il serait impossible de fixer aux forces anti-staliniennes un but de guerre commun autre que défensif. Tandis que le but de guerre du bloc russe est, on ne peut plus clairement, l'établissement du capitalisme d'Etat totalitaire et mondial.

★

Considérant les attitudes adoptées par les milieux sincèrement socialistes et libertaires devant ces problèmes, nous examinerons premièrement ce que nous appellerons le neutralisme pacifiste.

Attitude qui consiste à s'engager à ne prendre en aucune façon parti pour l'une des forces ou des belligérants en guerre.

Il nous paraît que cette attitude n'est cependant justifiable que si elle est essentiellement une attitude individuelle dictée par un impératif de la conscience personnelle et que si elle ne prend pas, en temps de guerre du moins, un aspect de propagande et d'agitation.

S'il en va autrement, la loyauté et l'objectivité obligent à reconnaître que si, au sein d'une nation en guerre, une vigoureuse et puissante agitation pour le refus de faire la guerre se développe, cette action affaiblit incontestablement l'effort de guerre de la dite nation.

Or, on peut évidemment prendre cette responsabilité, mais attirons l'attention sur le devoir qu'il y a dès lors de prendre toutes ses responsabilités. Ce qui veut dire qu'en affaiblissant une nation en guerre, on favorise indirectement mais nettement les forces adverses. Ce qui signifie, en dernière analyse, que l'on mène une action qui n'est plus « neutre ».

On ne pouvait mieux illustrer cette vérité qu'en rappelant la guerre civile Espagnole de 1936-37, lorsque l'on vit des pacifistes appuyer ouvertement la politique de « non-intervention », de sinistre mémoire, qui aboutissait pratiquement à lier les mains aux républicains, tandis que les rebelles Franquistes étaient armés à outrance.

Quant à espérer qu'en pratiquant le prosélytisme neutraliste dans le bloc anti-stalinien, on amènera les combattants staliniens à faire de même, de telle sorte que la guerre s'arrête par la réconciliation générale; c'est là une espérance des plus aléatoires et dont les risques ne peuvent d'avantage être sous-estimés. Risques qui ne seraient autres que le triomphe de l'impérialisme Stalinien.

Enfin, resterait la suprême espérance d'organiser contre la domination du stalinisme triomphant, une résistance révolutionnaire intérieure. Mais là non plus, la raison et l'expérience ne permettent de grandes illusions. La terreur policière, le marchandage organisé dans tous les domaines de la vie sociale et même privée, le monopole de tout moyen de propagande et d'éducation et tout le réseau qui enserre l'individu de la naissance à la mort, tout cela rend finalement impossible au sein des régimes totalitaires absolu, toute tentative de caractère révolutionnaire et libertaire.

★

Si nous avons simplement jugé nécessaire d'attirer l'attention des neutralistes pacifistes sur les conséquences possible de leur attitude et sur les responsabilités qui en découlent, nous croyons devoir nous prononcer avec beaucoup plus de fermeté par rapport à ceux que nous appellerons les « neutralistes révolutionnaires ».

Les partisans de cette action reprennent en termes plus ou moins nouveaux le mot d'ordre : « Répondre à la guerre impérialiste par la guerre civile et sociale ».

Ni Staline, ni Truman, disent-ils encore; pour la troisième force ou le troisième front contre la guerre et pour la révolution prolétarienne libertaire.

On regrette toutefois que dans toute la propagande faite en ce sens, on ne trouve pas — quoi qu'on dise — de directives suffisamment pratiques et concrètes.

Or la guerre est un fait extrêmement précis et positif, autrement dit : si demain les hostilités commencent entre le bloc russe et les forces adverses, soit sur l'Oder, soit en l'Alaska, soit ailleurs, que faut-il faire? Telle est la question à laquelle devraient cependant répondre les tenants du troisième front révolutionnaire. Logiquement et pratiquement répondre à la guerre par l'action révolutionnaire ne peut consister qu'en des actes paralysant et qui sabotent l'effort de guerre du pays où l'action révolutionnaire se produit.

C'est en réalité entreprendre une guerre intérieure au moment où la nation est engagée dans une guerre extérieure où résiste à l'invasion.

Invoquer à ce propos l'exemple de la révolution russe de 1917 est, plus que jamais, confondre comparaison et raison.

1° L'Allemagne de 1917 n'était pas un Etat mu par un impérialisme totalitaire.

2° L'Allemagne était affaiblie par trois années de guerre et n'aspirait qu'à neutraliser la Russie.

3° Etant donné la situation de l'Allemagne, d'une part, et, d'autre part, que la Russie disposait encore d'un immense potentiel de force — dont le dynamisme révolutionnaire n'était pas le moindre — les émissaires bolchevistes à Brest-Litovsk traîtaient, pour le moins, de puissance à puissance.

4° Les bolchévistes pouvaient ne pas se soucier des clauses de paix (ou d'armistice) momentanément désavantageuses et qui ne touchaient pas, pour eux, à l'essentiel.

Tout autre serait, naturellement, la position de révolutionnaires qui, ayant pratiqué avec succès le sabotage et l'action révolutionnaire dans leur pays, le verraient occuper par l'armée bolchéviste et prétendraient alors imposer aux généraux et agents staliniens une politique sociale réellement socialiste et libertaire.

Supposition dont il n'est pas besoin de démontrer le caractère illusoire.

★

Les conclusions sur le problème de la guerre qui nous paraissent résulter des considérations qui précèdent sont les suivantes :

Il convient premièrement d'adopter vis-à-vis de l'impérialisme stalinien, une attitude sans équivoque et de la considérer comme étant, actuellement, notre plus grand ennemi. Qu'il est la plus dangereuse incarnation de la réaction et que son triomphe mondial marquerait probablement la fin de tous nos espoirs en l'édification d'un monde libertaire.

Placer sur le même pied et considérer de la même manière que le stalinisme, l'ensemble des forces qui sont décidés à lui résister est faux et dangereusement simpliste. Il est bien vrai qu'il existe dans le monde, en dehors du bloc russe, des forces réactionnaires, dont les agissements et les aspirations sont aussi dangereux potentiellement, que ceux qui triomphent actuellement en Russie. Mais il existe aussi dans le restant du monde — et en Amérique comme ailleurs — des forces démocratiques, révolutionnaires et libertaires, dont les possibilités de développement sont indéniables et réelles et qu'il importe de ne pas laisser anéantir.

Prétendre ne pas s'opposer à l'impérialisme stalinien et ne pas prendre position devant la guerre menaçante, sous prétexte de ne pas risquer de faire le jeu de certains éléments réactionnaires du bloc anti-stalinien, est une position qui dénoterait, chez les libertaires, une faiblesse idéologique et serait un aveu de carence et d'impuissance.

La position socialiste libertaire juste est au contraire une prise de position marquant une volonté inébranlable de combattre sans relâche l'impérialisme stalinien et de lui résister au cas où il prendrait l'offensive armée. Loin de chercher à se dissimuler ce danger ou de vouloir en diminuer l'importance, il convient, au contraire que les forces libertaires, de même qu'elles furent toujours à l'avant-garde dans la lutte contre le fascisme noir, blanc ou brun, soient encore à l'avant-garde dans la lutte contre le fascisme rouge.

Mais loin aussi de signifier que les libertaires se mettent ainsi à la remorque des anti-staliniens, conservateurs et réactionnaires, les libertaires, en étant en tête de la lutte anti-stalinienne, affirment hautement leur volonté de transformation sociale. Qu'ils disent clairement qu'il ne s'agit pas, pour les travailleurs, de se former à un anti-stalinisme négatif, mais que la seule victoire réelle et définitive sur le stalinisme est l'avènement du socialisme libertaire, fédéraliste mondial.

Sans doute, le meilleur moyen de résoudre le problème de la guerre serait d'empêcher qu'elle se produise, et cela par une action révolutionnaire des peuples. Ce qui revient à dire que si néanmoins la guerre éclate, elle sera la démonstration du manque de maturité du prolétariat international et un signe de son incapacité révolutionnaire.

Quelque decevantes que seraient ces constatations, elles ne devraient pourtant pas amener les militants et les organisations libertaires à prendre dans le grand drame historique, qui se jouerait, des positions qui les rendraient inconsciemment complice du triomphe du stalinisme ou qui les refouleraient dans le renoncement et l'impuissance.

Au surplus, en proposant aux libertaires les directives ci-dessus, nous tenons à répéter qu'il s'agit de directives générales et que nous ne prétendons aucunement dicter à chacun, et en toutes circonstances, un devoir strict et précis. Nous souhaitons seulement que dans l'immense conflit qui menace le monde, les libertaires s'inspirent des directives que nous croyons de notre devoir de soumettre au Congrès.

LA GUERRE ET NOUS.

Si je tiens à compléter ma pensée à propos du « Problème de la Guerre », c'est que le texte que voulut bien publier la revue « Volonta », ne fut pas, en réalité, rédigé dans ce but. Il s'agissait d'un rapport préparatoire destiné à un Congrès libertaire Sud-Américain et, si je n'ai rien à en retrancher, j'y fus néanmoins limité dans l'expression de ma pensée par la force même que doit revêtir ce genre de documents.

Je voudrais tout d'abord insister sur l'impérieux devoir qui s'impose à quiconque prend position dans ce débat et qui est d'être clair.

Cette entrée en matière n'est pas une leçon de moralité, mais une simple considération qui s'impose à l'esprit dès l'instant où l'on jette un regard rétrospectif ou même actuel sur le pacifisme libertaire. Car, contrairement à ce que veulent croire ceux qui simplifient commodément le problème, il y eut toujours, à ce sujet, extrêmement de confusions, de contradictions et d'équivoques. C'est pourquoi je veux premièrement m'exprimer de la façon la plus nette sur quelques points essentiels.

Je ne cesserai jamais d'affirmer que le droit de l'individu de ne pas participer activement et volontairement à la guerre, est un droit sacré inhérent à la personne humaine et contre lequel aucun droit social ne peut prévaloir. D'où il résulte que je reste

sans réserve parmi les défenseurs des objecteurs de conscience, quelles que puissent être leurs « objections », quitte à plus ou moins les comprendre et les admirer.

C'est parmi ces raisons de conscience qu'il faut ranger la non-violence dès l'instant où elle est érigée en doctrine et en système. Car s'il est vrai que la violence systématique est incompatible avec les conceptions libertaires, toute l'Histoire du mouvement anarchiste est là pour démontrer que l'anarchisme n'implique aucunement, dans tous les cas, la non-violence. De sorte que si je puis approuver celui qui, obéissant à sa conscience, n'oppose à la violence qu'une protestation non-violente et en accepte héroïquement les conséquences, je ne vois pas en vertu de quel principe il prétendrait m'obliger à adopter la même attitude.

En ce qui me concerne, du reste, j'avoue ne pas avoir dans cette question d'opinion trop catégorique. Je crois qu'en certains cas, la résistance non-violente peut être extrêmement efficace, mais que, en d'autres circonstances, elle est sans aucune valeur, pratiquement impossible ou proprement absurde. Je n'ai sur ce dernier point qu'une seule expérience, mais suffisante. Durant la dernière guerre, j'ai passé deux mois dans un camp d'internement de la Gestapo (particulièrement dur, il est vrai). Et quoique il y avait parmi nous quantité de vrais résistants et de militants éprouvés, tous nous rampions sur le ventre sans un murmure. La seule forme de protestation possible était le suicide; certains en usèrent, mais par simple désespoir et sans espérer que cela gènerait en rien leurs bourreaux. Je m'empresse d'ailleurs d'ajouter qu'un acte de résistance violente eut été plus absurde encore, car il aurait entraîné des représailles mortelles non seulement pour le résistant, mais sans doute pour quantité de ses compagnons. D'où j'ai définitivement tiré la leçon que, parvenues à un certain degré, la force et la violence ne permettent plus aucune résistance efficace. Et d'où il résulte enfin que tout le problème consiste à réagir contre un régime de violence totalitaire avant qu'il ne soit devenu tout puissant.

Que l'on cesse donc de nous présenter les succès (très relatifs du reste) que le Gandhisme remporta aux Indes comme un modèle et une panacée, alors qu'il s'agit là de faits qui se déroulèrent dans des conditions sans rapport avec ce qui nous occupe. Qu'il suffise d'imaginer un prédicateur Gandhiste s'adressant aux Juifs, que l'on entassait dans les wagons à destination des camps de concentration et des fours crématoires, ou un illuminé s'en allant prêcher la non-collaboration et le boycottage aux ouvriers de Prague, de Moscou ou de Bucarest. Il serait cruel d'insister...

Mais ce sont là des considérations dictées par une vue personnelle des faits. Voyons donc ce que peuvent nous apprendre là-dessus la doctrine et la tradition libertaires.

S'il est vrai que les libertaires ont toujours condamné la guerre et ses responsables, il s'en faut de beaucoup que dans ces tragédies historiques, les militants libertaires aient toujours adopté une attitude de pure neutralité et se soient considérés comme en dehors et au dessus de la mêlée.

Qu'il suffise de rappeler la position de Bakounine durant la guerre franco-allemande de 1870, celle de Kropotkine durant la guerre 1914-18, celle de Rocker durant la guerre 1939-45. Et si l'on peut, ainsi que moi-même, faire des réserves à propos des positions adoptées par ces militants, qui donc leur conteste la qualité de libertaire ?

Est-il besoin, au surplus, d'invoquer ces précédents personnels. N'y a-t-il pas le combat de nos frères espagnols de 1936-37. Et pourtant n'y avait-il pas dans les rangs des anti-franquistes, des éléments avec lesquels les libertaires étaient bien loin d'être en communauté d'idées et d'intérêts ?

Que tout ceci nous apprenne tout au moins à ne pas confondre les principes et la tactique. Car s'il est toujours vrai que l'anarchisme est une conception philosophique, il est aussi une doctrine et une action sociales. Et comme la guerre est essentiellement un fait social, comment s'étonner que des militants libertaires n'aient pu s'en abstraire et furent amenés à prendre position parmi les forces qu'elle confrontait.

La vérité est que la neutralité qui semble prévaloir présentement chez nombre d'anarchistes démontre d'un optimisme tranquille qui se rattache au progressisme béat qui fleurissait au siècle dernier. Rien ne peut ébranler la foi de ces militants dans le triomphe inéluctable de l'anarchie idéale. Ils restent convaincus qu'en dépit de tous les contretemps, l'Histoire travaille nécessairement pour eux. Ils pensent que la prochaine guerre ne serait, elle aussi, qu'un contretemps et que l'essentiel est de bien marquer que l'on est en dehors du jeu. De manière à apparaître, au lendemain de la catastrophe, purs de toute souillure et détenteurs de la seule et radieuse vérité.

Mais cette guerre ne serait pas comme les autres et aucune guerre n'est du reste « comme les autres ». Voilà ce qu'il importe de comprendre et que l'on serait mal venu de me reprocher de n'avoir découvert qu'aujourd'hui pour les besoins de ma cause. Car voici ce que j'écrivais dans l'avant-propos de ma brochure « La Fin de la Guerre », datée janvier-mars 1938 :

« La propagande pacifiste se borna trop souvent à juger la » guerre en soi et en principe, en la considérant systématique- » ment et uniquement comme un phénomène biologique social et » moral, toujours semblable à lui-même dans le temps et dans » l'espèce.

» Or, si nous examinons le phénomène « guerre », non plus

» en principe, mais en fait, c'est-à-dire dans la réalité historique » et concrète, la guerre n'apparaît plus simplement comme un » phénomène unique, mais comme un ordre et une succession de » faits variables dans leurs origines, leurs conséquences et toutes » leurs contingences.

» ... La guerre doit être jugée dans sa réalité historique, » c'est-à-dire dans les différents stades de son évolution, laquelle » est inséparable de l'évolution générale du monde et de la civi- » lisation. »

Telles sont les idées premières et essentielles qui continuent à inspirer mon attitude devant la guerre.

Le seul mais immense fait nouveau qui est intervenu depuis « dans la réalité historique et concrète » n'est autre que l'impérialisme stalinien, qui menace d'imposer au monde, et par la guerre, un totalitarisme d'Etat absolu.

★

C'est ici qu'il importe d'être clair et de répondre autrement que par des déclarations de principe.

1° Peut-on résister à la force armée stalinienne autrement que par la force? A quoi je répond catégoriquement NON.

2° Les chances de résister victorieusement au stalinisme valent-elles les terribles risques que cela peut entraîner. A quoi je répond tout aussi catégoriquement OUI.

Que ce soient là des alternatives effrayantes, on voudra bien admettre, je pense, que je n'en suis pas plus responsable qu'aucun de ceux qui me lisent. La roue de l'Histoire peut ainsi avoir de singuliers retours, et la guerre qui menace repose avec une impitoyable acuité, l'angoissant dilemme qui se posait aux habitants des cités assiégées dans l'antiquité la plus barbare; la mort, l'esclavage ou la lutte à outrance. Et c'est avec le souci des termes exacts que je déclare : plutôt le risque de mort que la certitude de l'esclavage.

Qu'après cela on m'accuse de pactiser avec les banquiers, les généraux, Franco, le Pape ou le diable, ne peut me troubler. S'il convient à ces gens de s'opposer au stalinisme par des moyens et pour des buts qui ne sont pas les nôtres, m'importe fort peu. Autant que d'autres, je sais ce que valent les pseudo-démocraties. Avant de connaître les camps de concentration nazis, j'avais connu ceux de la France républicaine et démocratique. Le monde dit « libre », c'est bien vrai, est profondément corrompu et renferme les pires possibilités, mais laisse cependant une raison de vivre : l'Espoir; un espoir de vaincre cette corruption et de construire la liberté dans la justice sociale. Tandis que le stalinisme triomphant signifie la perte de toute espérance pour une durée imprévisible et peut-être à jamais.

Pas un instant pourtant, en agitant ces graves questions, je ne perds de vue les intérêts et l'avenir du mouvement libertaire. Je maintiens donc qu'en adoptant une attitude d'expectative et de renoncement et, plus encore, une politique de sabotage de la lutte anti-stalinienne, les libertaires commettraient une lourde faute. Alors que, au contraire, en se plaçant au premier rang de la résistance au stalinisme, tout en proclamant bien haut ce qu ils veulent et ce qu'ils sont, les libertaires gagneraient du même coup de vastes et nouvelles possibilités d'action et de rayonnement.

Enfin, je voudrais dire que c'est avec grande peine que la position que j'adopte me sépare de beaucoup de ceux avec lesquels je fus durant tant d'années en parfaite communion de pensée. Je voudrais qu'ils comprennent que s'il en est ainsi, ce n'est pas que je sois devenu moins libertaire, mais peut-être parce que, avec le temps et l'expérience, je le suis devenu trop.

LES LIBERTAIRES DANS LA MÊLÉE.

Comme prévu, la position que j'ai adoptée face à l'actuel problème de la guerre, m'a valu nombre d'appréciations publiques et privées, qui vont des attaques les plus dures aux plus chaleureux témoignages de solidarité. Pour ceux qui ignorent tout de cette polémique, je rappelle en deux mots que je me suis prononcé nettement contre les libertaires qui ne reconnaissent pas le stalinisme comme l'ennemi numéro un. Que j'ai dit en outre que se déclarer « ni pour Truman ni pour Staline » est une manière fausse et démagogique de poser le problème. Enfin, que j'ai surtout protesté contre la formule « troisième front » qui, en fait, préconise en temps de guerre le sabotage des forces armées anti-staliniennes.

Je ne m'attarderai pas longuement à réfuter les arguments invoquant une prétendue tradition libertaire pacifiste absolue qui met fin au problème de la guerre en le niant purement et simplement. J'entends bien que ces pacifistes, loin de se désintéresser du problème de la guerre, y consacrent, au contraire, l'essentiel de leur activité, mais il reste qu'en décidant formellement de ne participer en aucune manière et en aucun cas à aucune espèce de guerre, le problème est, pour eux, résolu d'avance. Je tiens à redire que j'ai pour ce genre de pacifistes le plus profond respect et que je reste, sans réserves, défenseur de l'objection de conscience, quelle que puisse être la nature de cette objection. Ceci en vertu de la reconnaissance d'un droit imprescriptible de la personne humaine.

Mais la question n'est cependant pas là. Elle est de savoir si, dans l'état **actuel** du monde et devant la guerre qui **actuellement** les menace, les libertaires sont directement intéressés et si l'avenir de leur idéal est en cause. Question qu'il est vain de vouloir esquiver en se réfugiant dans l'abstraction.

Or je dis que dans le conflit qui oppose l'empire stalinien au reste du monde, non seulement les libertaires sont partie prenante, mais qu'ils sont les premiers intéressés. Pour mieux le comprendre, il est bon de faire un petit retour en arrière.

Dès le moment où le socialisme se concrétisa et commença à jouer un rôle agissant, un conflit profond et irréductible le divisa. La fondation même de la Ire Internationale n'est, en définitive, qu'une tentative de compromis entre libertaires et autoritaires. Quant à la brève existence de cette Internationale, elle n'est qu'une âpre lutte qui ne pouvait se terminer que par la scission nette et définitive entre ceux que la logique de leur système poussait vers la tyrannie du socialisme étatiste et ceux qui ne pouvaient séparer le socialisme de la liberté.

Inutile de reprendre ici tous les arguments tant de fois développés qui démontrent ce que vaut réellement ce marxisme qui se prétend, sans rire, « scientifique ». Les faits sont là, infiniment éloquents dans leur terrifiante réalité.

Depuis que les marxistes de la Ire Internationale exclurent les libertaires (en usant vis-à-vis d'eux de procédés qui préfigurent exactement ceux des Guépéou et N.K.V.D.), trois quarts de siècle se sont écoulés. Leur socialisme a fait son chemin et, après bien des vicissitudes, trouva sa plus parfaite expression dans le stalinisme.

Qu'il y ait des marxistes qui se soient insurgés ne change rien à l'affaire. Tous les catholiques ne souhaitent pas voir brûler vifs leurs adversaires. Ce qui n'empêche pas l'Inquisition d'être le couronnement inévitable du triomphe du catholicisme. Encore le totalitarisme catholique ne vise-t-il qu'un absolutisme religieux laissant à l'homme une marge de liberté économique, politique et sociale, tandis que l'absolutisme stalinien ne laisse aucune marge. Faisant table rase des valeurs morales acquises par des siècles de civilisation, il rétablit des formes d'esclavage que l'on croyait à jamais disparues, et ceci n'est pas de la littérature. Il y a derrière le rideau de fer, en dehors des hiérarchies nouvelles et de la masse des citoyens-travailleurs, la classe des sous-hommes que constituent les innombrables « ennemis du peuple », qu'après trente-cinq années de « socialisme », on découvre encore chaque année par dizaines de milliers. Travailleurs gratuits et anonymes, ils vont ainsi grossir les troupeaux de concentrationnistes qui peinent et qui meurent à la tâche sans plus de droits qu'un cheval de mine.

Et c'est devant la menace de voir un tel régime devenir universel que certains libertaires se déclarent « neutres », parce que, nous disent-ils, le monde qui s'oppose au stalinisme est un monde capitaliste, et que cela nous dispense de choisir.

Voyons cette échappatoire de plus près.

La qualité première des libertaires ayant toujours été le sens critique, il est assez surprenant d'en voir certains se contenter ainsi d'une formule. Il est des gens qui admirent la Russie de confiance parce qu'elle est « socialiste », mais est-il plus juste de considérer que tout est dit du restant du monde dès l'instant qu'on l'appelle « capitaliste » ?

En réalité, les choses sont beaucoup moins simples. Que l'économie du monde dit « libre » repose, dans l'ensemble sur l'exploitation du travail par le capital est exact. Mais il est non moins exact que ce système a déjà subi des transformations profondes et qu'il est en pleine évolution. Or le sens de cette évolution est clair; il conduit inéluctablement vers l'abandon du capitalisme traditionnel et nous dirige vers des formes diverses de socialisme. Toute la question est de savoir **quel socialisme.**

Il n'y a, en définitive, que deux espèces de socialisme : le socialisme autoritaire et le socialisme libertaire. Tous les partis et tous les mouvements qui s'agitent actuellement dans le monde se situent entre ces deux pôles d'attraction. Quant au fait qu'ils puissent tous être appelés « socialistes » n'empêche pas qu'il y a entre eux tout ce qui sépare la liberté de l'esclavage et le désespoir de l'espérance.

De ce point de vue, la lutte qui oppose l'empire stalinien au reste du monde aura des conséquences décisives. De toutes façons, les structures économiques et politiques du capitalisme libéral sont condamnées. D'autre part, les nécessités historiques poussent irrésistiblement le monde vers son unification. Cette unification se réalisera-t-elle dans l'esclavage totalitaire ou dans un fédéralisme de caractère libertaire? Telle est la question finale dont je ne pense vraiment pas que nous puissions nous désintéresser et dans laquelle nous aurions pour le moins quelque chose à dire... et à faire.

Ainsi notre débat sur l'actuelle menace de guerre nous entraîne-t-elle bien au delà du cas de conscience individuel pour mettre en cause toute la conception de notre rôle et de notre action. Il faut dire si l'anarchisme n'est rien d'autre qu'une philosophie à l'usage de cercles d'initiés, dont toute la raison d'être est d'en entretenir le culte, ou si cette philosophie doit inspirer un vaste mouvement social qui sera un facteur historique déterminant.

Ceux d'entre nous qui marquent leur volonté inébranlable de s'opposer au triomphe du stalinisme font, avant tout, acte de foi dans le triomphe du socialisme libertaire.

ERNESTAN.

LOIS SCÉLÉRATES !

Travailleurs, mettez-vous bien cela dans la tête, le capitalisme ne peut vivre qu'en assassinant les peuples. Si vous voulez échapper à ce destin, il faut vous unir et l'abattre.

« La Grande Leçon
d'une petite histoire ».
(« La Bataille des Marins », mai 1932.)

Intervention des socialistes-libertaires pour double raison : convictions et historiques.

Les premières lois scélérates furent contre S. L. Anarchistes : historique de la chose.

Lois scélérates parce que : 1° décidées illégalement; 2° violation de l'égalité bourgeoise.

Lois déjà existantes empêchant et punissant les délits à preuve : traitement des violents anarchistes.

Les lois scélérates ne s'attaquent plus à des faits, mais à des idées : expressions d'opinions philosophiques, morales ou sociales.

Armes terribles aux mains d'un gouvernement : leur application en France, quoique pas à la lettre.

Les projets de lois belges actuels, bien plus terribles encore, comparable au code fasciste italien.

Ces lois n'attaquent plus seulement un commencement d'exécution, mais des appréciations qui pourraient avoir un air subversif.

Respect de la famille royale, du drapeau, de l'hymne national, etc.; exemples : **poésie et musique brabançonne** dans littératures de guerre et autres.

Tous les domaines de la pensée, de l'art, de la sociologie, etc., etc., sont menacés; exemple du « Rouge et Noir ».

En principe et en fait, les lois scélérates belges permettraient de mettre **hors la loi** tout ce qui ne serait pas nettement et profondément réactionnaire. Ces projets sont un signe grave qui oblige à élargir la question.

Les lois scélérates en Belgique font incontestablement partie **d'un système,** qui tend à instaurer en Belgique la dictature de la réaction : **le fascisme.**

Différentes formes du fascisme et différentes méthodes de l'instaurer, pas nécessairement italienne.

En **Italie,** par en bas et quasi illégalement. En **Belgique,** par en haut officiellement.

Résumons où l'on en est déjà.

1) Méthode de police vis-à-vis des étrangers;
2) Mesures contre pacifistes étrangers : **Pasteur Roser;** mesures pour militaristes étrangers : **Millerand;**
3) La grève des mineurs et libertés constitutionnelles;
4) Le parlementarisme et les pleins pouvoirs;
5) Commission pour troubles sociaux au-dessus des pouvoirs établis;
6) Circulaire ministérielle aux instituteurs;
7) Liberté de la presse; interdiction du « Peuple » après autres journaux d'avant-garde.

Cette évolution du capitalisme est d'ailleurs conforme à sa nature. Au fur et à mesure que sa situation sera plus difficile, le capitalisme voudra accentuer sa répression et restreindre toutes les libertés relatives existantes.

Conclure plus pratiquement.

Que faire? Protester, réagir, lutter.

Comment réagir et lutter?

Leçon de ces agissements et projets réactionnaires.

Leçon de solidarité.

Les lois scélérates dirigées contre **tous.**

Démarcation entre forces de réaction et forces de progrès.

Nécessité de compréhension et tolérance mutuelle et réciproque.

Guerre au sectarisme de partis.

Placer l'intérêt de nos intérêts communs, l'intérêt du prolétariat et du socialisme, en général, au-dessus de l'intérêt de secte et de fractions.

Tous ensemble menacés.

Tous ensemble lutter contre la réaction.

Tous ensemble lui barrer la route et la vaincre.

ERNESTAN.

N. de la R. — Ceci est un plan d'une causerie d'Ernestan. Je n'ai pas trouvé trace d'un exposé fait sur ce thème, tout au moins sous ce titre.

La dernière lettre que j'ai reçu d'Ernestan.

Le 11-9-53.

Mon cher Hem Day,

Le dernier n° de P. et A. me parvient bloqué dans la chambre depuis 15 jours par une pneumonie-pleurésie, etc...

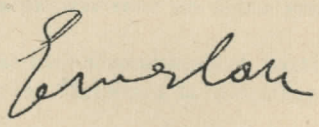
Il paraît cependant que je vais mieux et aussi bien que possible.

Je ne veux cependant pas attendre plus longtemps pour te remercier et te féliciter de cet excellent n° de P. et A.

C'est une belle et bonne chose, comme il en paraît trop peu, où que ce soit.

Je regrette seulement que la couverture ne réponde pas à la qualité et au sérieux de l'ouvrage ; mais ce n'est qu'un détail de présentation.

A plus tard et fraternellement,



N. d. l. R. — Cette lettre, une des dernières vraisemblablement écrite de la main de notre ami, fait allusion au n° de « Pensée et Action » consacré à W. Godwin.

Chambre Syndicale des Beaux-Arts et de la Curiosité de Belgique.

Mon cher Tanrez, mon cher Ami,

C'est avec une émotion toute empreinte de tristesse que nous déplorons le sort cruel qui t'arrache si prématurément à la tendre affection d'une épouse admirable de dévouement, à ta famille, à tes amis et confrères de la Chambre Syndicale des Beaux-Arts et de la Curiosité, au nom de laquelle, me déférant à son désir, il m'échoit le douloureux privilège de t'adresser un dernier adieu au seuil de ta dernière demeure.

Frappé d'un mal qui ne pardonne pas et contre lequel la Faculté luttait en vain depuis de longs mois, tu as témoigné d'un courage et d'une inébranlable volonté de masquer à tes proches le découragement qui doucement t'envahissait devant l'issue fatale, vers laquelle tu te sentais dériver.

Rien, sans doute, ne peut faire que le coup si durement ressenti par ton épouse ne soit terriblement douloureux.

Nous espérons que les marques d'une sincère amitié seront néanmoins douces à son cœur.

Depuis de lointaines années, tu as grandi dans le milieu faternel de notre Association, où ta courtoisie innée et ta parfaite discrétion avaient su imposer l'amitié et le respect; c'est pourquoi ta disparition nous affecte comme le ferait celle d'un proche parent.

Tu as exercé ta profession avec une exacte compréhension des exigences de l'éthique, avec un goût sûr et un éclectisme qui font honneur à la corporation toute entière.

Administrateur, sage et éclairé, de notre Chambre Syndicale, tu nous as largement et utilement aidés dans l'accomplissement de notre mission et nous t'en sommes profondément reconnaissants.

La loyauté, la probité naturelle de tous tes actes, qu'ils fussent du domaine familial ou commercial, témoignaient d'une âme d'élite, d'un cœur sensible et généreux que masquait, pour ceux que tu jugeais indignes de ton amitié, une réserve de bon aloi.

Si certains aspects de ta vie nous échappent, nous laisserons peut-être d'autres le soin de nous les faire découvrir.

Ce que nous voulons te dire, c'est que ta disparition laissera un grand vide parmi nous, mais nous pouvons t'assurer que ton souvenir restera gravé dans nos cœurs.

Adieu, mon cher Tanrez, mon pauvre Ami. Si la terre reprend ta cendre, pour nous l'oubli ne reprendra pas ton nom.

Si le socialisme est un éternel devenir, ses moyens sont sa fin.

Au nom de la « Loge Action et Solidarité N° 2 », je viens rendre un suprême hommage et dire un dernier adieu à Ernest Tanrez.

Un destin inexorable l'a enlevé, trop tôt hélas, à l'affection de sa famille et de ses amis.

Devant cette fin tragique, il ne nous reste qu'à nous incliner, à dire combien nous l'aimions et l'estimions, à retracer en quelques traits sa vie maçonnique, son caractère moral et ses aspirations.

C'est la haine du mensonge, l'amour de la saine raison, le culte de l'idéal humanitaire qui l'ont fait entrer en 1948 dans la Franc-Maçonnerie. Trois ans plus tard, il était orateur de sa Loge.

Cette ascension rapide à une place éminente est rare et révélatrice. Elle témoigne à la fois d'une maturité pleinement acquise dans l'évolution philosophique qui a précédé son entrée à la Loge et de la qualité foncièrement maçonnique de son comportement au sein de celle-ci.

Je puis dire que Tanrez a trouvé dans notre association le climat humain qui convenait à son tempérament rigoureusement honnête et fièrement libre; qui convenait aussi au message élevé dont il était porteur après une vie d'expérience, d'étude, de méditation et aussi, hélas, de souffrances, et dirai-je de martyre.

C'était le message d'un authentique humaniste, dans le sens le plus complet de ce mot.

Cet humanisme qui est une disposition intellectuelle, un état d'âme humain qui implique justice et liberté, connaissance et tolérance; aménité et sérénité; doute aussi, non pas en tant que fin, mais en tant que recherche de la vérité, effort plein de sollicitude pour dégager cette Vérité par delà toutes les présomptions de ceux qui mettent cette vérité sous le boisseau, en un mot tout le contraire du fanatisme.

Tanrez restera pour nous un magistral exemple du triomphe de la raison sur la passion et les instincts, du triomphe de l'homme sur la nature, sur sa nature.

Il recherchait consciencieusement, avec une grande fermeté de caractère, une inflexible résolution, la solution de ce difficile équilibre entre le respect de la dignité humaine et les contraintes inéluctables de la vie en société organisée.

Tous ses discours, tous ses écrits en font foi.

Ceux-ci, d'une remarquable tenue, d'une parfaite sincérité, sont tous du même homme, de la même encre, d'une même inspiration.

Une égale conviction les anime.

D'une part, il souhaitait le faisceau de tous les efforts humains tendus vers le bien, vers le beau, la lente domination des forces brutales et leur mise en service pour réaliser le bien et le beau sur la terre, l'épanouissement de la personnalité humaine, dans le présent et non pas seulement dans un avenir incertain.

D'autre part, il recherchait une organisation perfectible de la cité et qui tienne compte des aspirations libératrices en les favorisant.

Il avait trop souffert de la guerre pour ne pas la honnir plus que tout autre.

La recherche de la paix tenait une place importante dans ses méditations et dans ses travaux.

Ceux-ci sont connus à l'étranger et Camus, dans l' « Homme Révolté », s'appuie sur une idée-père que Tanrez avait émise dans ses écrits, plus, dont il avait fait un des pilliers de sa philosophie.

Les fins que l'homme poursuit avec acharnement, souvent sans trop se soucier des moyens qu'il emploie, ne sont en vérité que des moyens eux-mêmes pour atteindre de nouvelles fins.

Si j'ai rappelé cet aspect de sa pensée, c'est pour ajouter qu'il était exprêmement sévère, et à juste titre, sur la valeur et surtout sur la qualité des moyens. Ceux-ci devaient être d'une pureté morale cristaline. Ils ne pouvaient en aucune manière léser l'homme.

Comment avec de telles pensées et de tels sentiments d'une noblesse extrême ne se fut-il pas senti à l'aise et heureux dans la Franc-Maçonnerie : ce Temple de la Pensée libre dans la plus haute morale.

Car, d'avoir osé exprimer avec une entière franchise, dans ce monde dit libre où nous vivons, la vérité qui se faisait jour en lui, hors de toute prudence ou d'opportunité avantageuse, lui avait valu la plus atroce des tortures pour un homme libre : la privation de la liberté, la prison et le camp de concentration, avec tous leurs outrages et leurs supplices.

Heureusement il avait trouvé une compagne admirable de courage et de dévouement, qui l'aimait tendrement et à laquelle il vouait un égal amour, auprès d'elle il a toujours retrouvé la sérénité et le délassement.

Jusqu'au dernier moment, faisant preuve d'un héroïsme admirable, elle l'a soigné et encouragé, tout en sachant qu'aucun espoir ne lui était plus permis, qu'elle allait perdre le compagnon qu'elle avait choisi et le perdre si tôt.

Que Madame Tanrez et les siens trouvent ici l'expression de

nos vifs regrets, de notre inaltérable et respectueuse sympathie, ainsi que nos condoléances bien sincères.

Mon cher Ernest, tes Amis te disent adieu.

Ta belle voix profonde et persuasive ne réjouira plus nos cœurs. Tes discours lucides ne se feront plus entendre.

La liberté, la vérité perdent en toi un de leurs plus fervents défenseurs, et il en est si peu de nos jours.

Pour toi, les luttes sont finies.

Ces luttes, tu les as menées pour la libération des hommes, sans l'espoir d'une palme, sans l'attente d'une récompense, uniquement pour obéir à ta conscience exigeante.

Luttes d'autant plus admirables!

Tu garderas dans nos esprits et dans nos cœurs la place que tes qualités d'intelligence, de sincérité, de bonté agissante et de noble courage avaient gravée indélébile.

Adieu, Frère et Ami!

J'ai vu, tout dernièrement encore, un syndicat défiler dans la rue. Ah ! qu'il était beau, qu'il était belge, qu'il était bête. C'était un dimanche vers midi; précédée d'un drapeau de pourpre et d'or, une fanfare étincelante s'avançait, en époumonnant les joyeux flonflons de « Sambre-et-Meuse », et à les voir passer au pas crânement cadencé, l'on ne se serait pas douté que c'était-là des « damnés de la terre ».

« Les Anes de Buridan ou les Malheurs du Syndicalisme »,

« Haro », 1928.

La corruption qui fit perdre aux socialistes le sens révolutionnaire, eut également pour effet de les brouiller complètement avec la claire notion de la démocratie.

« Socialisme, Révolution, Démocratie »,

(« Le Rouge et le Noir », 2 novembre 1933.)

Essai de Bibliographie.

La crainte de voir des camarades libertaires admirer béatement et aveuglément ceux qui leur sont supérieurs est illusoire; l'on peut très bien reconnaître et profiter des qualités d'un autre sans pour cela devenir son mouton. Cela ne peut arriver à un tempérament anarchiste, aussi ignorant soit-il !

« Opinion d'un individualiste sur l'organisation ».

(« L'Emancipateur », 15 nov. 1922.)

Ernestan, né à Gand, le 15 juillet 1898, mort à Bruxelles, le 17 février 1954.

La bibliographie que nous dressons ici contient l'essentiel de ses œuvres écrites. Nous avons classé les brochures et plaquettes dans l'ordre chronologique.

Pour ce qui est des articles, nous les avons classé : les revues et journaux, par ordre alphabétique, ensuite les articles chronologiquement.

Ce travail sera reporté dans la Bibliographie générale de l'anarchie, à laquelle nous travaillons depuis plus de vingt ans et qui, un jour nous l'espérons, trou era un éditeur.

★

« **Le Socialisme contre l'Autorité** ». — Bruxelles, Editions Réalistes (Hem Day, boîte postale 4, Bruxelles-IX), 1932. 17,5 x 12,5, 78 pages. L'avant-p opos, 1931, p. 5; postface, p. 77-78. Prix édition : 3 francs.

Table des matières : La notion de liberté, sa valeur sociale. — Le Socialisme. — Le Matérialisme marxiste. — La Sociologie marxiste. — Les Conclusions pratiques du marxisme. — La déviation autoritaire du socialisme. — L'opposition libertaire. — Le chemin du pouvoir politique et des misères. — Le Marxisme bolchéviste ou léninisme. — L'expérience russe. — Le mouvement anarchiste. — Le syndicalisme. — Le socialisme-libertaire.

« **Manifeste socialiste-libertaire** ». — Bruxelles, Editions du Groupe de Bruxelles (s. l. n. d.), 17,5 x 13 - 14 pages. Prix édition : fr. 0,50. (Editeur responsable : M. Mahni, 34a, rue du Marais, Bruxelles).

Ce manifeste a été rédigé par Ernestan à la demande des camarades du Groupe de Bruxelles.

Le Groupe Socialiste-Libertaire a publié un feuillet précisant les méthodes tactiques.

« **Renaissance du socialisme** ». — Manifeste par Ernestan, R. Piron, W. Van Overstraeten, Bruxelles, édition 1934. (Imprimerie Bolyn, 75, rue Van Aa). 17,5 x 13 - 31 pages. Prix édition: 2 francs.

Ce manifeste n'est l'émanation d'aucun groupement constitué. La correspondance devait être adressée à Raoul Piron, 43, avenue Edmond Messens, Bruxelles.

Introduction :

I. Ecoles, tendances et partis socialistes : Le Marxisme. — L'anarchisme. — La synthèse nécessaire. — Les partis socialistes : a) les partis social-réformistes (II^e Internationale); b) la III^e Internationale et l'expérience russe. — Equivoque de l'Unité.

II. Thèses et critiques : Le nationalisme. — Le fascisme. — La défense nationale, le militarisme et la guerre. — La lutte des classes. — Le problème des classes moyennes. — L'action syndicale. — Démocratie bourgeoise et parlementaire. — Rôle d'un parti socialiste.

III. Réalisation du socialisme : Ni utopie, ni imprécision. — Principes généraux et directives. — Organisation socialiste. — Période révolutionnaire de transition. — Conclusions.

« **Démocratie capitaliste et démocratie ouvrière** ». — Flémalle. Editions l'Emancipateur, place de la Liberté, s.d. (1933), in-16°, 8 pages. Prix édition : fr. 0,25.

« **La Fin de la Guerre** ». — Bruxelles, Editions Pensée et Action, 1938, 20 x 13,5 - 32 pages. Prix édition : 2 francs.

La guerre est-elle le destin permanent de l'humanité ? — Les essais d'apologétique guerrière. — Aperçu historique sur l'évolution de la guerre. — La guerre contemporaine. — La guerre idéologique ou l'idéologie de la guerre. — Le mythe de la force. — Conclusions.

« **Socialisme et Humanisme** » (essais). — Bruxelles, Editions Esséo, 20, rue du Marais, 1946, 24 x 15,5 - 31 pages. Prix : 20 fr.

Avant-propos. — L'homme. — Le dualisme humain. — Le socialisme. — Marx et le marxisme. — Le matérialisme marxiste.. — Le déterminisme économique. — La dialectique marxiste. — La lutte des classes. — Réactions et réalisations socialistes. — L'expiation fasciste. — Le complexe de soumission. — L'apprenti sorcier. — Il faut choisir. — Propositions fondamentales d'un socialisme-humaniste. — L'homme est la base du socialisme. — L'homme est le but du socialisme. — L'homme est le moyen du socialisme.

« **La contre-révolution Etatiste** ». — Bruxelles, Editions Pensée et Action, 1948, 21 x 13,5 - 16 pages. Prix : 5 francs.

Naissance du socialisme. — Heur et malheur du capitalisme. — La contre-révolution étatiste. — La nouvelle tyrannie et le nouveau combat.

« **Tu es anarchiste** ». — Paris, Editions du Libertaire, 145, quai de Valmy, s.d., 18 x 13, 24 pages. Sans prix édition.

« **Valeur de la Liberté** ». — Bruxelles, Les Cahiers Socialistes, 14, avenue E. Pirmez (1952), 21 x 13,5, 44 pages. Sans prix édition.

Eléments fondamentaux du problème social. — L'utopisme autoritaire. — Valeur de la liberté. — Socialisme et autorité. — Socialisme-libertaire.

PREFACE.

Léo Campion : Le noyautage de l'armée. — Bruxelles, Editions « Pensée et Action », 17,5 x 12, 24 pages. Avant-propos de Ernestan, pages 1 et 2.

TRADUCTIONS (espagnole et italienne) :

Socialismo y Humanismo. El hombre como artifice de su destino ! — Buenos-Aires, Ediciones Reconstruir, s.d.

Tu sei Anarchico. — Napoli, Edizioni R. L., 1948. Coll. : Semi di Rivoluzione Libertaria, n° 5, 21,5 x 15,5, 23 pages.

Reivindicacion de la Libertad. — Buenos-Aires, Editorial Reconstruir. Coll. Radar, 62 pages.

N. B. - Aucune édition des ouvrages d'Ernestan ne porte la bibliographie de ses écrits; exception doit être faite pour les brochures éditées par Pensée et Action.

Conférences d'Ernestan.

Il nous a paru d'intérêt de risquer d'offrir un ensemble des conférences qu'Ernestan avait donné durant son activité de militant. Sans doute, il ne nous a pas été possible de les relever toutes. Celles données en province, ou dans des cercles fermés, ont échappé à nos investigations, mais avec celles que nous renseignons, nous pensons qu'on peut se faire une idée de son activité de conférencier; de l'ampleur et de la variété des sujets traités.

Ajoutons pour ceux qui n'eurent point l'occasion de l'entendre, toutes les conférences d'Ernestan furent développées sous le signe le plus parfait de la clarté, de la simplicité et de la connaissance profonde du sujet traité.

Groupe de Bruxelles. — Au Cornet, rue Marché-aux-Fromages. Lundi 20 décembre 1926: « **La Révolution et sa valeur** ».

Groupe d'Action Sociale (du Rebelle). — Taverne des Alliés, 19, rue de l'Amigo. Mardi 10 janvier 1928: « **Elisée Reclus, sa vie, son œuvre**; mardi 14 février 1928 : « **Le communisme-libertaire** ».

Groupe International d'Etudes Sociales. — Bruxelles (annoncé) : « **La Révolution, sa valeur** ».

Groupe « Pensée et Action ». — Maison des Artistes, Grand-Place, Bruxelles. 22 juin 1934: « **Vers un renouveau socialiste** »; 17 mai 1934 : « **L'Etat, son rôle historique** »; « **Critique du marxisme** »; **L'Humanisme socialiste.**

Groupe « Pensée et Action ». — Brasserie Flamande, Bruxelles, et Au Lion d'Or, Bruxelles. 19 septembre 1945 : « **L'Etat, son rôle historique** »; 5 juin 1946 : « **Sorel, théoricien de la violence et du mythe** »; 1er mai 1946 : « **Babeuf** »; 26 mars 1947 : « **Le Parlementarisme** »; 24 septembre 1947 : « **Les données actuelles du problème social** »; 19 novembre 1947 : « **Stirner** »; 3 mars 1948 : « **Propos sur le Manifeste communiste** »; 26 mai 1948 : « **Liberté ou Egalité?** »

Tribune du Rouge et du Noir. — Bruxelles. Séance du 6 décembre 1933. Conférence-débat : « **Le Marxisme a-t-il fait faillite?** ».

Revues et Journaux.

La collaboration d'Ernestan aux revues et journaux s'étend sur une période de plus de trente années, c'est-à-dire qu'elle a été importante.

De 1921 à 1953, Ernestan disperse ses articles dans les périodiques anarchistes, anarcho-syndicalistes, libertaires.

En voici l'énumération : L' « Action Directe », le « Bulletin Libertaire », les « Cahiers Socialistes », le « Combat Syndicaliste », « Contre-Courant », l' « Emancipateur », « Etudes Anarchistes », « Haro », « Le Libertaire », « Pensée et Action », « Rebelle », « Rebellion », « Reconstruire », « Le Rouge et le Noir », « Universo », « La Voix Libertaire », « Ce qu'il faut dire », « Droit d'Asile », « Guerre au Fascisme », etc., etc.

1) **Action Directe (L'),** rédaction Odekerken, Verviers :

N° 8, décembre 1932 : Contre l'Unité dans la trahison... ouvriers, formez vos syndicats !
N° 1, janvier 1933 : Le Syndicalisme en danger.
N° 2, février 1933 : A propos de l'Unité.
N° 2, avril 1933 : Ripostes (Billet au « Réveil Syndicaliste »).
N° 3, mai 1933 : On n'avait pas tout vu.
N° 4, juin 1933 : Deux mots à un petit rusé.
» » 1933 : Les Syndicats social-réformistes belges au service des hitlériens.
N° 5, août 1933 : Alerte pour Hem Day et Campion ! Le militarisme belge à l'œuvre.

2) **Anarchie (L'),** Paris :

Réponse à Louis Virieux (datée du 20 juillet 1927). Il s'agit ici d'organisation et du mot parti — employé par Ernestan et critiquée par Louis Virieux.

3) **Arbetaren,** Stockholm :

9 novembre 1951 : En Anarkists synpâ förssvarsfrâgan.

4) **Bataille des Marins (La)** :

Août 1930 : Le Syndicalisme contre l'Etat.
Septembre 1930 : La Morale syndicaliste.
Octobre 1930 : Neutralité et tolérance.
Janvier 1931 : Le Droit prolétarien et l'illusion étatiste.
Mai 1932 : La grande leçon d'une petite histoire.
Mai 1932 : Le mensonge de la surpro luction.

5) **Bulletin Libertaire (Le),** Ernestan, Café du Cygne, Grand-Place, Bruxelles, organe du Groupe Libertaire de Bruxelles :

N° 1, juin 1921 : L'Elite — Congrès anti-militariste de La Haye.
N° 2, juillet 1922 : Nationalisme.

6) **Cahiers Socialistes,** R. Rifflet, Bruxelles :

N° 4, avril 1945 : Le Socialisme scientifique de l'U.O.B.
N° 5, juillet-août 1945 : Anarchisme et Socialisme.
N° 6, septembre 1945 : Tour d'horizon international.
N° 7, octobre 1945 : La politique internationale.
N° 8, octobre-décembre 1945 : Parlementarisme bourgeois et démocratie.
N° 9, janvier 1946 : Fondement d'une démocratie nouvelle.
N° 11, avril-mai 1946 : Considérations sur la guerre et sur le pacifisme.
N° 15, février-avril 1947 : A propos de la Conférence de Moscou.
N° 18, novembre 1947 : Fédéralisme et Etatisme.
N° 19, février 1949 : La 4e république et la 3e force.
N° 20, avril 1948 : Mission du Syndicalisme.
N° 22, décembre 1948 : L'enjeu français.
N° 24, juin 1949 : L'Ere de l'impérialisme et le cas Louzon.
N° 25, mars 1950 : Structure du Socialisme.

7) **Combat (Le),** organe anarchiste, Hem Day, Bruxelles :

Juin 1926 : Flamingantisme.
N° 10, juillet 1926 : Flamingantisme.
N° 11, juillet 1926 : Dictature financière.
N° 12, août 1926 : Petite histoire financière et morale.
N° 13, septembre 1926 : La Société nationale des Chemins de fer.

8) **Cõmbat Synndicaliste (Le),** Paris :

Juin 1933 : Lettre de Belgique; Une nouvelle secte syndicale; Les redresseurs.
N° 12, 28 juillet 1933 : Pour Hem Day, Léo Campion et N. Lazarevitch.
N° 231, 22 octobre 1937 : Scandale sur scandale.
N° 232, 29 octobre 1937 : Garantie allemande.
N° 235, 19 novembre 1937 : 21 jours de crise.
N° 247, 11 février 1938 : Les farces de la non-intervention.

9) **Contre-Courant,** Louis Louvet, Paris :

N° 5, juin 1952 : Le problème de la guerre et les anarchistes.
N° 15, 17 février 1953 : La guerre et nous.
N° 32, 16 juin 1953 : L'utopisme autoritaire.

10) **C. N. T.,** Madrid :

Décembre 1932 : Reflexions sobre el capitalismo de Estado.
4 de enero 1933 : Democracia capitalista y democracia obrera.

16 febrero 1933 : El fatalismo de la revolucion.
2 décembre 1933 : El neo-socialismo francès o la querella de los renegados.

11) **Emancipateur (L'),** rédaction C. Mattart, Flémalle-Grande :

N° 7, octobre 1921 : Parlementarisme.
N° 12, 7 janvier 1922 : Régime transitoire.
N° 13, 14 janvier 1922 : Education, révolution.
N° 18, 6 mai 1922 : L'Elite et la masse; A propos du synlisme français.
N° 19, 4 juin 1922 : La décomposition du bolchévisme.
N° 25, 15 novembre 1922 : Opinion d'un individualisme sur l'organisation.
Avril 1930 : La libération de Bartholoméi.
N° 51, septembre 1933 : Les leçons d'une campagne.
N° 52, novembre 1933 : Démocratie capitaliste et démocratie ouvrière.

12) **Etudes Anarchistes,** bulletin des Etudes et des critiques de la Fédération Anarchiste française, Paris :

N° 5, décembre 1949 : Erreurs traditionnelles et vérités actuelles.

13) **Flambeau (Le)** :

Décembre 1933 : La Commission de Londres et Van der Lubbe; L'aveu de la forfaiture.

14) **Haro,** rédaction-administr. Alb. Daenens, Bruxelles :

N° 3, décembre 1927 : Les ânes de Buridan ou les malheurs du syndicalisme.

15) **Insurgé (L'),** A. Colomer, Paris :

1er octobre 1925 : A propos de K. X.? (Réponse cinglante au sujet des propos d'un Pirate).

16) **Libertaire (Le),** organe anarchiste, Paris :

18 novembre 1921 : Individualisme et Anarchisme. (Il s'agit ici d'une lettre adressée par Ernestan à la rédaction du « Libertaire », suite à un article de Maurice Wullens; elle est écrite au nom du Groupe Libertaire de Bruxelles; Pierre Mualdes y répond.)
N° 292, décembre 1922 : Opinion d'un individualiste sur l'organisation.

29 juin 1923 : Unité d'action.
10 août 1923 : Modernisons nos armes. Anarchisme et organisation. En tournée pour l'Anarchie. (Lettre-article adressée à A. Colomer, en réponse à son article « Modernisons nos armes ».
13 janvier 1928 : Fascisme blanc ou fascisme rouge.
N° 105, 8 avril 1927 : Toujours à propos de la plate-forme.
N° 131, 7 octobre 1927 : Pour un parti anarchiste.
N° 147, 3 février 1928 : La question agricole; contribution à l'étude des problèmes révolutionnaires.
N° 150, 2 mars 1928 : Les conflits dans la IIIe Internationale.
N° 163, 6 juillet 1928 : Propos d'un partisan.
N° 173, 12 octobre 1928 : La faillite du Marxisme (1er article).
N° 174, 19 octobre 1928 : La faillite du Marxisme (2e article).
N° 219, 31 août 1929 : L'agitation en faveur de Bartolomei (C. D. A.)
N° 229, 9 novembre 1929 : L'affaire Bartolomei; La situation générale en Belgique; La sociale démocratie; Le communisme.
N° 232, 20 novembre 1929 : Le syndicalisme; l'anarchisme.
N° 243, 15 février 1930 : Un point de vue social.
N° 246, 8 mars 1930 : Bartolomei est libéré.
N° 250, 5 avril 1930 : En Belgique.
N° 251, 12 avril 1930 : L'Anarchie sociale.
N° 253, 29 avril 1930 : Une brochure pour Ghezzi.
N° 269, 16 août 1930 : Où il est question de Bakounine, de la revue « Monde », et d'une ordure.
N° 363, 1er juillet 1932 : Réponse à une enquête du CIDA, sur les lois scélérates de la République espagnole.
Décembre 1928 : Nos frères les paysans.
21 août 1931 : Considérations préléminaires.
30 septembre 1932 : La grève des mineurs belges; après la bataille.
26 mai 1933 : Bilans et perspectives.
1er mai 1934 : La question agraire; 12 mai 1934 : suite; 1988 : suite et fin. (Ces articles devaient constituer un chapitre supplémentaire pour une édition bulgare de « Socialisme contre l'autorité »).
N° 365, 22 juillet 1932 : La grève du Borinage et la lutte du prolétariat belge.
N° 367, 19 août 1932 : Le prolétariat belge seul contre tous ses ennemis.
N° 368, 2 septembre 1932 : Dégagement et précision.
N° 373, 22 octobre 1932 : Réflexions sur le capitalisme d'Etat.
N° 400, 16-23 juin 1933 : L'Objection de Conscience en Belgique; Arrestation des Camarades Hem Day et Campion,

N° 407, 17 novembre 1933 : Le Néo-socialisme français ou la querelle des renégats.
N° 528, 25 décembre 1936 : Tout pour notre révolution sociale d'Espagne; Rien pour leur guerre.
N° 531, 13 janvier 1937 : Les principes anarchistes à l'épreuve de la Révolution.

17) **Patrie Humaine (La)**, Paris :

N° 332, 23 juillet au 6 août 1932 : Lettre ouverte à Romain Rolland.

18) **Pensée et Action**, organe anarchiste, rédaction Hem Day, Bruxelles :

N° 1, novembre 1930 : Où est la crise.

18bis) **Pensée et Action,** revue, rédac.t Hem Day, Bruxelles :

N° 1, 20 septembre 1945 : L'apprenti sorcier.
N° 3, 20 novembre 1945 : Impuissance de l'opportunisme.
N° 13, septembre 1946 : Socialisme et humanisme.
N° 23-24, juillet-août 1947 : L'Ere de l'économisme.
N° 26, octobre-novembre 1947 : La contre-révolution étatiste.
N° 27, décembre 1947 : L'ascension de l'étatisme.
N° 36, octobre-novembre 1948 : Valeur de la Liberté.
N° 46, décembre 1952 : La contre-révolution étatiste (texte de la brochure éditée sous le même titre).

19) **Prospection**, Bruxelles :

Mai 1932 : De la valeur des mouvements nationalistes.

20) **Raison (La)**, Paris :

Mars 1933 : Démocratie capitaliste et démocratie ouvrière.

21) **Rebelle**, rédaction Hem Day, Bruxelles :

N° 4, mars-avril 1928 : Réponse à une enquête sur la G. P. U.

22) **Rebellion**, rédaction Léo Campion, 33, rue Ernest Allard, Bruxelles :

N° 1, 15 mai 1937 : Monsieur Van Zeeland, premier bourgeois du Royaume.
N° 2, 1er juin 1937 : La contre-révolution espagnole.
N° 3, 15 juin 1937 : La poudre est sèche. (Un peu de théorie.) Socialisme et Individualisme (*).

N° 4, 1er juillet 1937 : Le Stalinisme contre le Socialisme. (Un peu de théorie). Le Christianisme (*).
N° 5, 1er août 1937 : La guerre qui ne veut plus dire son nom. (Un peu de théorie). Socialisme et Marxisme (*).

23) **Reconstruir,** por el socialismo y la libertad, Buenos-Aires :

N° 28, 2e année, Mayo de 1948 : Capitalisme y Estatismo.
N° 29, 2e année, Julio 1948 : La Contra revolucion Estatista.
N° 31, 3e année, Setiembre 1948 : El valor de la Libertad.
N° 3, noviembre 1948 : La Utopia autoritaria.
N° 58, 5e année, Abril 1952 : Problema de la Guerra.

24) **Rouge et Noir (Le)**, hebdomadaire littéraire, artistique et social, Bruxelles :

Décembre 1930 : L'Illusion étatiste.
17 février 1932 : Bilan et conclusions.
4 octobre 1933 : Van der Lubbe n'estpas un provocateur !
2 novembre 1933 : Socialisme, révolution, démocratie.
3 janvnier 1934 : L'affaire Van der Lubbe ou le louble effondrement de Leipzig.
10 janvier 1934 : Le mur d'argent; Illusions et réalités de la démocratie bourgeoise.
14 février 1934 : L'Equivoque de l'Unité.
1er mai 1934 : Origine et signification du Premier Mai; Les Martyrs de Chicago.
N° 11, 13 mars 1935 : De deux choses l'une : ou l'action socialiste apparaît dans la position de l'âne de Buridan.
N° 19, 8 mai 1935 : La révolution nécessaire; le mystère Van Zeeland continue.
N° 33, 2 septembre 1936 : La Russie Rouge; Le procès de Moscou.
N° 35, 16 septembre 1936 : M. Van Zeeland et la guerre : Il ne s'agit pas de jouer avec la peur.
N° 36, 23 septembre 1936 : Espagne, creuset de la Liberté.
N° 39, 14 octobre 1936 : Un témoignage sur la Russie : l'Etoile Rouge de Florian Parmentier.
N° 40, 21 octobre 1936 : Lettes d'Espagne; Un ouvrier vous parle.
N° 41, 2 septembre 1936 : Les chances de la Démocratie.

25) **Umanita Nova**, Paris :

Décembre 1932 : Capitalismo di Stato.

(*) Extraits des « Thèses Libertaires ».

26) **Universo**, revue de sociologie, science, art, Toulouse :

N° 6, s.d. : Marx et le Marxisme.
N° 8, s.d. : Les Anarchistes et la superstition marxiste.

27) **Volonta**, reviste mensile del movimento Anarchico italiano, rédaction Giuvanno Berneri, Napoli :

N° 4, 1 octobre 1947 : Gli Anarchici e la superstizione marxiste.
N° 8, 1 febbraio 1948 : Federalismo e statismo.
N° 9, 1 marzo 1948 : Tu sei Anarchico.
N° 10-11, 15 aprile 1948 : Tu sei Anarchico.
N° 12, 15 giugno 1948 : Tu sei Anarchico.
N° 6-7, 15 gennaio 1949 : Utopia autoritaria.
N° 1, 15 luglio 1949 : Oltre il marxismo.
N° 11, 31 agosto 1951 : Il problema della guerra.

28) **Volonté**, hebdomadaire, Bruxelles :

Chronique hebdomadaire « Au jour le jour », de janvier à mai 1947.

29) **Voix Libertaire (La)**, Limoges :

N° 201, 31 décembre 1932 : Le Socialisme libertaire et ses formes d'application.

30) **Voz Libertaria**, Bruxelles :

Octobre 1929 : Salud, vagabundos de la Revuelta.
Janvier 1933 : Una menzogua storica.

31) **Ce qu'il faut di e,** Comité International Défense Anarchiste C.I.D.A., Hem Day, Bruxelles :

N° 1, 1933 : Deux doctrines - deux méthodes.
N° 2, juillet 1934 : La vérité nécessaire.
N° 4, septembre 1936 : Pourquoi le sang coule en Espagne.

32) **Droit d'Asile** (N° spécial), édité par CIDA et CAPVP :

Septembre 1929 : L'action pour le Droit d'Asile.

33) **Guerre au... Fascisme** (N° spécial), édité par le CIDA, secrétaire Hem Day :

Février 1930 : Le danger fasciste en Belgique.

34) **Divers :**

19 juin 1920 : « **Le Rire Jaune** ». Lettre d'un Parigot, signée E. Eznart.
24 juin 1920 : Dans « **La Vérité** », Vive la France ! (article non signé).
« **Le Rire Jaune** » : Le Complot néo-activisto-flaminbocho-hollando-bolchéviste (article signé Gaëtan de la Tour-Pelée)?

DEPUIS LA MORT D'ERNESTAN, quelques articles, repris de ses brochures, ont été publiés dans :

L'Indépendant, journal luxembourgeois d'actualités mondiales, Luxembourg-Bruxelles :

N° 39, 11 novembre 1954 : Destinées du Socialisme.
N° 40, 18 novembre 1954 : Heur et malheur du capitalisme.
N° 41, 25 novembre 1954 : L'ascension de l'Etatisme.
N° 42, 9 décembre 1954 : La Contre-révolution étatiste.
N° 43, 23 décembre 1954 : La nouvelle tyrannie et le nouveau combat.

El Sol, periodico quincenal patrocinado par la Asociación Médica Alajuclense, Alajucla, Costa Rica.

N° 12, 13 de Setiembre 1954 : El valor de la libertad.

Umanita-Nova, settimanale anarchico, Roma :

N° 3, 16 gennaio 1955 : 1) Contro rivoluzione Statista.
N° 4, 23 gennaio 1955 : 2) Fortuna e disgrazia del capitalismo.
N° 5, 30 gennaio 1955 : 3) Contro rivoluzione Statista.
N° 6, 6 febbraio 1955 : 4) La nuova tirannia et la nuova lotta.

Signalons également quelques articles nécrologiques.

Il Libertario, settimanale anarchico, Milano :

N° 44, 9 marzo 1954 :

Solidaridad Obrero, hebdomadaire, Portavoz de la C.N.T.-A.I.T., Paris :

N° 468, 11 marzo 1954 : Article signé de Gaston Leval.

Brand, Stockholm (Suède) :

1953 : Article de Helmut Rüdiger.

Défense de l'Homme, revue mensuelle, L. Lecoin, Saint-Paul-de-Vence (France) :

N° 10, juillet 1954 : Etude de Hem Day.

C.N.T., hebdomadaire. Portavoz de la C.N.T. de Espana en el Exilio. Rédaction-administration, 4, rue de Belfort, Toulouse. Articles signés de Hem Day.

N° 467, 11 abril 1954 : 1) Ernestan. El hombre, el amigo, el companero de ruta.
N° 468, 18 abril 1954 : 2) Ernestan. Idem.
N° 469, 25 abril 1954 : 3) La obra de Ernestan.
N° 471, 9 mayo 1954 : 4) El pensamento de Ernestan.
N° 473, 23 mayo 1954 : 5) Ernestan profeta.
N° 474, 30 mayo 1954 : 6) El valor de la libertad.
N° 475, 6 junio 1954 : 1) Ernestan y el socialismo libertario.
N° 477, 20 junio 1954 : 2) Socialismo y anarquismo.
N° 478, 27 junio 1954 : 3) Exegesis Libertaria.
N° 479, 4 julio 1954 : Los fines y los medios.

El Sol, periodico quincenal. Alajuela, Costa Rica :

N° 15, 8 de Noviembre 1954 : Ernestan. El hombre, el amigo, el companero de ruta.
N° 17, 20 de Diciembre 1954 : Idem (suite).
N° 18, 31 de Enero de 1955 : La obra de Ernestan.

Socialisme, 23, boulevard du Régent, Bruxelles :

N° 2, mars 1954 : Ernestan est mort.

N. B. — Cet inventaire de la collaboration d'Ernestan à la presse ne peut avoir la prétention d'être complète. Il nous a été impossible de tout relever, du fait que nos propres collections de journaux et revues ne sont pas toujours complètes. Des manquements sont donc certains; nous pouvons cependant avancer que l'essentiel s'y trouve consigné.

A propos de quelques écrits.

Nous avons recherché parmi nos éditions antérieures celles de nos brochures qui furent rédigées par Ernestan.

Heureusement nous avons retrouvé un bon millier de « **La Fin de la Guerre** », que les « Editions Pensée et Action » publièrent fin 1938 et que les circonstances de l'époque empêchèrent de diffuser comme elle se devait. Durant l'occupation nazi, une partie de notre stock fut détruit. Ces brochures furent gardées par un jeune ami moins en vue, et de ce fait échappèrent aux investigations des recherches policières.

L'autre, « **La Contre-Révolution Etatiste** », publiée en articles dans la revue « Pensée et Action », à partir du n° 26, octobre-novembre 1947, puis réunie dans le n° 46 de décembre 1952 de notre revue, fera peut-être double emploi auprès de nos anciens

Nous nous en excusons auprès d'eux, mais nous avons estimé que le texte de cette brochure avait une place toute indiquée dans l'hommage que nous rendons à Ernestan en publiant ce numéro de « Pensée et Action ».

Cet ensemble représente 48 pages de texte, joint aux articles que nous avons consacré à la vie et à l'œuvre d'Ernestan. Nous y avons également ajouté des articles assez peu connus ou oubliés et qui furent jadis publiés dans « **Le Libertaire** » et la « **Patrie Humaine** ».

Je m'en voudrais de ne point souligner ici l'hospitalité que mes études reçurent dans la presse internationale an-archiste.

C.N.T., en particulier, a entièrement publié mon travail. La traduction espagnole a été faite par le Camarade J. Peirats.

Dans « Défense de l'Homme », de mon ami Lecoin, une étude a été insérée : « L'œuvre anarchiste d'Ernestan ».

« **El Sol** », périodico quincenal, Alajuela, Costa Rica, a reproduit la série d'articles que j'ai consacré à Ernestan.

« Contre-Courant » en a une autre... en souffrance.

La Fin de la Guerre

AVANT PROPOS

Je n'ignore pas que, dans la plupart des milieux que peut toucher cette brochure, la propagande anti-guerre a déjà largement pénétré et qu'il sera bien difficile d'y apporter des lumières nouvelles.

Si donc la présentation de cette étude doit comporter une justification préliminaire, je me bornerai à reprendre la devise :

« Ne puis autrement ».

Malgré l'urgence et l'intérêt que présentent actuellement tous les aspects du problème social, il n'en est aucun qui n'apparaisse secondaire devant la guerre, et il n'est pas de réflexions qui ne m'y ramènent bon gré mal gré.

Ce n'est point que je méconnaisse les tentatives de clarification et d'élaboration doctrinales et tactiques dans le but de promouvoir un ordre nouveau ; et je sais de ces efforts qui sont hautement sincères et profondément sérieux. Mais je ne puis m'empêcher de penser que la guerre survenant en ferait table rase.

Je crois qu'aussi longtemps que le problème de la guerre n'aura été résolu, rien ne pourra être résolu et que toute espérance sociale restera vaine.

Je ne puis davantage me satisfaire de cette thèse trop facile qui escamote le véritable problème en considérant simplement la guerre comme une conséquence de l'un ou l'autre régime politique ou économique.

Il est bien vrai que la guerre participe du régime social, mais il est vrai aussi que la guerre fut de tous les temps et de tous les régimes. Et ne doit-on pas en conclure que la guerre est un phénomène ayant des causes propres et indépendantes ?

C'est pourquoi, malgré les difficultés et l'ingratitude de la tâche, j'ai entrepris cet examen critique et objectif de la guerre.

***

En voulant rassembler et situer les premiers éléments d'un tel travail, je fus rapidement amené à une bien curieuse constatation :

De tous les problèmes historiques et sociaux, la guerre est, sans contredit, le plus important et celui qui fut le moins examiné.

Désirez-vous être éclairé sur la question religieuse ? Des ouvrages généraux ou spécialisés existent en abondance, tant sur de vastes synthèses que sur les particularités du Totémisme primitif ou les subtilités des théologies chrétiennes.

Voulez-vous approfondir la notion de propriété, ses applications, son histoire, son évolution ? Des bibliothèques entières sont à votre disposition.

Il n'est jusqu'aux problèmes plus particuliers du mariage, de l'héritage, du droit civil, pénal, etc..., qui n'aient été et ne soient encore étudiés, analysés, synthétisés, avec une louable et sincère volonté de savoir et de comprendre.

Enfin en ce qui concerne les problèmes artistiques, linguistiques et culturels en général, la somme des travaux qui y furent consacrés, dépasse toute possibilité d'évaluation.

Au reste, si notre siècle mérite d'être appelé scientifique, n'est-ce pas, en définitive, pour avoir poussé à un degré extrême la passion de la connaissance, le besoin de compréhension et de synthèse ?

Il existe aujourd'hui des chaires universitaires consacrées à l'étude du sanscrit, des spécialistes des civilisations américaines pré-colombiennes, et de doctes académies vouées aux recherches folkloriques. L'esprit scientifique objectif et critique est appliqué à tous les domaines de l'activité humaine ; il en est un où sa carence est particulièrement grave : la guerre.

Après une dizaine de milliers d'années d'histoire et un siècle de civilisation «scientifique», nous en sommes là ! On subit la la guerre et on ne la connaît pas. Rares sont les ouvrages qui tentent valablement une analyse historique de la guerre, une recherche méthodique de ses origines, de son évolution et de ses contingences sur les différents plans de la pensée et de l'activité humaine ; plus rare encore les essais de synthèse et de philosophie de la guerre. Enfin cette négligence fut si générale et si complète que la documentation élémentaire, elle-même, fait souvent défaut.

***

Sans doute la critique n'a jamais épargné la guerre et l'on remplirait aisément des volumes de citations empruntées aux plus grands penseurs de tous les temps et qui condamnèrent la guerre avec un talent qu'il serait vain de vouloir dépasser ici.

Mais ces condamnations restent, en général, des condamnations *de principe* au nom de morales supérieures, religieuses ou laïques. Et s'il est vrai que l'on ne soulignera jamais assez l'horreur de la guerre et que l'on ne trouvera jamais assez de moyens d'émouvoir les consciences, cela ne peut dispenser d'appliquer au phénomène «guerre» la critique objective qu'un tel sujet exige plus que tout autre.

La propagande pacifiste se borna trop souvent à juger la guerre en soi et en principe, en la considérant systématiquement et uniquement comme un phénomène biologique, social et moral toujours semblable à lui-même dans le temps et dans l'espace.

Or, si nous examinons le phénomène «guerre» non plus en principe, mais en fait, c'est-à-dire, dans la réalité historique et concrète, la guerre n'apparaît plus simplement comme un phénomène unique, mais comme un ordre et une succession de faits variables dans leurs origines, leurs conséquences et toutes leurs contingences.

Qu'on ne dise pas qu'une telle affirmation n'est qu'une vérité banale. La face du monde a pu changer ; on trouve naturel d'aller d'Europe en Amérique en un jour, d'entendre un discours prononcé en Chine et l'on songe à visiter d'autres planètes ; mais l'immense majorité des homme raisonne de la guerre comme aux temps des châteaux-forts et des fusils à pierre.

On reste effaré devant les arguments que l'on avance pour justifier la guerre. On demande au pacifiste, sur un ton sans réplique, s'il n'opposerait aucune résistance aux malfaiteurs qui voudraient forcer sa porte, le piller et menacer la vie des siens, etc...

Il faut alors apprendre à l'interlocuteur que le fait-divers qu'il imagine est une chose et que la guerre en est une autre. De même qu'un durillon est une maladie et que le choléra est une autre maladie. De même enfin qu'une rivalité de seigneurs féodaux, qui se soldait par la mort de cinquante gens d'armes, était une guerre et que la tourmente 1914-18, qui coûta 12 millions de cadavres, fut une autre guerre. Car c'est ici que se vérifie sans doute le mieux l'axiome philosophique qui dit qu'en changeant quantitativement, une chose change qualitativement.

La grande, l'immense aberration actuelle, consiste précisé-

ment dans l'incapacité ou le refus de poser la question de la guerre telle qu'elle doit être posée et telle qu'elle se pose.

La guerre doit être jugée dans sa réalité historique, c'est-à-dire dans les différents stades de son évolution; laquelle est inséparable de l'évolution générale du monde et de la civilisation.

***

C'est en partant de cette idée première que fut entreprise cette étude.

On se rendra compte immédiatement que dans le cadre de ces quelques pages, elle ne pouvait être que l'ébauche d'un travail qui, pour être complet, exigerait des compétences et un temps dont fort peu d'hommes disposent.

A proprement parler, cet essai vise plutôt à orienter les réflexions et les recherches sur des aspects essentiels du problème de la guerre considérée en tant que phénomène particulier et indépendamment des cloisons de partis, d'églises, de régimes, de peuples et de races.

Car la vérité sur la guerre et la paix n'est pas infailliblement liée à la vérité de l'un ou de l'autre parti.

La vérité sur la guerre, ressort de l'analyse des faits.

ERNESTAN.

Bruxelles, janvier-mars 1938.

La Guerre est-elle le destin permanent de l'humanité ?

L'homme ne tient pas davantage à songer à la guerre qu'il ne se complait à méditer sur ses fins dernières.

Au reste, pour ceux qui n'ont pas su percer à jour ses mensonges et son absurdité, la guerre est une chose exactement du même ordre que la mort. Toutes deux apparaissent comme des tragédies mystérieuses dont la fatalité écrase et contre lesquelles il parait vain de s'insurger.

« Il y a toujours eu des guerres, il y en aura toujours ». Telle est la misérable logique derrière laquelle se cachent l'ignorance, la bêtise et la lâcheté. Telle est la pitoyable échappatoire par laquelle on prétend résoudre le plus tragique problème qui se pose à l'humanité. Telle est, enfin, la formule qui veut suffire à l'apaisement des terreurs et des scrupules.

Or, si la croyance en l'éternité fatale de la guerre vaut la peine qu'on s'y arrête à cause de sa popularité, il est bien certain que cette croyance ne résiste à aucun examen sérieux.

Dire qu'une chose existera toujours parce qu'elle a toujours existé est premièrement une grossière erreur de fait. A ce compte aucun changement profond ne se serait jamais produit dans le monde, alors que, par définition, tous marquèrent précisément la fin de croyances, de mœurs et d'institutions immémoriales.

En réalité, cette philosophie vulgairement fataliste de la guerre, correspond d'une part, à la servilité atavique des masses et, d'autre part, à cette optique déformante et à courte vue qui ne permet guère de concevoir les choses autrement qu'on ne les connait. Et les plus grands esprits n'échappent point à cette déformation. Platon imagina sa «République Idéale» sans concevoir la disparition de l'esclavage.

Mais, à propos de la guerre, l'anecdote la plus typique est celle que l'on rapporte sur Napoléon. Exilé à Sainte Hélène, il

y fut visité par des officiers anglais faisant escale dans l'ile. Incidemment, ils apprirent à l'Empereur déchu que des peuples de la Chine ne possédaient pas d'armes de guerre et que, du reste, ils ne faisaient jamais la guerre. Ces officiers racontent que Bonaparte trouva cela incompréhensible et en resta tout perplexe.

En réalité, on n'en finirait pas de citer des usages ou des institutions sociaux qui furent jugés inadmissibles ou incompréhensibles après avoir été admis durant des millénaires.

Un exemple, qui permet parfaitement la comparaison avec la guerre, nous est fourni par le duel. Jusqu'au moyen-âge, il était un moyen légal et moral de trancher des conflits d'intérêts particuliers. Plus tard, il reste réservé aux conflits «d'honneur» ! De nos jours, il est généralement considéré comme une pratique barbare et absurde.

Pareillement, la peine de mort sembla unanimement la punition logique et indispensable de l'homicide, jusqu'au jour ou des juridictions modernes comprirent son immoralité, son inutilité et sa nocivité.

Enfin il est notoire que l'évolution, tant dans l'ordre moral que dans le domaine technique, ne fut possible que grâce à l'audace de pensée et d'action et au mépris de la tradition.

Aujourd'hui il s'agit pour l'espèce humaine de franchir ,et de toute urgence, une nouvelle étape de son évolution. Il s'agit de savoir si l'humanité assurera sa conservation et son développement et si le progrès technique concordera avec un progrès moral équivalent. Dans le cas contraire, en forgeant la technique moderne, les hommes n'auront forgé que les instruments de leur mort et le progrès n'aura été qu'un suicide social.

Contre une telle perspective la conscience élémentaire et l'instinct de conservation collective dictent de réagir.

Le dilemne qui se pose n'est plus : «*la guerre ou la paix*», il est : «*la fin de la guerre ou la fin de tout* !» !

Les essais d'apologétique guerrière

Lorsqu'elle n'est pas dans l'état d'obnubilation du jugement qui règne nécessairement durant la guerre effective, l'opinion publique de tous temps et de tous lieux considère la guerre comme un malheur, le plus grand qui puisse s'abattre sur la

collectivité. Tout au plus les «esprits forts» se permettent-ils de l'appeler : un mal inévitable.

On trouve ainsi des esprits originaux qui, frappés ou obsédés par le phénomène guerre et qui, n'y trouvant aucune justification raisonnable, se décidèrent à la justifier étrangement en dehors de la raison.

Un cas curieux est celui de Joseph de Maistre.

Dans un style d'autant plus brillant qu'il se met au service du paradoxe, l'auteur des «Soirées de St. Pétersbourg» trouve la première explication de la guerre dans «*une loi occulte et terrible qui a besoin de sang humain*». Après quoi il exalte lyriquement le militaire : «*Au milieu du sang qu'il fait couler il est humain comme l'épouse est chaste dans les transports de l'amour*» (sic).

Par ailleurs, de Maistre regrette «*le grand siècle de la France*»... «*On se tuait sans doute, on brûlait, on ravageait, on commettait même, si vous voulez, mille et mille crimes inutiles mais cependant on commençait la guerre au mois de mai; on la terminait au mois de décembre, on dormait sous la toile; le soldat seul combattait le soldat. Jamais les nations n'étaient en guerre, et tout ce qui est faible était sacré... La bombe dans les airs évitait le palais des rois; des danses, des spectacles, servaient plus d'une fois d'intermède aux combats. L'officier ennemi, invité à ces fêtes, venait y parler en riant de la bataille qu'on devait donner le lendemain*».

Il est quelque peu excusable, qu'avec un tel idéal de la guerre, de Maistre en arrive à dire : «*La guerre est donc divine en elle-même puisque c'est une loi du monde*».

A ce compte, on peut tout aussi bien soutenir, par exemple, que l'égoïsme et le mensonge sont d'essence divine, car ils sont tout autant une loi du monde !

Le plus étonnant est que ce de Maistre fut considéré comme un grand philosophe catholique, et l'on se demande comment ces élucubrations blasphématoires peuvent s'accorder avec les enseignements du Christ.

Mais passons à un genre qui se voudrait plus sérieux.

Avec les guerres de plus en plus meurtrières et destructives, et devant la nécessité plus impérieuse de les préparer psychologiquement, l'époque contemporaine vit apparaître cette race, toute nouvelle, des apologétistes rationalistes de la guerre.

Il ne s'agissait donc plus d'une simple exaltation des «vertus

guerrières», mais d'une prétention à démontrer philosophiquement et scientifiquement la nécessité, voire la bienfaisance de la guerre!

A vrai dire, ces apologies sont bien tombées en désuétude, et l'on n'oserait plus, aujourd'hui, présenter encore les énormités qui avaient cours il y a seulement 20 ans.

La guerre future avec les formidables capacités destructrices dont elle disposerait, effraye même ses plus enragés promoteurs. «*La guerre fraîche et joyeuse*» du Kromprinz apparaît comme une boutade non seulement infâme mais objectivement hors de propos ! De même l'affirmation d'un général français de 1914-1918 : «*La guerre n'a que l'apparence de la destruction*» devint singulièrement déplacée devant la destruction *réelle*, et entr'autres, de quinze cent mille citoyens-soldats de France.

Toutefois, ne serait-ce que dans un but documentaire, nous voulons rencontrer quelques arguments moins pathologiques, de ces plaidoyers pro-guerriers.

«La guerre est l'école des plus hautes vertus civiques et particulièrement du courage».

Il est vrai qu'en certains cas, la guerre exige du courage. En certains cas seulement, car on ne peut appeler «courage» l'inconscience et la soumission qui mènent les troupeaux de soldats aux abattoirs. Enfin, dans l'hypothèse la plus respectable, le courage guerrier est avant tout un courage physique.

Or le courage physique est une question de résistance physiologique et nerveuse, de même que la force physique est une question musculaire, et il est donc faux de considérer cette forme de courage comme une vertu admirable. L'acrobate de cirque qui risque sa vie tous les soirs, montre, incontestablement ce courage, sans que nul ne songe à le considérer comme un héros. Les professionnels du banditisme, les «gangsters» font preuve, eux aussi bien souvent, d'un courage qui surpasse celui de la plupart des «héros» de guerre. Et n'y-a-t-il point de ces détraqués ou exhibitionnistes qui dépensent un courage aussi téméraire que gratuit dans des «sports» essentiellement périlleux ?

En vérité, le courage physique ne devient admirable que par la cause qu'il sert.

L'aviateur qui se tue en s'amusant à des acrobaties, n'émeut pas. Celui qui périt en portant secours à des naufragés inspire admiration et respect; malgré qu'il faille autant de courage physique dans l'un comme dans l'autre cas.

Le courage purement physique n'est que le mépris de sa vie et de sa personne. Il n'a en soi rien d'admirable et il s'accompagne

généralement du mépris de la vie des autres. Quant au courage véritable qui consiste à admettre consciemment le risque et le sacrifice personnels pour une cause supérieure, la guerre n'est aucunement nécessaire à sa conservation.

Le courage guerrier est un courage destructif au service d'une œuvre de mort. Il y aura toujours assez d'œuvres de vie qui réclameront le dévouement héroïque de ceux qui en sont capables.

***

«La guerre est nécessaire aux peuples qui veulent vivre et triompher».

Le malheur est que si cette règle est fondée, elle l'est pour tous les peuples.

Ainsi le monde devient un champ clos où tous les peuples qui veulent «vivre» n'ont d''autre alternative que de s'entretuer indéfiniment.

Indépendamment de la valeur intrinsèque de cette morale, nous disons que ce qui rend la situation présente si angoissante, c'est précisément que cette morale primitive reste de règle, dans un monde qui n'est plus au stade primitif. Que si la civilisation ne veut pas périr, elle doit établir une morale internationale adaptée à son stade d'évolution.

***

«La guerre est la loi biologique d'élimination des faibles par les forts; elle opère la sélection historique entre les peuples».

Remarquons tout d'abord, que la guerre opère premièrement une sélection à rebours, car ce sont les mieux constitués qui lui paient le plus lourd tribu. D'autre part, ce scientisme au rabais spécule, en réalité, sur un darwinisme vulgaire et défiguré.

S'il est en effet exact que la lutte pour la vie est parfois implacable entre les espèces animales, il est au contraire de règle qu'au sein d'une même espèce se pratiquent la solidarité et l'entr'aide. Et cette règle est en général d'autant plus rigoureuse qu'il s'agit d'espèces plus évoluées.

On peut en tout cas affirmer que l'espèce humaine doit sa conservation et son évolution à la pratique de la solidarité et à sa tendance à la sociabilité. Il est même certain que le triomphe

de l'homme sur les autres espèces et sur la nature hostile, vient de ce que son intelligence lui permit de pousser cette sociabilité à un degré incomparable.

Quant à la valeur historique des races et des peuples guerriers, il est bien difficile d'établir à ce propos une échelle de valeur qui soit valable. On constate cependant que les peuplades les plus essentiellement guerrières furent généralement inférieures ou stériles au point de vue culture et civilisation. Ce fut le cas, entr'autres, des Normands, des Huns, des Mongols, etc... Il est d'autre part remarquable que la valeur guerrière d'un peuple est totalement insuffisante pour assurer sa suprématie. On ne peut imposer une culture que par une véritable suprématie culturelle. Et ceci est à tel point exact, que l'on vit des peuples conquérants être absorbés par ceux qu'ils avaient vaincus.

Il faut aussi relever le sophisme ridicule qui consiste à dire que puisque la guerre se manifesta à toute époque de l'histoire et fut le fait de toute civilisation, elle était donc *indispensable* à l'évolution !

Ceci ressemble fort à une démonstration par l'absurde mais qui est elle-même un comble d'absurdité. A ce compte, il faudrait également ranger parmi les conditions *nécessaires* à l'évolution historique, les cataclysmes naturels, les épidémies, les famines, etc..., qui frappèrent les collectivités humaines, et il serait alors bien stupide de vouloir y parer. Tout ce que l'on peut dire à ce propos, c'est que l'humanité a progressé *malgré* la guerre; et c'est, en vérité, très remarquable.

En tout cas, on peut ergoter à perte de vue sur la valeur sélective de la guerre, sur la psychologie des peuples guerriers, etc... Mais ce que l'on ne peut contester, c'est que la guerre fut, par excellence, le moyen de destruction et d'anéantissement.

Que par la guerre des civilisations entières disparurent sans presque laisser de traces. Que les plaines de l'Asie Mineure virent surgir, s'affronter et s'entre-détruire de splendides cités dont il ne reste que ruines enfouies dans les sables.

Que de la Grèce et de la Rome antiques les guerres et les invasions ne laissèrent que des débris qui furent péniblement interrogées après dix siècles de recul culturel, etc...

Enfin, que par la guerre périodique, l'histoire n'est qu'une succession chaotique de laborieuses édifications suivies de destructions ou d'effondrements catastrophiques; un flux et un reflux de civilisation et de barbarie. Sans que soit exclu un reflux si catastrophique qu'il amènerait la disparition de la civilisation pour un temps indéfini ou même la fin de toute civilisation.

Aperçu historique sur l'évolution de la guerre

Considérations générales.

La guerre est l'usage de la violence extrême et systématique dans un conflit entre groupements humains.

A considérer cette définition en dehors de tout à-priori, il faut reconnaître que la guerre fut pratiquement inséparable de certains stades de l'évolution physiologique et sociale de l'espèce humaine.

Car s'il est vrai de dire que la solidarité reste la condition de la conservation et du progrès de l'espèce, cette règle fut évidemment d'une application relative, et subit d'innombrables exceptions.

Ces violations de la solidarité humaine ne s'expliquent pas d'une façon générale et définitive de par la manifestation d'instincts de violence et de meurtre que l'on appelle parfois «instinct guerrier».

Certes, les millénaires durant lesquels l'homme pratiqua en permanence la violence physique, ont laissé en lui des traces ataviques profondes. Cet atavisme survit encore dans les mythes de la force et de l'autorité; dans la croyance que la toute-puissance militaire et politique permettra, à ceux qui la posséderont, de tout résoudre et de tout faire.

Cependant les instincts de violence meurtrière ne sont pas les causes de la guerre. Ce qui est vrai, c'est que à *l'occasion* des guerres et de l'excitation voulue, entretenue et glorifiée, les vieux instincts de férocité se réveillent et se déchaînent.

Mais s'il est vrai que l'homme a passé par des stades d'évolution dans lesquels la guerre était, en quelque sorte, l'état naturel, il est plus vrai encore que l'homme a édifié la civilisation dans la mesure où il a compris, réalisé et étendu *la paix*.

La guerre préhistorique.

A y regarder de près, la division en préhistoire et histoire apparaît plutôt comme un euphémisme pour désigner l'histoire connue et l'histoire inconnue.

Malheureusement l'histoire connue ne s'étend que sur quelques dizaines de siècles, tandis que l'histoire quasi-inconnue s'étend sur des dizaines de milliers d'années. C'est cependant durant les périodes dites «préhistoriques» que l'espèce humaine a franchi les phases les plus importantes de son évolution. Nos historiens sont fiers de ne rien ignorer du partage de l'Empire de Charlemagne et de la Révocation de l'Edit de Nantes; alors qu'ils ne connaissent à peu près rien de l'origine et de la formation des races et des sociétés. Il est bien certain, dans ces conditions, qu'en parlant de la guerre préhistorique, nous en sommes réduits à des considérations très limitées.

Quelques points sont cependant établis :

Que les premiers hommes étaient chasseurs et carnassiers. Qu'il n'y avait pas de raison pour qu'ils ne soient pas, à l'occasion, antropophages et que leur morale était celle de la jungle. La lutte pour l'existence était directe et impitoyable. Lorsque deux de ces chasseurs allaient se rencontrer, le mieux qui pouvait arriver, c'est qu'ils s'évitassent.

La première cellule sociale fut la famille : Père, mère, enfants en bas âge.

Progressivement élargie jusqu'à comprendre les ascendants et les descendants, puis les mâles et femelles venus s'accoupler aux composants de la famille, celle-ci devint la *tribu*.

Dès ce moment, un progrès immense est réalisé, et la lutte pour l'existence change d'aspect. La guerre entre *individus* n'est plus la pratique générale. Au sein de la tribu, la paix conquiert son premier domaine. La règle qui s'y établit, loin d'être la rivalité mortelle est, au contraire, l'entr'aide et la solidarité. Par cette sécurité relative, l'homme a trouvé d'immenses possibilités de développement. La civilisation devient possible.

Durant cette première période de civilisation ou de sociabilité, la guerre continue à être purement instinctive. Elle résulte d'oppositions d'intérêts directs, des terribles conditions de subsistance et surtout du complexe mental primitif.

L'agriculture et l'élevage étaient inconnus; la chasse, et subsidiairement la cueillette, procuraient les seules ressources; les migrations étaient souvent obligatoires; la possession de refuges (cavernes) également; les disettes devaient être fréquentes et affreuses, surtout sous les climats rudes. Il était inévitable que des conflits entre tribus se produisent et provoquassent les premières guerres proprement dites.

Il est hors de doute que si l'espèce humaine en était restée à cette forme de société, de petites tribus rivales, l'homme serait

resté un animal rare très disséminé et il est probable qu'il aurait disparu par élimination ou dégénérescence.

Pour se maintenir et se développer, l'homme dut étendre les sphères de paix. Les tribus durent fusionner et s'agglomérer, et, à travers une évolution qui exigea des millénaires, en arriver à ces vastes collectivités que l'on peut appeler : peuples ou nations.

La guerre dans l'antiquité.

Les manuels scolaires, les légendes, la tradition populaire, et en un mot, toute la culture historique vulgaire tendent à donner l'impression que l'histoire ne fut autre chose qu'une suite de guerres.

En réalité, les guerres étant, dans la vie des peuples, des événements particulièrement graves et frappants, la chronique officielle les a toujours notés. D'autre part, les détenteurs du pouvoir tenaient à faire proclamer hautement leur gloire guerrière, qu'ils tenaient pour la plus éclatante. C'est pourquoi, par exemple, les vestiges antiques nous livrent surtout le souvenir des hauts faits d'armes que les Rois voulurent faire passer à la postérité. (Ces faits sont malheureusement rapportés avec une telle partialité qu'ils sont bien souvent sans rapport avec la vérité). Cependant, le bon sens même indique que jamais une grande civilisation n'aurait pu s'édifier en période de guerre permanente.

C'est ici que nous rencontrons les lacunes historiques les plus graves. En effet, l'histoire proprement dite ne commence qu'avec les grandes civilisations antiques, *lorsqu'elles sont déjà parvenues à un très haut degré de développement*. Or, il est utile de rappeler que l'édification de civilisations aussi étendues et aussi poussées, implique premièrement le rassemblement de vastes collectivités humaines *vivant en paix*.

Pour réunir les bases et les conditions d'une grande civilisation, il fallut que la paix s'établît entre les tribus et les clans. Il fallut même souvent que de larges formations politiques se fondissent en une. (La civilisation égyptienne, par exemple, ne prit son grand essort qu'après l'union de la Haute et de la Basse Egypte).

Nous posons donc comme postulat historique que la civilisation est le produit de la Paix.

***

Ceci dit, il reste que dans l'antiquité les civilisations ou les

nations constituées pratiquèrent la guerre d'une manière souvent implacable. Les guerres reprenaient alors un caractère primitif féroce et simpliste. L'envahisseur détruisait et tuait absolument tout ce qu'il n'emmenait pas comme esclave ou comme butin. C'était, déjà, une forme de guerre totale.

Cependant, cette forme de guerre n'était pas absolue et unique. La passion effroyable d'anéantir le peuple ennemi se tempérait, relativement, du désir de régner sur de plus vastes territoires et d'en tirer profit plus intelligemment, c'est-à-dire avec un effort et un risque moindres.

Aussi voyons-nous, dans les stades de haute civilisation antique, se développer la conception de la guerre, non plus simplement de dévastation et de pillage, mais, plus exactement, de conquête et de *colonisation*. Conception et méthode que devait porter à leurs plus hauts points la dernière et la plus grande civilisation de l'antiquité : Rome.

Dès l'instant où une région était conquise, et l'autorité romaine établie, le conquérant, loin de détruire, construisait et développait. Et cela d'autant mieux que le degré de civilisation du conquérant était infiniment plus élevé que celui des conquis. Il est en effet absurde de croire que Rome dut la conquête du monde uniquement à sa suprématie militaire. Il est hors de doute que Rome, — dont l'Empire allait d'Angleterre aux confins de l'Egypte, et du Bosphore à l'Atlantique — aurait été incapable de se maintenir par la seule force de ses garnisons militaires dispersées et nécessairement faibles.

La «Paix Romaine» ne fut pas seulement une formule orgueilleuse et ne fut pas un mythe, elle fut une puissante réalité, elle élargit la sphère de paix au monde connu de l'époque. C'est dans le cadre de cette paix que la civilisation connut un universalisme absolument nouveau et qu'une immense portion d'humanité réalisa en quelques siècles un progrès extraordinaire. Au point qu'aujourd'hui encore, la culture, les notions juridiques et sociales, etc., de l'ancienne Rome pénètrent et dominent nos civilisations. Mais c'est cependant là, pour nous, le signe d'une grave incapacité à être véritablement de notre temps.

Notre culture «classique» continue à rabâcher les notions de droit et de politique romains jusqu'à tenir pour axiomes les anciennes locutions latines. Tout ce que l'on a retenu, par exemple, de la «Paix romaine» est le : «*Si vis pacem, para bellum*».

En répétant stupidement cette formule et en prétendant l'appliquer, on n'oublie qu'une chose : Que le monde n'est plus ce qu'il était aux temps de la Rome antique. Que les conditions politiques, économiques, sociales, techniques et autres sont totalement différentes de ce qu'elles étaient à cette époque et que, en définitive, les contingences actuelles de la guerre sont complètement différentes de celles d'il y a deux mille ans.

Il serait aussi stupide de vouloir aujourd'hui établir la paix dans le monde par la méthode romaine, que de vouloir résoudre la crise de notre économie industrielle en retournant aux pratiques du troc de la préhistoire.

La guerre féodale.

Le Moyen-Age et la Féodalité connurent, en ce qui concerne la guerre, un état de chose très particulier. La caractéristique politique du moyen-âge consiste en une subdivision juridique et territoriale quasi infinie.

Rois, suzerains, vassaux, seigneurs, possédaient des portions parfois infimes de territoires, et il y avait de plus le pouvoir temporel des autorités religieuses, les communes plus ou moins indépendantes, etc...

De cette infinité de pouvoirs et d'«Etats» devait tout naturellement résulter une infinité de rivalités et de guerres.

C'est cependant une erreur trop répandue, de croire que le moyen-âge fut une tuerie générale et permanente. Au contraire, rarement des cités et des peuples connurent des périodes de paix aussi longues et aussi fructueuses.

D'autre part, ce que l'on nommait «guerre», était communément le fait de quelques centaines de «gens d'armes» qui se livraient une bataille décisive; après quoi l'on concluait la paix et l'on payait rançon pour les prisonniers de marque.

En second lieu, et ceci est essentiel, la guerre, était, sauf exception, l'affaire des seigneurs, des chevaliers et des mercenaires. (Ces derniers étant d'ailleurs recrutés parmi ce qu'il y avait de moins honorable). L'ensemble des citoyens ne participait aucunement à la guerre ; il subissait parfois les excès de la soldatesque et, pour le reste, changeait de souverains ou de juridiction sans en être, d'habitude, autrement bouleversé.

Enfin, n'oublions pas que, dans une large mesure, la morale règnante du moyen-âge et l'esprit du temps se détournaient nettement de la psychose guerrière.

Sans que cela diminue les responsabilité du catholicisme dans ce domaine, il faut reconnaître que le moyen-âge européen — que

l'on pourrait appeler : la civilisation catholique — attachait à la guerre une idée de péché et de punition. Pour la conscience publique de cette époque, la guerre n'avait guère de prestige et était avant tout, voire exclusivement, un fléau !

Pour que les guerres cessassent d'être condamnables, il fallut qu'elles fussent proclamées «saintes», comme ce fut le cas pour les croisades.

Les croisades qui furent les grandes guerres du moyen-âge, furent en même temps, les premières guerres de cette importance, à bases mystiques et religieuses.

Ajoutons que, dans l'ensemble, les huit croisades furent un échec complet. Elles n'atteignirent nullement leurs buts essentiels et ne convertirent aucunement les «infidèles». En ce sens, les croisades démontrent déjà que la force des armes, même victorieuse, est inopérante contre les réalités historiques essentielles. (De même que, quelques siècles plus tôt, l'invasion et les conquêtes arabes avaient été incapables de convertir l'Europe à l'Islamisme).

Les temps modernes

ou,

La guerre politique.

Les conceptions et les méthodes de guerre propres au moyen-âge féodal, survécurent longtemps à cette organisation politique et sociale de l'Europe. En fait, elles persistèrent jusqu'à la fin de la royauté effective et jusqu'au seuil de l'époque contemporaine.

La guerre était décidée par les Rois et leurs conseillers, pour des raisons et des buts dont leurs sujets n'avaient guère idée. Malgré la centralisation du pouvoir, les citoyens changeaient de souverain ou de nationalité de par les hasards des succès militaires et des combinaisons de leurs maîtres.

C'est ainsi que les Lorrains apprirent un beau jour qu'ils avaient un Roi polonais et que les provinces qui constituent la Belgique actuelle, furent successivement : Bourguignonnes, Espagnoles, Autrichiennes, Françaises et Hollandaises.

Au surplus, même lorsqu'elles avaient pour enjeu la possession de vastes territoires, les guerres étaient relativement peu destructrices. Bien souvent encore une unique bataille en décidait.

Citons, entr'autres, à l'appui de ces considérations :

La bataille de Pavie en 1525, où François Ier fut vaincu et fait prisonnier par l'armée de Charles-Quint, et qui décida de la possession de la couronne Impériale d'Allemagne.

La bataille de Lens en 1648 où Condé remporta une victoire qui donna l'Alsace à la France et établit la prépondérance de cette royauté en Europe.

La victoire des Dunes remportée par Turenne en 1658 et dont — disent les chroniqueurs — «l'Espagne ne se releva jamais» !

Toutes ces brillantes campagnes militaires furent menées par des mercenaires commandés par des officiers, en général, nobles qui pouvaient «acheter» un régiment comme on achetait un équipage.

Quant aux peuples, on peut répéter ici la remarque, déjà faite en ce qui concerne le Moyen-Age, sur l'absence de passion publique dans la guerre.

Lorsque Louis XIII, XIV ou XV étaient en guerre avec l'Espagne, l'Autriche, les Pays-Bas, l'Allemagne ou l'Angleterre, et malgré que ces pays fussent, à ce moment, infiniment plus étrangers les uns aux autres que de nos jours — il ne s'en suivait aucunement la haine des peuples, et quant aux guerriers eux-mêmes, qu'ils fussent simples mercenaires ou grands capitaines, rappelons qu'il était alors courant qu'ils changeassent de camp et de service.

Il y avait même des centres producteurs de soldats fort appréciés, comme les Suisses, qui se payaient un prix assez fort. (Ce fut ainsi, la «Garde Suisse» qui, le 10 août 1792 fut le dernier rempart militaire de la Royauté française succombant devant la révolution).

***

Les considérations qui précèdent, jointes à d'autres qu'il faudrait analyser ailleurs, nous amènent à nommer la période historique dite «moderne» : *l'ère des guerres politiques*. Ces guerres ne furent en effet ni nationales, ni réellement économiques. Et si elles eurent parfois des conséquences fort pénibles pour les peuples, elles n'affectaient ni leur psychologie, ni même, en général, leurs intérêts directs et profonds.

La Guerre Contemporaine

La révolution française et le "cas„ Napoléon.

La révolution française, en donnant au peuple, l'illusion de posséder la plénitude de ses droits, lui inculqua, du même coup, la notion de patrie. Aussi, lorsque les armées alliées contre-révolutionnaires envahirent la France, la révolution s'identifia à la patrie et les volontaires partirent à la guerre défendre *leur* liberté.

Ainsi naquit la guerre *Nationale*.

Il ne rentre pas dans ce cadre d'établir à quel point la Révolution Française réalisait le droit du peuple, si la guerre était le seul moyen de sauvegarder cette révolution et, enfin, si l'ennemi principal de la liberté réelle du peuple français n'était pas autant au dedans qu'au dehors.

Ce qu'il convient pourtant de rappeler ici, c'est que le dynamisme patriotique et guerrier, né à l'occasion de la Révolution aboutit à l'Empire et à l'impérialisme napoléonien.

***

Il vaut la peine de s'arrêter quelque peu à ce «cas» Napoléon.

Autant lorsqu'elle voulut l'exalter que lorsqu'elle voulut le rabaisser, la légende a défiguré Napoléon. Il semble que le caractère épique de l'aventure napoléonienne éclipse totalement son aspect essentiellement politique.

Ce n'est point simplement par goût de parade que le premier Empire français s'ingéniait à copier la Rome antique jusque dans ses attributs. Le petit Bonaparte, en effet, ne rêvait rien moins que de rééditer la «paix romaine» en établissant sur le monde l'hégémonie de la France.

Il poursuivit son but avec une volonté et une méthode implacables. Ne pouvant prétendre annexer purement et simplement les autres nations, il imagina de laisser aux pays vaincus leur structure nationale en mettant sur leurs trônes ses vassaux, ses frères, et, s'il avait pu, ses fils. Si bien que ce ne serait qu'un demi paradoxe de sonsidérer Napoléon, non certes comme un pacifiste !, mais comme un pacificateur. Il est en effet exact *theoriquement* que si l'Europe entière eut, été soumise définitivement à l'Empire, c'était *théoriquement* la paix permanente.

Mais il s'agissait là d'un rêve profondément utopique né dans la pensée d'un homme qui croyait à la toute puissance des armes. L'histoire était arrivée à un point où cette force était de moins en moins capable de transformer, de manière profonde et durable, la structure du monde.

La force des armes pouvait encore violer les frontières, imposer, momentanément, aux vaincus des conditions draconiennes, répandre la ruine et la mort; elle ne pouvait plus agir sur les conditions réelles qui déterminent la vie des peuples.

Au reste, lorsque l'Empire français s'écroula définitivement — durant les quelques heures que dura la bataille de Waterloo — il ne resta du rêve Napoléonien qu'une grande leçon historique, malheureusement incomprise.

Il est à souligner, enfin, qu'au sortir de cette prodigieuse aventure, la France — après avoir vaincu l'Europe, puis avoir été elle-même écrasée — se retrouva exactement ce qu'elle était avant l'épopée Napoléonienne. Ainsi, si cette dernière inaugura l'ère des guerres contemporaines, elle inaugura, du même coup, l'ère des guerres objectivement inutiles et historiquement absurdes.

***

Environ un demi siècle plus tard, la démonstration de ce caractère relativement nouveau de la guerre devait être faite de manière bien plus éclatante encore.

Le second Empire français, voulant reprendre la tradition du premier, déclancha la guerre Franco-Allemande de 1870.

On vit alors les deux plus puissantes nations militaires d'Europe se livrer une guerre très dure qui se termina par l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne. C'était ainsi la 5e ou 6e fois que ces territoires changeaient de camp et retrouvaient une «mère-patrie»! (tant et si bien qu'après un nouveau retour à la France en 1918, une bonne part des Alsaciens voudraient enfin «s'appartenir» et aspirent à l'autonomie).

La guerre Franco-Allemande de 1870 aura eu cette autre particularité d'être la dernière guerre qui fut *payée* par la patrie succombante. Avant de quitter le pays et en signant la paix, l'Allemagne exigea et obtint presque immédiatement cinq milliards d'or.

Que l'on veuille bien remarquer, en passant, que de nos jours, alors que la richesse a si formidablement augmenté depuis 1870, de nombreux et importants Etats européens seraient totalement incapables de payer cinq milliards d'or. A plus forte raison après une guerre qui aurait ruiné leurs finances. Ceci ne fait que confirmer ce qui fut déjà affirmé avant 1914 : **«la guerre ne paie plus»!**

La guerre 1914-1918.

Il est difficile de dégager de la grande guerre tous les enseignements qu'elle comporte. Premièrement, parce que le recul historique, qui permet une objectivité suffisante, n'est pas encore acquis. Secondement, parce que toutes les conséquences de cette conflagration mondiale ne sont pas révolues.

Toutefois, si de nombreux aspects de la guerre 1914-1918 mériteront encore longtemps d'être étudiés, on peut aisément en avoir dès maintenant une vue d'ensemble, et en tirer certaines conclusions.

Il est avant tout certain que cette guerre n'eut pas qu'*une* cause locale, précise et déterminée. Elle fut, de toute évidence, l'aboutissement naturel et fatal de toute une évolution mondiale. Autrement dit, le moment de rupture d'une situation générale tendue à l'excès.

Celui qui peut se replonger dans l'atmosphère d'avant 1914, reconnaîtra que la psychose régnant à cette époque à propos de la guerre, était un sentiment de fatalité. Sauf chez quelques minorités infimes de chauvins frénétiques, la passion publique en faveur de la guerre était inexistante, et cependant tout esprit réfléchi prévoyait qu'il y aurait, *un jour,* la guerre !

La seule explication de cette prescience était d'ordre essentiellement économique. Il était ancré dans la pensée collective, que les rapports entre nations comme entre les entreprises privées reposaient sur la loi de *concurrence*. De ce fait, un moment devait arriver où cette concurrence prendrait un caractère si aigu qu'elle déclancherait automatiquement la guerre.

Aujourd'hui, encore, cette explication est généralement tenue pour exacte et est reprise par la plupart des critiques sincères.

Nous croyons, quant à nous, que cette explication n'a pour elle que sa simplicité extrême et qu'elle est en réalité fausse.

Premièrement, si l'on doit admettre que certaines nations européennes avaient des intérêts économiques profondément opposés, il est certain que la plupart des pays qui furent précipités dans la tourmente n'avaient aucune raison suffisante, de cet ordre, pour se lancer dans une telle aventure. Quelles raisons économiques péremptoires poussèrent, par exemple, l'Italie et la Roumanie à entrer dans la danse infernale, alors surtout que celle-ci durait depuis de longs moins ?

Enfin, s'il est exact qu'une situation économique mondiale absolument désespérée, peut conduire à une solution tout aussi

désespérée que la guerre, c'était loin d'être le cas en 1914. Certes, le développement industriel avait amené une sévère concurrence internationale, sans que pourtant la situation économique n'eut rien de désastreux.

Les années qui précédèrent la guerre ne se signalèrent point par une recrudescence particulière de faillites, de ruines, d'épidémies de chômage, etc... Les finances publiques de la plupart des pays étaient saines. En un mot, comparée à la situation présente, l'économie d'avant guerre semble édénique !

La vérité, c'est qu'il n'y a pas d'explication véritablement rationnelle de la guerre 1914-1918; elle fut, au contraire, dans ses origines, son développement et ses conclusions, le triomphe absolu de l'irrationnel, de la confusion et de l'absurde. Elle fut un aboutissement et un triomphe sanglant de traditions morales et politiques périmées que le capitalisme moderne avait conservées et exaltées.

On reste d'ailleurs confondu devant l'ignorance profonde des dirigeants et responsables qui déclanchèrent et présidèrent cette guerre. Tous apparurent comme des apprentis sorciers qui déchaînèrent des forces inconnues.

Chose probablement unique dans l'histoire des guerres : les chefs, les techniciens et les spécialistes militaires furent les premiers surpris d'un développement des opérations et des effets d'une technique qu'ils croyaient diriger.

La guerre devait être de mouvement et courte. L'état-major belge considérait ses forts comme imprenables alors qu'ils furent détruits en quelques heures de bombardement ! La méthode de l'état-major français préconisait l'offensive à la bayonnette en permanence ! L'amirauté anglaise se croyait maîtresse absolue des mers et ne soupçonna point le rôle si important que pouvait jouer la pratique de la guerre sous-marine. Quant à l'Allemagne, la suprématie de son armée devait lui assurer une victoire foudroyante sur la France. La science de ses stratèges sembla ignorer qu'une armée plus faible pouvait reculer, fatiguer et échelonner l'adversaire, puis réagir au bon moment, etc...

Les économistes de leur côté avaient démontré qu'aucun Etat ne pourrait «tenir» plus de quelques mois à cause de l'épuisement des ressources financières. Or, l'appauvrissement financier ne joua à peu près aucun rôle dans la conduite de la guerre.

Mais si la guerre elle-même montra que les dirigeants manifestèrent une profonde ignorance des réalités, si elle fit voir qu'à une science défaillante ils durent substituer constamment l'impro-

visation, que dire de la paix qui termina cette lamentable aventure ?

Alors que la connaissance élémentaire des réalités économiques devait démontrer que la guerre était bien arrivée à un moment où elle ne pouvait plus payer, les hommes d'Etat, les diplomates, et toutes les «compétences» des pays vainqueurs proclamèrent hautement le contraire.

Sans doute, il y avait là une bonne dose de démagogie qui avait pour but de cacher aux peuples victorieux qu'ils avaient fait la guerre *pour rien*. Mais nous pensons que même chez ces hommes politiques avertis, persistait l'idée traditionnelle et simpliste que le vaincu *perd* et que le vainqueur *gagne*. Idée sur laquelle la France — qui avait fourni à la guerre un tribut particulièrement sanglant — vécut pendant des années et qui se traduisit par la fameuse formule : «le boche payera» !

C'est dans cet esprit que fut établi le traité de Versailles.

Quand les historiens de l'avenir consulteront ce document, ils auront peine à croire qu'ils ne se trouvent point devant une fantaisie ou une mystification, mais qu'ils ont sous les yeux une œuvre des plus grands hommes d'Etat de l'époque.

A l'Allemagne épuisée et réduite à une demi-famine, on enlève toutes ses colonies, de riches portions de territoire national. On exige qu'elle livre du matériel ferroviaire et maritime. On dicte des conditions de commerce extérieur draconiennes, etc... Enfin, on lui impose une indemnité de guerre de *cent soixante douze milliards de francs-or,* dont le règlement est échelonné sur soixante cinq ans !

Nous ne retracerons pas l'histoire tragi-comique des «réparations». Toujours est-il qu'au bout de quelques années, et malgré tous les moyens de pression possibles, les vainqueurs, loin de toucher leurs 172 milliards, furent amenés à investir en Allemangne d'énormes capitaux qui furent finalement «gelés».

Ainsi finit un épisode de cette tragédie.

Car la tragédie ne cessa point pour cela.

La guerre future ?

On avait dit, et certains avaient cru, que cette guerre établirait un droit et un équilibre international nouveaux et serait, par conséquent, la dernière !

A quoi bon reparler des quatorze points de Wilson, de la Société des Nations et de tant d'autres initiatives qui furent brisées comme verre par la marche des évènements !

Vingt ans à peine se sont écoulés et *la guerre est à recommencer*.

Aucun problème que la guerre devait résoudre n'a été résolu. Le grand règlement de comptes n'a servi à rien. Les mêmes hommes, pour les mêmes illusions, s'apprêtent à commettre les mêmes criminelles folies. Seuls les mots d'ordre, la couleur des drapeaux et les mythes ont superficiellement changé. Les causes profondes sont identiques, et quant aux conséquences, elles nous laissent entrevoir l'absolu dans l'horreur.

***

Nous n'éprouvons pas le besoin de refaire une anticipation sur la guerre future.

Assez d'hommes clairvoyants et compétents ont dit avec l'éloquence terrible des chiffres et des faits ce que pourra être une guerre, dans l'état de la technique présente et future.

Nous soulignerons cependant quelques enseignements que les dernières données du problème permettent de dégager :

Devant le perfectionnement du machinisme guerrier et sa formidable capacité destructive, on avait tendance à retomber dans l'erreur de 1914 et à croire que la guerre serait courte.

Or, la puissance des armes offensives suscite naturellement des moyens de défense perfectionnés et l'élaboration d'une technique et d'une tactique adéquate. Si bien que l'expérience prouve abondamment que les guerres futures seraient nécessairement très longues et qu'elles seraient, dans toute l'acception des termes, des guerres d'usure et d'épuisement.

La guerre ne serait courte que s'il y avait, entre les blocs en présence, une énorme disproportion de forces. Mais par un mécanisme politique et psychologique fort naturel, une grande guerre ne se déchainera précisément qu'au moment où existera un équilibre relatif des forces antagonistes.

Au surplus, les conséquences de la guerre de l'avenir seraient si effroyables que dans des moments de lucidité relative, les hommes d'Etat — qui portent par ailleurs les plus coupables responsabilités — n'hésitent pas à reconnaître que la guerre marquerait la fin de la civilisation européenne.

Si l'on entend par civilisation véritable, la morale et la culture, il n'y a pas de doute, ce sera la fin. Si l'on entend par civilisation la technique et une certaine structure sociale et politique, nous doutons objectivement qu'*une* guerre puisse la détruire totalement. Malheureusement, il ne s'agit pas d'*une*

guerre. La guerre de l'avenir serait, en réalité, l'engagement du Monde dans une succession de guerres sur un rythme de plus en plus précipité, et en fin de compte, dans une guerre permanente.

Car, en vérité, on ne voit aucunement quelle solution, quel équilibre, quelle *paix* réelle pourrait résulter d'une prochaine guerre.

La paix de Versailles marqua le point de départ et de préparation d'une guerre future plus générale que la précédente. On dira qu'il en fut ainsi parce que ce ne fut pas une paix *juste*.

Nous laissons à d'autres le soin de prévoir la paix juste qui pourrait résulter d'une prochaine conflagration mondiale ; mais nous ne croyons pas que l'on puisse poursuivre une utopie plus vaine.

En réalité, la guerre n'apparait plus comme une crise passagère qui pose un problème de rapport de forces entre nations. La guerre pose aujourd'hui directement le problème du destin de l'humanité entière. C'est en ce sens surtout que l'on doit parler de *guerre totale* car elle engage véritablement *tout*.

La guerre idéologique

ou

L'idéologie de la guerre

Lorsque Montaigne proclama que «la guerre est le témoignage de notre imbécilité», il ne faut pas voir là simplement une boutade de misanthrope ou une imprécation de moraliste, mais une réflexion profonde découlant d'un examen objectif de la question.

Nous avons vu que la guerre, à toute époque, fut chaque fois provoquée par des conditions particulières et pour des «raisons» qui semblaient aux hommes péremptoires et fatales.

Cependant, à y regarder de près, ces raisons péremptoires résultaient chez les intéressés de l'incompréhension de leurs intérêts véritables. L'intérêt véritable de familles primitives, qui se rencontraient au coin d'un bois, était incontestablement d'associer leurs faibles moyens plutôt que de s'entre-massacrer. De

même que l'intérêt véritable des cités et des peuples de l'antique Mésopotamie était de s'unir et de prospérer en commun plutôt que de s'anéantir. De même encore que l'intérêt réel des croyants du moyen-âge n'était pas de prétendre convertir les «infidèles» par le fer et par le feu, et de périr en masse sur le chemin des croisades.

C'est en ce sens que la guerre est bien la démonstration de la plus grave carence de l'intelligence humaine et c'est pourquoi la parole de Montaigne est si juste.

Or, par une cruelle ironie du sort, c'est au moment où la guerre devient plus imbécile que jamais que l'on parle de guerre «Idéologique».

A vrai dire, il n'y en eut jamais d'autres. De tous temps la guerre fut la conséquence de conceptions purement idéologiques. En ce sens on peut dire qu'il n'y a pas de causes de guerre rationnellement valables. La cause initiale de la guerre réside dans l'homme, dans l'infériorité de son complexe mental. Cela seul explique que, la guerre fut pratiquée sous toutes les formes d'organisation sociale, qu'elles fussent les plus arriérées ou les plus évoluées.

Et si l'essentiel de notre thèse consiste à juger la guerre non seulement en principe mais comme un phénomène variable, c'est simplement que la guerre varie effectivement dans ses contingences et surtout dans ses *conséquences* historiques.

***

Cependant, les guerres actuellement envisagées méritent particulièrement d'être appelées « Idéologiques ». En effet, ce qui caractérise la situation présente c'est que — tout au contraire de ce qui existait au temps des guerres que nous appelions *politiques* — l'opinion publique participe à la guerre dans une mesure de plus en plus grande.

La préparation psychologique des masses devient un facteur guerrier indispensable et peut-être décisif. Dans la guerre totale, le matériel le plus important est, sans conteste, le matériel humain. La mise au point du potentiel de guerre exige que cette préparation psychologique soit poussée jusqu'au fanatisme aveugle et mystique.

Les masses comprennent confusément que la guerre devient une aventure mortelle générale et collective; pour les y mener, il faut un consentement unanime et délirant.

Dernières formes de l'illusion guerrière.

Dès l'instant que l'on aborde l'examen des prétextes et des possibilités de guerre qui menacent le monde présent, il faut bien s'appliquer à ne pas s'égarer dans le secondaire et le détail.

Celui qui perdrait de vue un instant l'essentiel du problème, serait vite amené à chercher vainement le droit parmi ces revendications innombrables qui agitent à peu près toutes les collectivités politiques, raciques, nationales, etc.

Sans doute, il est possible, en certains cas, de déterminer où se trouve le droit formel. Il est par exemple certain que pour l'Ethiopie en 1936 et la Chine en 1937... nous nous trouvons devant des violations très caractérisées du droit international écrit.

Mais reste à savoir s'il existe un droit international valable ?

Or, il ne peut exister de véritable droit international dans un monde qui continue à reconnaître le droit de la guerre.

Ce qui indigne une partie de la conscience publique, c'est que, dans les deux cas précités et dans d'autres, l'agresseur est militairement infiniment plus fort que l'assailli. Mais nous ne croyons pas que cela change beaucoup à la signification historique et morale des faits.

C'est ainsi, par exemple, que si le rapport des forces militaires venait à se renverser — dans le cadre de la pratique du droit international actuel — nous assisterions, vraisemblablement, à une annexion des colonies italiennes par l'Ethiopie et à une invasion du Japon par la Chine. De sorte que le droit changerait simplement de camp.

C'est pourquoi si l'on peut s'indigner et protester chaque fois que se commet une violation du droit, il est vain de se ranger moralement ou pratiquement dans l'armée du peuple assailli et victime. Ce qui importe, en effet, ce n'est point la victoire d'une armée et la défaite de l'autre; ce qui importe, c'est d'établir, dans le monde, un droit réel. Or, la guerre confond le droit avec la force.

Ce qui permet à des hommes politiques de déclarer ouvertement que «le droit c'est la force». Mais alors, comme le disait déjà J.-J. Rousseau : «puisque le plus fort à toujours raison, il ne s'agit que de faire en sorte qu'on soit le plus fort». De là une course à la force, aux armements, à la guerre et à la mort dans laquelle le droit perd toute signification.

En fait, du moment que la foi dans la guerre subsiste, il est évident que les occasions de guerres ne manqueront jamais. A l'heure présente, rien que dans l'Europe orientale, il est des dizaines; il pourrait y en avoir autant demain en Amérique du Sud, en Asie et partout. Enfin, comme si ce n'était pas suffisant, une guerre de l'avenir, de par l'interdépendance des intérêts, ne pourrait rester localisée et entraînerait inéluctablement une généralisation du conflit.

***

Pourtant dans cet infernal imbroglio, il est possible d'opérer une certaine classification et de distinguer quelques motifs de guerre essentiels, ou, pour mieux dire, quelques formes précises de l'illusionisme guerrier.

Il y a premièrement la plus surannée de toutes, la guerre pour le profit, la guerre qui *rapporte*. C'est avec cette espérance dérisoire que des nations dites «pauvres» se lancent fougueusement dans une politique de force et de conquête.

Jamais mieux que dans des cas semblables, il n'est apparu que l'idéologie guerrière échappe au contrôle de la raison et du simple bon sens. Alors que ces pays déplorent hautement leur misère ! ils engloutissent la plus grosse part de leurs ressources dans leur surarmement et ils ne peuvent ignorer non plus que pour parvenir à leur «victoire» il leur faudra aller jusqu'à l'épuisement.

Enfin, s'il était encore possible qu'une nation s'enrichisse par la guerre, encore faudrait-il, pour qu'elle puisse conserver son butin et en jouir paisiblement, que le monde connaisse une stabilité suffisante.

Or, dans les hypothèses les plus favorables aux politiques d'expansion impérialiste, une guerre ne pourrait que déplacer les avantages. Si bien que les nouveaux états pauvres n'auraient d'autre souci que de préparer leurs revanches contre les nouveaux riches.

C'est pourquoi nous avons bien raison de dire que la guerre est absolument incapable de créer un état d'équilibre stable. En d'autres termes : *la guerre est incapable de créer la paix*.

***

Une autre illusion dangereuse et tenace, réside dans l'espérance de réaliser par la guerre un ordre nouveau.

Effectivement, de tout ce qui précède, il résulte clairement

que les conceptions politiques, économiques et morales qui guident le monde engagent l'humanité dans une évolution catastrophique et que, en un mot, une telle civilisation est condamnée.

Déjà, entre les années 1914-18 les horreurs de la guerre suscitèrent une sorte de révolte et d'exigence morale qui se traduisait par cette extraordinaire formule «guerre contre la guerre», la guerre pour que ce soit la dernière guerre ! Et l'on crut qu'il suffirait de supprimer quelques facteurs ou quelques prétextes de guerre pour supprimer à jamais la guerre elle-même.

Malheureusement, comme nous l'avons vu, les causes réelles et profondes de la guerre ne résident pas dans des situations particulières et momentanées; mais dans l'incompréhension des hommes par rapport à leur histoire et à leurs intérêts supérieurs.

La foi dans la guerre, comme moyen d'action historique et social, reste si vivace que nombre de ceux qui dénoncent l'ordre social présent, en arrivent à faire confiance à la guerre pour y substituer le règne de la justice sociale et de la paix.

Pour les tenants de cette tactique, la guerre est un moyen assurément horrible, mais elle leur semble, en désespoir de cause, le seul efficace et possible. C'est la justification implacable des pires moyens en vertu des buts qu'ils prétendent servir. Or, en cette matière plus qu'en nulle autre, il est faux que les moyens sont indépendants de la fin. Nous disons ici que, bien au contraire, les moyens déterminent la fin.

Cela est premièrement vrai moralement.

La guerre est, par définition, la violation systématique de toutes les notions morales. En conséquence, une collectivité qui mène prétendûment la guerre pour un ordre social et moral supérieur, est amenée à pratiquer, à glorifier et à s'imposer des manières de penser et d'agir qui sont la négation absolue de l'idéal qu'elle prétend servir.

Il arrive alors bientôt que l'idéalisme originel soit submergé, étouffé et anéanti par la psychose inéluctable de la guerre. Quant à prétendre qu'une fois la guerre terminée, l'idéalisme primitif renaîtra dans toute sa pureté et que la guerre n'aura été qu'un cauchemar passager et un «moyen», c'est faire preuve d'une méconnaissance totale des réalités.

On ne peut établir un ordre social basé sur le respect de la vie, de la dignité et du droit humain, chez un peuple qui a systématiquement piétiné ces valeurs.

On ne peut instaurer la liberté dans une nation qui vient de vivre volontairement dans la soumission.

On ne peut, enfin, fonder un monde basé sur une moralité supérieure avec des masses qui sortent de l'école du crime.

Mais en dehors de cet aspect de la question, des raisons plus matérielles nous montrent l'incapacité positive de la guerre. C'est une fois encore, le rappel des capacités destructives de la guerre actuelle. Pense-t-on assez à ce que sera la situation des «vainqueurs», aussi bien que celle des vaincus ? à quel degré d'épuisement ils seront arrivés, au milieu de quelles ruines ils se retrouveront et croit-on que de telles conditions soient favorables à la réalisation d'un ordre économique et social supérieur ?

Il n'y a pas de doute qu'une guerre entreprise dans un but de progrès et de libération sociale n'aurait, comme toute autre guerre, que des résultats négatifs, destructifs et régressifs.

Le Mythe de la Force

En définitive, lorsque l'on se demande quelle terrible illusion parvient encore à jeter les peuples les uns contre les autres et à leur faire accepter si allègrement la marche à la guerre; on trouve, essentiellement, la foi naïve dans la force.

L'atavisme joue là un rôle prépondérant. Des millénaires durant, la force physique constituait une énorme supériorité. Depuis longtemps, cependant, cette force a cessé de jouer ce rôle primordial. Dès que la civilisation naquit, la force devint secondaire vis-à-vis de l'intelligence et de la connaissance. Aujourd'hui (au delà d'un certain minimum vital bien entendu) la force physique est devenue superflue.

Celui qui dispose de capacités physiques extraordinaires n'a plus guère à en user que dans des exibitions ou le sport ! Et peut-être faut-il voir dans l'engouement des masses pour les sports brutaux et les performances absurdes le vieux culte de la force qui n'a plus d'autres raisons d'être.

Nous nous trouvons donc là devant une de ces notions d'un puissant simplisme. Cela est si vrai que, en général, plus un individu est simple, plus il croit à la force; dès qu'il est indigné, froissé, qu'il se croit lésé ou menacé, sa raison rudimentaire ne lui suggère que de frapper et de se battre, alors même que les conséquences de ces gestes ne peuvent être, de toute façon, que regrettables.

Sous des formes plus policées, cette mentalité règne encore dans le monde. Dès qu'une opposition réelle ou imaginaire surgit

entre deux nations, l'idée primaire et barbare s'impose : « Il faut se battre ». Quant aux conséquences et aux résultats tangibles de la bataille, les peuples y songent à peine ou pas du tout. Exactement comme une tribu de sauvages qui se lance dans la guerre par obéissance aux injonctions du sorcier.

Avec la différence que dans une guerre entre tribus primitives le compte profits et pertes peut être favorables; tandis que dans *nos* guerres présentes et futures le bilan ne peut être que désastreux.

En vérité la civilisation actuelle a, pratiquement dépassé le stade d'évolution où la force avait une valeur progressive et constructive. La toute puissance de la force n'est plus qu'un mythe; le plus dangereux et le plus malfaisant de tous.

Conclusions

Nous croyons que les conclusions de notre étude s'en dégagent assez nettement pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir longuement.

Nous ne pouvons que répéter; que la guerre, qui fut toujours un mal et *rien qu'un mal,* est devenue, de par l'évolution historique, un mal et un danger tels qu'ils menacent tout l'acquis humain.

Contre une telle réalité, tous les arguments prennent figure d'ergotages et de sophismes.

Il y a là une de ces vérités qui semble si évidente à ceux qui l'ont comprise, mais qui, cependant, loin de s'imposer à tous, reste ignorée ou niée par le plus grand nombre.

Jamais mieux qu'à propos de la guerre, on ne s'aperçoit que l'intelligence des hommes — dans la compréhension des grands problèmes de leur nature et de leur destin — ne progresse qu'avec une désespérante lenteur.

Il ne s'agit pourtant point de philosopher, *il s'agit de vivre*. C'est pourquoi, malgré que nous ayons, en passant, touché le fond du pessimisme, nous puisons, dans la vision cruellement exacte des réalités, des raisons de confiance et d'espoir.

L'espèce humaine, partie d'une animalité inférieure, a pu assurer sa conservation d'abord, son développement et sa civilisation ensuite. Elle a vaincu, pour y parvenir, tous ses ennemis, toutes les difficultés. Nous vivons en un temps où l'on se transporte d'une hémisphère à l'autre en quelques dizaines d'heures,

où l'on se parle à travers l'espace, où la technique pourrait assurer la subsistance aisée de chacun. Les hommes ont vaincu la distance, ils peuvent vaincre le besoin et nul ne peut dire où s'arrêtent leurs possibilités.

Entre les petites troupes de pithécanthropes qui erraient dans la jungle, autant gibier que chasseurs, et les collectivités humaines présentes, il y a un monde ou, plus précisément, l'histoire du monde. A défaut de toutes autres conclusions, on doit au moins y voir la preuve d'une extraordinaire vitalité de l'espèce.

C'est en cela que nous persistons à espérer. Nous ne croyons pas que la guerre soit le destin permanent de l'humanité, parce que nous ne croyons pas au suicide de l'humanité.

***

Peut-être cependant que notre voix, à nous pacifistes, sera encore couverte par le canon.

La guerre est un mensonge, non seulement puissant mais rusé. Il a pris, au cours des âges, à peu près tous les masques qui peuvent duper la crédulité humaine. Mais on en trouve toujours de nouveaux.

A tous les points de l'horizon, des masses énormes déjà armées matériellement et idéologiquement forment d'innombrables bataillons prêts à se lancer dans une mêlée apocalyptique.

Déjà les leçons d'un passé, pourtant proche, semblent oubliées. Les fils des morts de 1914-18 acceptent la même fatalité qui écrasa leurs pères. Déjà aussi la phalange des pacifistes s'éclaircit. Beaucoup qui avaient juré que : «*plus jamais* !...» ne résistent pas aux mensonges et aux illusions du jour. Ils veulent croire que : «*cette fois-ci ce n'est pas la même chose que toujours* !», qu'il s'agit «*vraiment*» de la liberté, du droit et du reste. Ils ne s'aperçoivent point qu'à la liberté et au droit chancelants, la guerre porterait le dernier coup; qu'il n'est plus qu'une chance de sauvegarder la renaissance de la liberté et du droit, c'est de maintenir la paix coûte que coûte. Ils ne comprennent point que les régimes de force et d'oppression se nourrissent et *vivent* de la guerre et de sa préparation et que, pour ces dictatures, c'est la paix seule qui est mortelle. Ils ne comprennent pas, enfin, qu'il faut, à la fureur guerrière, opposer le refus du combat par les mêmes armes; car ce n'est que la paix qui peut vaincre la guerre.

C'est pourquoi aussi le pacifisme ne peut être conçu comme

une attitude purement passive et négative, mais doit, au contraire prendre un caractère combattif. La paix sera le triomphe de la conscience et de la raison sur la bêtise et sur l'instinct, c'est une lutte qui réclame un effort tenace.

Nous savons que la guerre, si elle ne peut plus rien d'autre que détruire, prétend néanmoins encore faire et refaire l'histoire. Contre cette brutalité aveugle, totale et stupide, les seules armes de la paix restent la conscience et la raison. Il faut s'en servir fermement.

Il faut armer les consciences. Il faut affirmer que les caractères et les droits de chaque collectivité humaine sont légitimes et que la force des armes ne crée ni le droit ni le pouvoir réel d'y porter atteinte. Il faut organiser la résistance à la force militaire par la force civile tant sur le plan économique que sur le plan culturel et moral.

Et si un jour le tocsin sonne la guerre, ceux qui auront lutté jusqu'à la dernière heure et qui verront déferler le courant dévastateur, n'auront plus à répondre que devant leur conscience. Il ne nous appartient pas d'en décider.

Si alors encore on ne peut ni ne veut séparer son destin de celui de l'humanité, que l'on songe aux survivants de «la dernière guerre» qui chercheront la vérité dans un monde en ruines. Tout ce que nous pourrons pour eux, c'est faire en sorte qu'ils sachent que jusque dans la guerre dont ils recueillent le cruel héritage, il se trouva des hommes qui avaient compris et qui surent dire : NON !

ERNESTAN.

ERNESTAN

La Contre-révolution Etatiste

EDITIONS
PENSEE ET ACTION
BRUXELLES - PARIS

La Contre-révolution Etatiste

Pour entrer en matière

Lorsque, devant le rythme de la vie moderne, l'homme de la rue s'en va répétant que nous sommes au siècle de la vitesse, il ne croit pas énoncer une vérité aussi profonde et d'une telle gravité.

Le tragique de l'affaire n'est pas qu'en un peu plus de cent ans on soit passé des diligences et des chandelles à l'électricité et à l'avion mais bien, qu'à cause de cela, la marche des événements fut, elle aussi, d'une bouleversante rapidité.

De cette considération découlent des conclusions si évidentes qu'on hésiterait à les formuler si l'on ne connaissait, d'autre part, l'invraisemblable désarroi dans lequel ces bouleversements historiques nous ont plongé; à savoir:

1° que tout changement de quelqu'importance dans la vie collective transforme par le fait même les données du problème social;

2° que toute action sociale, pour être efficace, doit tenir compte des données réelles et actuelles.

Ce qui veut dire que l'action sur le plan social doit se mener suivant les méthodes dont on use dans tous les domaines de l'activité concrète. Le savant devant ses éprouvettes, le médecin devant son malade ou le menuisier devant son établi ne font autre chose qu'observer, conclure et agir en conséquence.

Le malheur, bien entendu, c'est que l'observation d'une réaction chimique, d'un cas clinique ou d'une pièce de bois, sont infiniment plus simples que l'observation d'un phénomène social. Il s'agit ici d'hommes jugeant d'autres hommes et c'est dire que la sereine objectivité ne sera jamais qu'une intention. Mais si cela peut nous inciter à l'indulgence envers tous ceux qui se sont ainsi trompés, cela ne change rien aux dures nécessités. Car tant pis pour ceux que la marche des événements dépasse. Peut-être, qu'à des degrés divers nous sommes tous de ceux-là; mais la première chose à faire serait de s'en rendre compte.

✦

Il y avait pourtant un idéal, une doctrine, un mouvement, dont on pouvait espérer qu'ils échapperaient à ce pitoyable destin: le socialisme.

Doctrine révolutionnaire née du capitalisme, quasi en même temps que lui avec, comme raison d'être, de le détruire et de le remplacer; le socialisme a-t-il su s'adapter au rythme du capitalisme et le devancer? A-t-il su dominer la marche des événements et ne pas rester à sa remorque? Là est toute l'explication de l'état présent du socialisme et, plus encore, de son avenir.

Répondons franchement, qu'à cet égard, le socialisme connut une rapide déchéance et que loin de rester essentiellement **évolutioniste,** il devint rapidement et lourdement **traditionnaliste.** A une époque de transformations sociales constantes et dans un régime perpétuellement instable le socialisme ne tarda pas à se cristalliser en conception dogmatique, en méthodes classiques, en mots d'ordre clichés, et loin d'être éclairé par ses échecs il resta dans ses ornières et répéta ses slogans.

Comment et pourquoi le socialisme se laissa-t-il ainsi dépasser par les faits? Quelles sont les données actuelles du problème social? Vers quoi nous pousse la logique des événements et comment y faire face? Voilà les questions qui nous occupent.

Naissance du socialisme

Si la recherche des origines idéologiques du socialisme nous entrainerait vraiment trop loin, ses débuts, en tant que mouvement historique, se situent à l'époque où le capitalisme libéral fut solidement implanté. Moment qui, dans nos démocraties occidentales, se situe au milieu du 19me siècle, lorsque la bourgeoisie est fermement établie dans sa situation de classe dirigeante, a acquis de l'assurance et de l'expérience et, si l'on peut dire, codifié son idéal. Celui-ci est, du reste, d'une simplicité et d'une clarté telles que jamais classe dirigeante ne fut mue par des impératifs moraux et sociaux si peu complexes. « Gagner de l'Argent. » Unique souci d'une classe qui poussa l'égoïsme jusqu'à l'absurde.

Inutile de retracer longuement la marche du capitalisme libéral dans sa période première, que nous pourrions appeler: classique. Développement du machinisme, concentration rapide des capitaux, élimination parallèle de l'artisanat et enfin, conséquence directe, constitution de cette classe nouvelle, le prolétariat industriel. Les nouveaux rapports de forces s'établissent, la lutte de classe moderne est un fait, disons même **le** fait social net et brutal.

A proprement parler, le capitalisme est déchaîné. Tandis que sa technique progresse à pas de géants, qu'il édifie des fortunes prodigieuses, ses méthodes d'exploitation des salariés sont d'une férocité qui dépasse souvent celles de l'esclavage antique. Car si l'esclave bénéficiait de la considération que le paysan a pour son cheval, c'est-à-dire pour sa propriété, le capitaliste fait descendre des femmes et des enfants de dix ans dans la mine et, lorsqu'ils sont épuisés, se contente d'en embaucher d'autres.

C'est dans de telles conditions que le mouvement socialiste naquit, c'est à la suite de l'observation et de l'analyse de cette situation que ses doctrinaires tirèrent leurs conclusions et tracèrent leurs plans. Plans d'action naturellement aussi clairs et aussi catégoriques que la situation qui les inspira. La lutte de classe était une réalité qu'il était vain de déplorer mais dont il fallait, au contraire, montrer l'inéluctable intensification. Dès lors, pas de paix sociale possible, pas même d'adoucissement à espérer. Il ne restait au prolétariat qu'à lutter jusqu'au triomphe final, jusqu'à la suppression des classes, jusqu'au socialisme.

Telle est, énoncé dans sa grande et belle simplicité, la vérité socialiste. Celle que l'on trouve dans Proudhon comme dans Marx, celle que proclamait déjà Graccus Babeuf alors que le capitalisme n'existait encore que potentiellement, celle enfin qui réunit les forces socialistes éparses dans la première internationale de 1866.

Il ne suffisait pas cependant pour mener à bien un si vaste et grandiose dessein, d'énoncer quelques propositions aussi simples. En donnant au socialisme une si vaste ambition, il fallait en faire un **tout cohérent** qui répondit à toutes les questions que pose le problème social et même tout le problème humain. Et c'est là que le socialisme commit l'erreur initiale, fondamentale et exceptionnellement grave de systématiser des données sociales essentiellement évolutives.

A vrai dire, cette erreur a bien des excuses. Il ne nous convient pas, à nous hommes de 1947, habitués à n'être que trop bousculés par le rythme infernal de notre temps, de juger trop sévèrement ceux qui se penchèrent sur les événements il y a seulement quatre-vingts ans. Laissons ceux qui se bornent à remuer des abstractions nous dire que rien n'est nouveau sous le soleil et que le monde est un éternel recommencement. En fait, les hommes nés au début du 19e siècle n'avaient aucun précédent qui leur fit soupçonner sérieusement qu'ils étaient à l'aube d'un temps où l'évolution technique et sociale serait sans commune mesure avec tout ce qui l'avait précédé.

D'autre part, le capitalisme semblait bien engagé dans une voie aussi rectiligne qu'implacablement logique. Gagner de l'argent, toujours plus d'argent, et pour le reste « laissez faire, laissez passer ». Avec ces formules tenant lieu de sens social, le capitalisme libéral devait rapidement aller loin, c'est-à-dire, à la culbute finale. Et de fait, il y allait bon train. Concentration capitaliste devenant parfois monstrueuse, paupérisme lamentable parmi une masse ouvrière grossissant de jour en jour, batailles sociales prenant un caractère plus aigu. Autre cause infaillible de désastre, le capitalisme basé sur la recherche du profit immédiat et sur la concurrence, devait arriver rapidement à la saturation d'un marché limité précisément par l'incapacité d'achat des prolétaires. En bref, cette évolution catastrophique ne pouvait manquer d'ame-

ner la conscience du dit prolétariat au degré de maturité nécessaire.

On aura sans doute déjà reconnu dans tout ceci, la phraséologie marxiste, et certes, c'est à Marx que revient le mérite d'avoir le premier, mis en lumière des faits essentiels. Et, jusque là, on ne peut séparer Marx de tous ses camarades socialistes. Mais s'il est vrai que le socialisme est devenu traditionnaliste et relativement impuissant, c'est particulièrement au marxisme qu'il le doit.

✦

Peu de doctrines ont été aussi largement analysées et commentées que le marxisme et longtemps encore il y aura des thuriféraires pour creuser vers ses sources et en faire valoir tous les aspects. Aussi bien notre propos d'aujourd'hui n'est-il pas une critique générale du marxisme mais de n'en parler que dans la mesure où cela est nécessaire. Or, si le marxisme peut être admis comme une conception universelle et, partant, être d'une extrême complexité, il peut néanmoins se ramener entièrement à une notion parfaitement simple: la lutte de classe. Au point que l'on peut dire du marxisme qu'il a la lutte de classe pour base, comme objet et comme conclusion et que l'originalité de Marx consista à considérer la lutte de classe comme la grande et unique vérité historique. Toute son œuvre se ramène à étayer cette affirmation par un système métaphysique et dialectique, à suivre pas à pas cette lutte de classe dans le régime capitaliste et enfin, à préparer le prolétariat pour son inéluctable victoire.

On sait quel succès et quel prestige l'œuvre de Marx connut dans l'ensemble du mouvement socialiste. Tous n'en firent pas une sorte de religion laïque mais presque tous en furent imprégné. Mais que l'on reconnaisse ou non la valeur du marxisme, il reste incontestablement et exclusivement basé sur une histoire qui s'arrête au milieu du 19e siècle et sur la critique d'un capitalisme largement débordé par les faits. C'est malheureusement sur ces données du problème social que le socialisme continua à vivre et, pour une bonne part, vit encore.

Heur et malheur du capitalisme

S'il est bien vrai que, dans son essence, le capitalisme est immuable, il est non moins vrai qu'il se révéla doué d'une extraordinaire souplesse, très souvent et d'instinct il parvint à parer aux dangers qui le menaçaient. C'est ainsi premièrement que les conditions de vie qu'il commença par imposer au prolétariat, au lieu d'aller en empirant, allèrent, dans l'ensemble, en améliorant. Amélioration toute relative sans doute mais qui dissipait cette vision apocalyptique qui montrait les masses acculées finalement et fatalement à la révolte.

En second lieu, la prolétarisation générale d'un côté et la concentration capitaliste d'un autre, ne s'opérèrent pas non plus comme prévu. Un fort pourcentage d'artisans et de petits commerçants allèrent bien grossir les rangs des ouvriers, mais les classes moyennes n'en furent pas pour cela éliminées et leurs amputations furent compensées, entr'autres, par des techniciens, spécialistes et administrateurs avantagés par le capitalisme. Quant à la concentration elle consista plutôt en une concentration de **direction** et non de **possession.** Celle-ci se trouvant, au contraire, largement diffusée par le système des associations, des participations, par actions, obligations, crédits bancaires et autres procédés. De sorte que le capitalisme ne devint aucunement le privilège exclusif d'une caste tellement infime par le nombre.

Mais c'est dans le domaine politique que le capitalisme fit preuve de sa grande habileté. Il faudrait de gros volumes pour retracer les phases d'une lutte dans laquelle le socialisme fut tenu en échec. (Si l'on veut bien admettre que, pour le socialisme, la survivance du capitalime jusqu'à nos jours, équivaut bien à une défaite.) Tant et si bien que le socialisme, pour une bonne part, cessa d'être révolutionnaire pour devenir collaborationiste.

Une autre planche de salut que le capitalisme trouva juste à point, fut le colonialisme intensif. Il y trouva à la fois des sources de matières premières à des prix dérisoires et de larges débouchés pour ses capitaux et sa production. De telle sorte que le capitalisme rattrappa largement en Afrique, en Asie et en Océanie les avantages relatifs qu'il concédait à ses prolétaires nationaux.

Malheureusement pour lui, si le capitalisme libéral était parvenu tant bien que mal à surmonter ses contradictions sur le plan national, il n'en était pas du tout de même sur le plan international. Là le principe de la concurrence ne cessait de sévir dans toute sa rigueur et méritait bien son nom de « guerre économique ». Tellement qu'en août 14 elle dégénéra naturellement en guerre effective.

Cette guerre dura près de cinq ans et engloutit des sommes dont on n'avait jamais eu idée. Comment le capitalisme libéral allait-il payer? Il ne paya pas, et déposa pratiquement son bilan entre les mains de l'Etat. Celui-ci, anonyme et sans vergogne, fit des dettes et couvrit ses besoins par des billets fabriqués en quantités industrielles. En réalité, ces opérations furent pour le capitalisme libéral un coup auquel il survécu, mais dont il ne se relèvera plus. A côté de lui, nourri par lui, mais se tournant en définitive contre lui, l'Etatisme apparut comme une force montante et dévorante.

Mais avant de voir de plus près ce qu'étaient devenus le rôle et la puissance de l'Etat il convient de suivre son histoire parallèlement aux avatars du capitalisme libéral lui-même.

L'ascension de l'étatisme

Afin de n'être pas accusé de choisir nos références parmi des théoriciens particulièrement anti-étatistes, contentons-nous donc de reprendre à ce sujet la définition marxiste classique: « L'Etat est un produit de l'antogonisme irréconciliable des classes. »

Si cette formule ne dit évidemment pas de l'Etat, tout ce qu'il faudrait en dire, elle est cependant — appliquée au régime politico-économique du capitalisme libéral — parfaitement juste. Elle revient à constater que si ce régime avait besoin de l'Etat, c'est qu'il lui fallait un moyen d'autorité et de coercition pour légaliser et protéger son exploitation de classe, et soyons du reste persuadés que les bourgeois eux-mêmes admettent objectivement cette vérité. En effet, selon la vieille conception libérale, l'Etat est essentiellement et uniquement un gendarme dont le rôle consiste à protéger les « honnêtes gens », entendant surtout par là, les « gens biens » ou, qui ont « du bien ». Car, et c'est un curieux paradoxe, le bourgeois authentique était anti-étatiste; s'il demandait à l'Etat de maintenir l'ordre, il l'aurait vu par contre d'un mauvais œil, se mêler de ce qui ne le concernait pas, au risque de gêner la libre initiative et la libre concurrence. Phobie que la bourgeoisie poussa au point d'être une classe dirigeante qui repoussait ses responsablités sociales et civiques, telles par exemple, les charges et les devoirs militaires. Ne devenaient soldats que les gens trop pauvres pour se racheter et quant aux cadres d'officiers, ils étaient plutôt remplis par l'ancienne aristocratie.

Et pourtant, autre paradoxe, cette tendance anti-étatiste du capitalisme libéral eut précisément pour conséquence de pousser à l'Etatisme, et cela pour la simple raison que du moment où la bourgeoisie répugnait à assurer ses responsabilités sociales, celles-ci devaient bien être prises en charge par l'Etat. Il en fut premièrement ainsi de quantité d'œuvres et d'activités qui, dans les anciens régimes, étaient le fait d'initiatives privées ou de l'Eglise (dont la richesse et le pouvoir étaient énormes): hôpitaux, fondations philantropiques et, par exemple, des entreprises aussi vastes que l'enseignement à tous les degrés.

Une seconde raison du développement de l'étatisme fut que, malgré tout son respect de l'initiative privée, le capitalisme éprouva de plus en plus le besoin de travaux et de services publics: routes, ponts, chemins de fer, poste, télégraphe, organes administratifs, techniques, etc...

Le colonialisme, à son tour, imposa à l'Etat, de lourdes charges. Car si le capitalisme était pressé d'envoyer ses représentants se livrer à l'exploitation intensive des pays neufs, encore fallait-il, pour les conquérir et y maintenir l'ordre, que l'Etat y envoya premièrement ses militaires et ensuite ses fonctionnaires. De sorte que, pour toutes ces raisons et d'autres encore, les bourgeois étaient mal venus de protester contre le gonflement des

budgets de l'Etat et le nombre grandissant de ses fonctionnaires de tous genres.

Enfin, charge plus lourde que toutes les autres réunies, les Etats capitalistes se virent contraint de se préparer à une guerre toujours imminente.

Ce que cette première guerre mondiale coûta aux Etats capitalistes, nous y avons déjà fait allusion. Rappelons seulement que le traité de Versailles imposait à l'Allemagne un total de réparations de cent soixante-douze milliards de francs **or.** Somme spectaculaire évidemment et que, non moins évidemment, l'Allemagne ne put payer. Au reste, nous entrions dans cette période où l'on allait jongler avec des chiffres effarants et où nombre d'Etats se mettraient à fabriquer impudemment de la fausse monnaie. L'économie capitaliste libérale était disloquée; elle se survivait.

Bien entendu ce mécanisme économique qui s'était mis à « tourner fou », faisait ouvertement la joie des doctrinaires socialistes classiques. La catastrophe était proche et ils prédisaient, avec assurance, la révolution socialiste pour le surlendemain. Exactement comme ces « spécialistes » qui, quelques années plus tôt, prétendaient que la guerre ne pourrait durer plus de trois mois, faute de moyens financiers.

En réalité ces prophètes perdaient de vue que la révolution socialiste ne résultera pas de contradictions économiques, aussi absurdes soient-elles, mais de l'effort créateur d'un prolétariat doué de conscience socialiste et animé d'une ferme volonté de réaliser sa libération. « Quelle prescience géniale que le marxisme », répétaient à longueur de colonnes les grands et petits pontifes socialistes scientifiques. « Le capitalisme libéral est à l'agonie! A nous, au prolétariat, au socialisme, de recueillir sa succession. »

Que le capitalisme libéral fut à l'agonie, c'était une image qui en valait une autre; la stricte vérité était qu'il abdiquait de plus en plus entre les mains de l'Etat et que celui-ci se fortifiait au point de devenir une force indépendante, capable de surmonter les oppositions de classes, d'imposer **sa** volonté et **son** régime.

La contre-révolution étatiste

Lorsqu'on voudra résumer objectivement notre époque, on en dira à peu près: « **Le début du vingtième siècle fut marqué par la faillite du capitalisme libéral conjointement à la carence du mouvement prolétarien et à des échecs de la révolution socialiste. De cette double impuissance résultèrent tout naturellement des poussées victorieuses de l'Etatisme totalitaire.** »

Que le fascisme soit né de cette double faillite n'apparait nulle part mieux que dans le pays où il triompha premièrement:

l'Italie. Pays pauvre et surpeuplé sorti de la guerre dans une situation désastreuse — que le vieux capitalisme libéral se révéla incapable de surmonter. — Il connut immédiatement de graves troubles sociaux. Les travailleurs allèrent jusqu'aux occupations générales des usines et l'on fut à deux doigts de la révolution prolétarienne, mais, pour des raisons qu'il importe peu d'analyser ici, ces deux doigts ne furent pas franchis et le prolétariat battit en retraite. C'est alors que le fascisme apparut, marcha bientôt sur Rome et prit le pouvoir. Dire, comme certains doctrinaires socialistes obtus, que l'avènement du fascisme fut une victoire de la bourgeoisie capitalisme, est proférer une bêtise. L'adhésion relative de la bourgeoisie au fascisme fut un réflexe de défense contre la menace d'une révolution « rouge », et fut également basée sur l'ignorance du véritable caractère du fascisme. Au total, ce n'en était pas moins une abdication en tant que classe dirigeante exclusive.

Telle fut l'aventure italienne, telle fut, avec des variantes, l'aventure allemande et d'autres encore. Quant au phénomène russe, quoique très particulier par de nombreux aspects, il ne fut pas essentiellement différent. Ce qui fait, qu'en réalité, rien ne ressemble plus au fascisme que la stalinisme, ne tient évidemment pas au hasard mais bien à ce que les causes de ces deux phénomènes sont, dans le fond, identiques.

Lorsque, en 1917, le tsarisme s'éffondra sous le poids de sa corruption et de son incapacité, et que les soldats désertèrent le front pour rejoindre les ouvriers et paysans révoltés de l'intérieur, cette révolte devait apparemment aboutir à une véritable révolution socialiste. Malheureusement, les conditions politiques et psychologiques de cette révolution n'existaient pas; le gouvernement Kerensky ne put que révéler son inconsistance et les autres fractions révolutionnaires ne trouvèrent pas d'appuis suffisants pour s'opposer à la prise du pouvoir par la fraction bolchéviste. Celle-ci, sans hésiter, transforma rapidement son pouvoir en dictature absolue, et le reste ne fut plus que le développement normal d'un système qui devait conduire au capitalisme d'Etat totalitaire. De sorte que le régime russe résulte, lui aussi, de l'effondrement de l'ancien régime et de l'impuissance de la révolution prolétarienne et socialiste proprement dite.

✦

Mais où en sommes-nous présentement, dans nos démocraties européennes? Quelques faits et quelques chiffres nous dispenseront de longues démonstrations.

En Belgique, la circulation fiduciaire est (ou était) d'environ 80 milliards et le budget de l'Etat, d'environ 40 milliards.

S'il est vrai qu'il faut être fort prudent dans l'interprétation

des chiffres, nous croyons pourtant que ceux-ci montrent à suffisance l'importance énorme prise par l'Etat sur le plan économique.

En France, un autre chiffre est tout aussi éloquent: plus de deux millions de fonctionnaires. Ce qui représente environ un quart de la population masculine de 20 à 60 ans.

Croit-on sérieusement que de pareils régimes puissent se maintenir avec une économie basée sur le capitalisme libéral?

On comprend que de semblables situations bouleversent totalement les rapports de classes traditionnels. Nous serions, bien sûr, les derniers à nous attendrir sur le sort de la bourgeoisie; jamais classe n'a autant mérité de disparaître; mais c'est bien ce qui lui arrive.

Qu'est devenu le bourgeois d'antan; celui dont la carte de visite s'ornait du titre de « rentier », « propriétaire » ou mieux, « sans profession »? Une fortune de dix millions placée en valeurs « sûres » lui donnent dans les quatre cent mille francs de revenus. Le fisc en prenant environ la moitié, ce qui reste permet, en France par exemple, à peu près le standing d'un ouvrier qualifié.

Est-ce à dire que nous soyons arrivés au nivellement des conditions de vie? bien loin de là. Jamais certaines inégalités ne furent aussi criantes. Jamais un bon repas de restaurant n'a coûté à Paris, ce qu'un ouvrier y gagne en trois jours, et à Rome, ce qu'il y gagne en une semaine. Mais qui ne sait que tout cela est la conséquence d'une situation confuse, troublée et transitoire, entre un capitalisme libéral désaxé et un étatisme fort diligent pour fixer les salaires mais totalement incapable de fixer les prix et de stabiliser l'économie. La fraude est devenue la règle, le marché noir une habitude et souvent une nécessité, l'or et les monnaies ont un cours officiel et un cours réel tout aussi officiel, le mercanti et le trafiquant nagent et s'engraissent dans les eaux troubles de l'économie dirigée. Au point que l'on peut dire, du capitalisme libéral, qu'il ne subsiste que dans la mesure où il parvient à tromper l'Etat.

Et pourtant, malgré qu'il soit ainsi bafoué, l'étatisme progresse inéluctablement vers son but totalitaire. Déjà il se pose en arbitre souverain des conflits sociaux; alors même que patrons et ouvriers sont d'accord, il lui arrive d'opposer son veto à une hausse des salaires; il interdit à des travailleurs de changer de métier ou même simplement de patron, enfin il se propose froidement de recenser même les femmes en se réservant de les mettre pratiquement au travail forcé dans les conditions qui lui conviendront (projet du gouvernement anglais).

Ah certes, il est loin déjà le temps où l'Etat donnait, aux « bons citoyens », l'impression d'être un protecteur et un serviteur; il donnerait plutôt aujourd'hui, à la plupart, la sensation qu'é-

prouve le mouton vis-à-vis du chien de garde ou le lapin vis-à-vis du chasseur.

Contre ces menaces, les uns et les autres en arrivent à protester et à vouloir réagir. Mais l'Etat profite largement de la confusion qui régna toujours à son sujet; et il est bien vrai que, plus que jamais, il est malaisé de définir, aux yeux des masses, en quoi consiste l'Etat, ou mieux, **qui est l'Etat?** Puisqu'on nous demandera d'être bref, clair et précis, donnons donc encore des faits et des chiffres.

Les députés belges viennent de s'octroyer 180.000 francs par an **exempts d'impôts** (alors que l'exercice d'un mandat parlementaire n'est pas une profession exclusive et que ce salaire n'est qu'une « indemnité »!). A côté de ces représentants du peuple gravitent alors une foule de personnages de moindre importance. Directeurs, attachés, etc... dont les salaires sont plus modestes mais dont le nombre grossit constamment. D'autant qu'à côté des ministères, qui sont pourtant passé de 7 ou 8 à 15 ou 20, ont surgi quantité d'organismes « para-stataux » très prospères. Tout ce monde, en plus d'appointements rondelets jouit d'avantages indirects de tous genres et de la perspective d'une pension qui les dispense de pratiquer l'économie.

Loin de nous de chercher des querelles personnelles à des gens parfois fort capables et fort actifs, mais il reste que le nombre de ceux qui vivent dans les hautes sphères de l'Etat, et y vivent relativement fort bien, augmente sans cesse. Quant aux petits fonctionnaires, si l'Etat est pour eux un patron avare et sordide et s'ils méritent notre commisération, cela n'empêche pas leur activité d'être, la moitié du temps, parasitaire.

Tout ceci n'est pourtant que secondaire. Le grand danger de l'Etatisme n'est pas l'extension de son parasitisme, mais l'extension de son pouvoir; or, celui-ci dépasse largement le cadre des bureaux ministériels. Il n'est pas un organisme ayant un caractère économique ou social — jusqu'aux associations artistiques ou sportives — dans lesquelles l'Etat n'intervienne insidieusement ou avec autorité. Bientôt les représentants de ces organismes privés deviennent « officieux », gravitent dans l'orbite « officielle » et perdent pratiquement le plus clair de leur indépendance.

C'est devant cette évolution qu'il n'est pas étonnant de voir nombre de bourgeois grands et petits, qui jadis vitupéraient l'Etat, rêver maintenant de s'y intégrer. L'industriel contingenté et tracassé de cent manières, le commerçant qui devrait vendre avec 25 p. c. de marge bénéficiaire quand il a 20 p. c. de frais généraux, qui viole évidemment la loi et vit dans la phobie du contrôleur! Tous ces gens dont les affaires sont aléatoires et dont l'avenir n'offre aucune garantie, se prennent à rêver d'une « bonne place stable à l'Etat ». Nous songeons ainsi à ce notaire ayant le souci d'une grosse étude, obligé de comptabiliser ses honoraires jusqu'aux derniers centimes et que le fisc traitait en conséquence. Quoique bon libéral il en venait à souhaiter que le notariat fut purement et simplement étatisé.

Quant à ceux qui sont déjà dans la place, ils ne songent évidemment qu'à un Etatisme renforcé qui traiterait mieux encore ses serviteurs. Et nous songeons ici à ce colonel qui remarquait avec une compréhensible admiration qu'un colonel russe était infiniment mieux payé que ses confrères des nations capitalistes et libérales.

✦

Eh oui! la roue de l'histoire ne cesse de tourner.

On connait la savoureuse anecdote qui se situe précisément lors de l'avènement de la bourgeoisie.

Quand Bonaparte installa sa cour, tous ces parvenus se pressaient dans les salons qu'avaient peuplé les courtisans de la royauté. C'est alors qu'une ancienne blanchisseuse devenue dame d'honneur déclara, en se calant dans une bergère: « Alors! ç'est nous maintenant qu'on est les princesses... »

Aujourd'hui, après une brillante odyssée, le régime instauré par cette bourgeoisie connaît son déclin; l'Etat est de moins en moins au service de cette classe, il est devenu assez fort pour se servir lui-même et pour asseoir **son aristocratie fonctionnariste.**

La nouvelle tyrannie et le nouveau combat

Il apparait donc bien que, soit par des révolutions brutales, soit par les voies plus lentes de la légalité, l'Etatisme vise à instaurer son propre système d'oppression et d'exploitation; à l'ancienne lutte de classe bourgoisie-prolétariat, il substitue une opposition de castes et de classes plus catégorique et plus impitoyable encore. Tandis que la bourgoisie libérale exploitait la collectivité dans le simple but de s'enrichir et n'avait pour tout idéal qu'un vague progressisme matérialiste; l'Etatisme fait de l'Etat un mythe tout puissant et absolu, c'est-à-dire, une nouvelle **totalité.** Or, pour imposer un régime aussi essentiellement autoritaire, il faut, de toute évidence, un appareil dirigeant et coercitif aussi puissant qu'étendu. C'est pourquoi, aux anciens rapports de classes, l'Etat superpose et substitue sa hiérarchie.

Au sommet, les Furher, Caudillo, Duce, ou autres « Père du Peuple », entourés des grands dirigeants politiques qui forment la caste disposant des pouvoirs suprêmes et de l'autorité supérieure. Vient ensuite une cascade de pouvoirs allant des diplo-

mates, des chefs de l'armée et de la police jusqu'aux simples agents d'exécution. Enfin, tout en dessous, la grande masse des travailleurs du rang dont tous les droits se limitent à travailler dur, à obéir et à se taire.

Selon les thuriféraires de tels régimes, il est vrai, cette hiérarchie aurait le mérite et les capacités comme bases et le bien commun comme but. Il pourrait effectivement arriver que dans l'Etatisme totalitaire, les hautes fonctions récompensent le grand mérite, mais il est certain qu'elles récompenseraient plus souvent l'ambition, l'intrigue, le manque de scrupules et, surtout, la servilité, et il est en tout cas hors de doute que quiconque ferait preuve, à l'égard de la vérité d'Etat, d'opposition ou seulement de tièdeur, n'aurait rien à attendre sinon le pire.

Enfin une vue idéale de l'étatisme n'est soutenable que pour une brève période. En vertu d'une loi naturelle et très humaine, les privilégiés du régime n'auront pas de but plus clair que de conserver et de consolider leurs privilèges; rapidement ils constitueront des castes, autant que possible héréditaires et jouissant d'avantages d'autant plus substantiels qu'ils se les octroieront eux-mêmes. Espérer, d'autre part, que ces hommes, qui disposeraient de tous les pouvoirs, se priveraient bénévolement d'en user et d'en abuser, c'est montrer que l'on ignore tout de la psychose autoritaire. Soyons, au contraire, assurés que, si aucune réaction assez puissante ne s'y oppose, l'étatisme restera fidèle à lui-même et tendra toujours à plus d'autorité, plus d'oppression, plus d'absolu.

On nous dira peut-être aussi, suprême argument et suprême erreur, que s'il est bien vrai que l'étatisme comporte de pénibles inconvénients, il n'en est pas moins un régime dont l'intérêt personnel n'est plus le moteur et dont l'accumulation égoïste du profit est exclue. Que si l'Etat a ses profiteurs, son intérêt sera tout de même l'intérêt de tous et qu'ainsi l'étatisme reste, malgré tout, une forme de socialisme. Argumentation sophistique s'il en fut. Rappelons donc que l'Etat possède et poursuit son but en soi sans aucun souci du bien-être matériel ou spirituel des citoyens; ceux-ci ne sont pour lui qu'un matériel humain propre à édifier sa grandeur et à réaliser sa « mission historique ». La dite mission historique étant renouvelable et interchangeable peut donc parfaitement exiger que les dits citoyens vivent et meurent misérablement avec une parfaite soumission et un perpétuel enthousiasme. Quant à la nature de ces missions historiques? nous savons qu'on ne sera jamais en peine d'en trouver.

Il arriva aux Pharaons d'épuiser littéralement leur peuple par leur folie de bâtisseurs. Sans doute les dictateurs n'auront-ils plus la manie des pyramides et des temples, mais la passion du progrès technique, la soif de puissance, l'impérialisme idéologique et autres ambitions ne sont certes pas moins dangereuses ni moins impitoyables.

✦

Ainsi l'image de l'Etatisme triomphant a de quoi faire frémir quiconque reste fidèle aux valeurs humaines et civilisatrices. La barbarie étatiste serait incontestablement plus effroyable que celle des premiers âges; cette dernière était l'effet d'un primitivisme naturel, tandis que celle qui nous menace serait une barbarie savamment organisée et scientifiquement dirigée. Il est cependant non moins certain qu'en provoquant une décadence vertigineuse de la culture et de la morale, l'étatisme totalitaire connaîtrait lui aussi, et sans tarder, une évolution catastrophique vers la guerre permanente et le chaos social.

Devant ce danger, et quelque soit leur tendance, les socialistes devraient tout au moins avoir le courage de rompre avec un traditionnalisme qui les aveugle. La lutte contre l'étatisme exige premièrement de considérer en réaliste cette vue idéale du messianisme prolétarien. Que le prolétariat ait des intérêts propres et généraux, et que, tout naturellement, il tende à améliorer son sort, qui pourrait le nier? Mais reconnaissons l'erreur qui consista à systématiser ces données jusqu'à faire du prolétaire un automate historique en oubliant qu'il est un homme, c'est-à-dire un être vivant, mouvant, divers, complexe et mystérieux soumis à toutes les faiblesses et à toutes les passions, capable enfin, du meilleur et du pire.

Si l'on veut pourtant, résumer d'un seul mot le but que poursuivit tant bien que mal l'ensemble du mouvement prolétarien, on trouve: l'**Egalité,** la réalisation de cette société égalitaire auquel le socialisme limita si étroitement son idéal qu'il en oublia la **liberté.** On oublia, qu'en réalité, l'égalité ne peut se réaliser que dans la liberté et par la liberté. Que si le prolétariat ne construit pas sa liberté parallèlement à l'égalité il sera fatalement mené vers les geôles de l'Etatisme et qu'il ne sera, en définitive, qu'un esclave qui change de maître. Malgré que l'éducation politico-sociale que leur ont donné leurs chefs ait mal préparé les prolétaires à réagir, il semble pourtant que les plus évolués d'entr'eux comprennent ce qui les menace.

Que devraient-ils faire pour que leur réaction fut efficace? Question qui soulève tout le problème de l'action prolétarienne et qui nous pousserait aisément vers la stratégie en chambre! Nous en dirons donc simplement que la première chose que le mouvement prolétarien ait à faire, est de reprendre sa complète indépendance. Qu'il redevienne lui-même en échappant, sans tarder, à l'emprise des organisations traditionnelles tant politiques que syndicales engagées profondément dans un processus d'étatisation.

Ce qui signifie que dans le domaine de l'action libératrice, le prolétariat doit repartir à zéro; reprendre la lutte contre le capitalisme libéral décadent et contre l'étatisme qui s'empare de sa succession. A ces deux formes d'oppression et d'exploitation le prolétariat doit substituer **son** régime, celui d'une libre association et d'une organisation des travailleurs, c'est-à-dire du seul socialisme digne de ce nom: du socialisme libertaire.

Dans cette lutte, les travailleurs doivent trouver à leurs côtés ceux qu'un ensemble de capacités et de qualités situe dans l'élite. A ceux-ci, nous ne dirons point davantage pourquoi leur place est là, car nous pensons qu'on ne peut atteindre un échelon supérieur de l'échelle humaine sans avoir compris tout le sens et la valeur de la liberté.

ERNESTAN.

Editeur responsable
Hem Day, 84, Galerie du Commerce, Bruxelles

Imprimerie Belgica
(J. Vantrier) 57, rue Thiéfry, Bruxelles 3